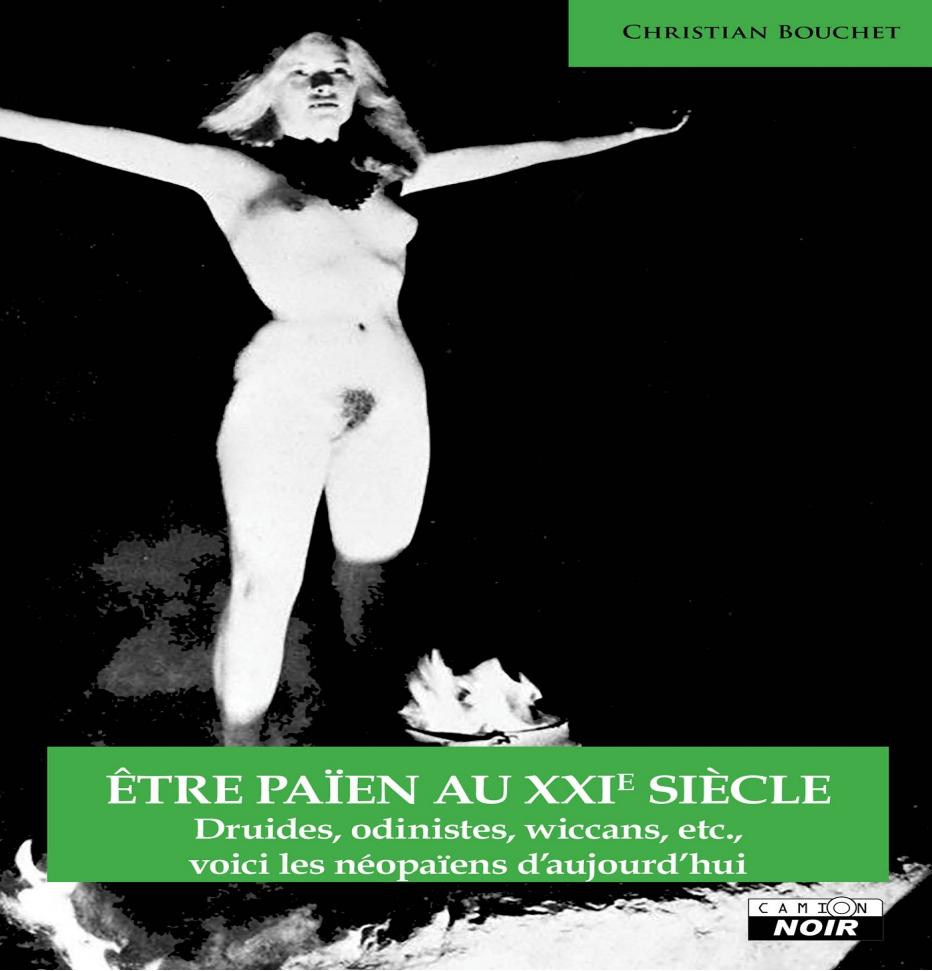




ÊTRE PAÏEN AU XXI^E SIÈCLE

Druïdes, odinistes, wiccans, etc.,
voici les néopaïens d'aujourd'hui



CHRISTIAN BOUCHET

ÊTRE PAÏEN AU XXI^E SIÈCLE

Druïdes, odinistes, wiccans, etc.,
voici les néopaïens d'aujourd'hui

CAMION
NOIR

Être païen au XXI^e siècle

*Druides, odinistes, wiccans, etc.,
voici les néopaiens d'aujourd'hui*

Christian Bouchet



© **Camion Noir**, 2020

www.camionnoir.com

ISBN physique : 978-2-37848-157-5

ISBN numérique : 978-2-37848-158-2

Dépôt légal : janvier 2020

« *Un jour, on parlera des deux millénaires passés comme de la parenthèse chrétienne* ».

Tom Williams,
néopaïen membre de la *Church of All Worlds*,
cité par Margot Adler in *Drawing down the Moon*.

Introduction

Si l'on demandait, au lecteur de ce livre, quelle est la croyance religieuse qui connaît actuellement le développement le plus rapide aux États-Unis, gageons qu'il répondrait à coup sûr par le nom d'une religion connue et reconnue. Il dirait christianisme, préciserait peut-être catholicisme ou protestantisme, il pourrait proposer aussi bouddhisme ou islam ... Dans tous les cas, il aurait tort. La bonne réponse est le néopaganisme et plus spécifiquement un de ses courants connu sous le nom de wicca.

Le terme néopaganisme n'évoque que des idées vagues. Des druides en robes blanches ... Les dénonciations du clergé catholique à l'approche d'*Halloween* ...

Et pourtant le terme de néopaganisme désigne un courant religieux important, divers et en croissance.

Ce livre a pour but d'en rendre compte de la manière la plus précise possible. Il a dû cependant se donner des frontières dans le temps et dans l'espace. C'est ainsi qu'il ne traitera que du néopaganisme, c'est-à-dire de tout ce qui est postérieur à la réapparition du druidisme en 1717 (à ce titre, il ne fera qu'évoquer la résistance païenne à la christianisation et la survie païenne dans les campagnes européennes). De même, il n'abordera que les formes religieuses apparues dans les pays du Bassin méditerranéen et en Europe continentale - y compris la Russie dans son extension asiatique - depuis l'Antiquité, et il laissera en conséquence de

côté les divers courants néopaïens présents en Occident et issus de traditions orientales ou amérindiennes.

Une question de vocabulaire se pose avant d'aller plus loin. Nous parlons de néopaganisme car nous traitons de religions recréées à partir de mythes, de documents historiques ou ethnologiques, plus ou moins bien maîtrisés et compris, voire de religions créées de toutes pièces. Le terme paganisme sera, lui, strictement réservé à des formes religieuses traditionnelles originelles. Le terme polythéiste est parfois employé pour désigner les néopaïens. Nous ne l'utiliserons pas, pour notre part, car il ne rend pas exactement compte de la situation. Certains néopaïens étant monothéistes, comme le lecteur pourra le constater.

Quelle définition du néopaganisme peut-on proposer ? Isaac Bonewits, lui-même néopaïen, avance : « *Une religion de la nature, polythéiste ou monothéiste sous certaines conditions, qui est basée sur les religions anciennes ou paléo-paiennes. C'est une tentative de faire renaître les aspects humanistes, écologiques et créatifs de ces systèmes de croyance, sans leurs aspects occasionnellement brutaux ou répressifs qui sont inappropriés* ». Un autre néopaïen, Otter Zell, écrit, lui : « *Le néopaganisme est une philosophie en constante évolution qui voit toute l'humanité comme un grand organisme vivant* ». Dans leur *History of Pagan Europe* (Histoire de l'Europe païenne¹) Prudence Jones et Nigel Pennick estiment qu'est née « *une nouvelle religion pour le XXI^e siècle. Cette nouvelle religion, nommée le néopaganisme ou simplement le paganisme, est plus largement une forme de mystique de la nature. C'est une foi qui voit dans la Terre, et dans toutes les choses matérielles une théophanie, une manifestation de la divine présence. Divine présence elle-même habituellement personnifiée dans une Grande Déesse et son époux, le Dieu ou le principe masculin de la nature. (...) Ces deux divinités sont complémentaires, plutôt que dans une relation hiérarchique ou antagoniste. Les païens d'aujourd'hui voient dans tous les dieux et toutes les déesses des personnifications de ce couple. Cela contraste avec les croyances de l'Antiquité où les divers dieux et déesses étaient considérés comme des entités indépendantes. Dans sa forme la plus courante, le néopaganisme est une théologie de la polarité, plutôt que le polythéisme de l'ancienne culture européenne.* »

Enfin, on peut proposer un essai de typologie des néopaganismes structuré autour de trois oppositions : dénominalisationisme/non-dénominalisationisme, reconstructionisme/ créationnisme, ethnisme/universalisme.

Le néopaganisme dénominalisationiste fait référence à des divinités ou à une tradition précise : odinisme, druidisme, etc., tandis que le non-dénominalisationisme est une voie non structurée à laquelle adhèrent deux types très différents de néopaïens, les uns étant dans une optique écolo-panthéiste, les autres définissant sous le terme générique de paganisme un choix politique de droite radicale. Le reconstructionisme consiste à redonner vie à une religion païenne, à partir de documents historiques ou ethnologiques, tandis que le créationnisme est le fait de créer de toutes pièces de nouvelles religions païennes. Enfin, le couple ethnisme/universalisme oppose les païens qui estiment qu'il y a un lien entre tradition païenne et appartenance raciale et ceux qui le nient.

Des druides qui n'accepteraient dans leurs rangs que des néopaïens de souche ethnique celte seraient ainsi définis comme des dénominalisationistes-reconstructionistes-ethnistes, alors que des odinistes qui compteraient parmi eux des non-européens seraient des dénominalisationistes-reconstructionistes-universalistes, tandis qu'un membre de la Church of All Worlds - dont nous parlerons plus tard - serait lui un non-dénominalisationiste-créationniste-universaliste.

Dans les pages qui suivent, nous examinerons d'abord comment le paganisme va progressivement s'effacer devant le christianisme tout en subsistant dans l'âme européenne, ensuite nous traiterons de la résurgence de cette forme religieuse à partir de la Renaissance, puis nous nous attarderons sur le néopaganisme proprement dit en relatant son histoire et en nous interrogeant sur sa signification comme phénomène sociologique. Une bibliographie fournie permettra à nos lecteurs qui le souhaiteraient d'approfondir par eux-mêmes l'approche qu'ils auront entreprise avec nous.

1. Nous avons fait le choix dans ce livre, afin d'en faciliter la compréhension, de traduire tous les titres d'ouvrages et de revues, ainsi que les noms de toutes les associations néopaïennes. Cela, bien sûr, dans la limite de nos capacités linguistiques ... Nous prions donc le lecteur de bien vouloir nous excuser tant des termes en langue étrangère non-traduits que de certaines maladresses de traduction.

Chapitre I - Le déclin et la persistance du paganisme européen

La christianisation de l'Europe fut longue, elle ne fut jamais complète. En effet, si les clergés et les États païens furent finalement anéantis,

A - La christianisation de l'Europe

En 1992, l'intéressante revue *Le Druidisme*, animée par Pierre de la Crau, publiait *Le martyrologe des païens*, un document sous-titré « Deux mille ans de religion d'amour et de tolérance chrétienne ». C'est ce texte, complété par nos recherches personnelles, qui nous a inspiré l'éphéméride qui suit.

323 : l'empereur Constantin, premier souverain ouvertement favorable aux chrétiens, ordonne la destruction du temple d'Aphrodite à Aphaca, au Liban, ainsi que celui de Mambré en Palestine. Ce dernier est censé « *profaner le lieu où est apparu Abraham* ».

326 : destruction du temple d'Asclépios à Aigeai en Cilicie.

330 : fermeture du temple de Belenos-Apollon à Bayeux.

346 : première interdiction des cultes païens.

23 novembre 353 : interdiction des sacrifices nocturnes.

1 décembre 354 : interdiction, sous peine de mort, des sacrifices dans l'enceinte des temples.

19 décembre 356 : interdiction des rites utilisant des statues comme support.

357 : dernier *ex-voto* au temple d'Apollon à Rome.

359 : dernier sacrifice aux Dioscures à Rome.

26 juin 363 : mort de l'empereur Julien, dernier souverain païen d'Occident.

août 364 : dernier édit de tolérance envers les païens.

365 : règne éphémère de Procope, dernier empereur païen d'Orient.

12 mars 370 : exécution du philosophe Simonidès ainsi que du philosophe et théurge Maxime d'Ephèse, ancien précepteur de l'empereur Julien.

371 : début de la christianisation officielle de la Gaule par Martin : destructions de lieux sacrés, de temples, d'arbres, de forêts ...

383 : influencé par l'évêque Ambroise, l'empereur Gratien abandonne le titre de *Pontifex Maximus* et supprime les dernières subventions versées à des prêtres païens.

384 : les chrétiens sont majoritaires au sénat de Rome.

386 : interventions armées pour détruire les temples de Palmyre et d'Apamée. Les milices chrétiennes terrorisent l'Égypte, le Liban et la Syrie.

389 : dernière consécration connue d'un *mithraeum*.

24 février 391 : interdiction des cultes païens à Rome.

26 juin 391 : interdiction des cultes païens en Égypte. Destructions massives, notamment celle du *Sérapeion* d'Alexandrie, malgré la résistance armée du philosophe Olympios.

8 novembre 392 : interdiction par Théodose de tous les cultes païens et suppression de la liberté de pensée. Le souverain chrétien ordonne la fermeture et la destruction de tous les temples.

393 : interdiction des jeux Olympiques.

5 septembre 394 : défaite de l'armée païenne d'Arbogast qui arbore des étendards frappés au portrait d'Hercule. C'est la fin de la dernière tentative

de restauration païenne. Celle-ci ayant été soutenue par l'aristocratie romaine, les grandes familles sont épurées.

398 : l'évêque Porphyre fait fermer les temples de Gaza.

399 : ordre est donné au préfet de Damas de raser les temples des campagnes avoisinantes. Vague de destructions de temples en Afrique avec la bénédiction d'Augustin. Répression des révoltes qui en sont la conséquence.

402 : destruction des derniers temples de Gaza et répression de la révolte qui en découle.

405 : saccage des temples de Phénicie.

408 : confiscation des revenus des derniers temples.

14 novembre 408 : édit fermant la haute administration aux non-chrétiens.

410 : dernier culte druidique attesté en Gaule armoricaine.

24 août 410 : siège de Rome par Alaric, dont les hommes sont chrétiens. Le pape refuse les prières païennes pour protéger la ville. Après le sac, les païens sont dénoncés aux barbares par les chrétiens ...

415 : assignation des prêtres païens à résidence, confiscation des biens des collèges sacerdotaux en Afrique. Assassinat d'Hypathie, poétesse et philosophe païenne d'Alexandrie. Elle est tuée à coups de tessons, son corps est déchiqueté et ses morceaux exhibés dans les rues puis brûlés.

7 décembre 416 : les païens sont exclus de l'armée, de l'administration et de la justice.

423 : les empereurs Honorius et Théodore II promettent protection aux païens « *qui se tiendront tranquilles* ».

431 : concile d'Ephèse qui décide d'y fixer le lieu d'enterrement de la mère de Jésus de Nazareth. Les temples de cette ville sainte vouée à Artémis sont détruits pour faire place aux églises.

435 : édit renouvelant la peine de mort pour les païens pratiquants. Nouvel édit ordonnant la destruction des temples encore intacts.

31 janvier 438 : confirmation de la loi prévoyant la peine de mort pour les païens.

4 novembre 451 : la peine de mort prévue pour les païens pratiquants est étendue aux propriétaires du local où a lieu le culte.

482-488 : dernières révoltes païennes en Asie Mineure. Le poète païen Pamprépios est décapité en 488.

27 Avril 485 : à Athènes, mort du philosophe grec Proclos, dernier grand philosophe non chrétien.

486 : chasse aux temples clandestins d'Isis en Égypte. Assassinat de Marcellinus, dernier grand général païen, vainqueur des Vandales en Sicile et en Sardaigne.

21 décembre 496 : Clovis, roi des Francs, se convertit au christianisme.

515 : christianisation totale de la région de la mer Morte. L'empereur Justinien rend le baptême obligatoire et renouvelle la peine de mort prévue pour les non-chrétiens.

529 : Justinien ferme l'école platonicienne d'Athènes. Fuite des philosophes en Perse et survie d'une école néoplatonicienne païenne à Harrân jusqu'au XI^e siècle.

537 : fermeture officielle du temple d'Isis à Philaë dans le sud de l'Égypte.

542 : Jean d'Ephèse est nommé prévôt préposé aux païens d'Asie Mineure. Il s'ensuit aussitôt une vague de persécutions antipaïennes sans précédent.

550 : christianisation totale de la Galice et de la Sardaigne.

555 : fin du culte de Baal à Baalbek, au Liban.

573 : bataille d'Armtered (dans la région de Carlisle en Grande Bretagne), fin du dernier petit royaume païen de la région.

580 : l'empereur Tibère déclenche une nouvelle vague de persécution des païens, surtout au Liban. Des milliers d'entre eux sont arrêtés, torturés, puis crucifiés. Parmi eux le gouverneur d'Antioche, Anatolios, surpris en train de prier Zeus.

582 : l'empereur Maurice relance les persécutions et les tortures.

625 : concile de Reims, qui condamne les chrétiens participant aux festins des païens.

743 : concile de Lestines, qui condamne les « *superstitions vivaces* ».

772 : Charlemagne commence la christianisation forcée des Saxons. Destruction de l'arbre cosmique d'Irminsul dans le temple d'Eresbourg.

782 : massacre de Werden. Quatre mille cinq cents Saxons ayant refusé d'être baptisés sont tués.

789 : loi contre le culte des arbres, des pierres et des fontaines.

794 : loi qui oblige de couper les arbres sacrés.

800 : Charlemagne ordonne la destruction des « *pierres païennes* ».

850 : christianisation des derniers villages païens du Péloponnèse.

867 : capitulaire de Louis le Débonnaire contre « *Diane, les sorcières et le retour de l'idolâtrie* ».

966 : christianisation forcée de la Pologne.

978 : mort de Domnal Hau Neill, le dernier roi d'Irlande à avoir eu des druides à sa cour.

989 : baptême du prince Vladimir de Russie.

997 : christianisation de la Hongrie.

1037 : dernières révoltes païennes en Pologne.

1047 : défaite des derniers Normands païens au Val des dunes, devant le futur Guillaume le Conquérant.

1050 : fin de la christianisation de la Scandinavie.

1230-1283 : christianisation des tribus borusses dans les pays baltes. Conquête de la Prusse et attaque de la Lituanie païenne par les chevaliers teutoniques.

1386 : union de la Pologne et de la Lituanie, qui met ainsi fin au dernier royaume païen indépendant européen, celui des Lituaniens. La christianisation des campagnes baltes ne se terminera qu'au début du XIX^e siècle.

1484 : le pape Innocent VIII, par la bulle *Summis desiderantes affectibus*, déclare la sorcellerie une hérésie. C'est le début de la chasse aux sorcières qui aura cours jusqu'au milieu du XVIII^e siècle. Elle réprimera ce qui reste dans les campagnes de rituels païens agraires.

B - Les persistances du paganisme européen

À lire l'éphéméride qui précède, on se rend compte que la christianisation de l'Europe a été longue.

Si 1386 marque la date du dernier royaume païen européen, la conversion des peuples européens n'était cependant pas accomplie pour autant. Au temps des bûchers de la chasse aux sorcières, succédèrent les « missions » menées dans les campagnes par des ordres spécialisés dans ce type d'apostolat. Les divers calvaires érigés sur le bord de nos routes témoignent que celles-ci eurent lieu jusque vers 1950. En Russie, le dernier baptême de masse de païens - effectué sous contrainte policière et militaire - date de 1876. En octobre 1999, le synode des évêques de France a encore jugé opportun de dénoncer le « paganisme » de la société française.

Il y a donc bien eu persistance jusqu'à nos jours d'un fond païen dans la culture européenne.

Ce fond païen s'est maintenu jusqu'au XX^e siècle dans les campagnes, avec le culte de saints qui n'étaient en fait que des dieux païens christianisés, avec la croyance aux pouvoirs curatifs de certaines sources ou de certaines pierres, avec la persistance de « superstitions », etc.

Il s'est aussi maintenu jusqu'à nos jours à travers les légendes et les contes, ainsi que dans des fêtes - Noël, la Chandeleur, la saint Jean d'été ou *Halloween* par exemple - dans lesquels tous les chercheurs identifient sans mal la survivance de fêtes préchrétiennes.

Mais ces survivances culturelles se sont-elles doublées d'une survivance cultuelle ? En clair, y a-t-il eu une subsistance clandestine d'un culte païen organisé jusqu'à nos jours ?

Une ethnologue et archéologue britannique Margaret Murray (1863-1963) répondit positivement à ces questions. Dans deux ouvrages, *The Witch Cult in Western Europe* (Le Culte des sorcières dans l'Europe occidentale) et *The God of the Witches* (Le Dieu des sorcières¹), elle développa l'idée que la sorcellerie avait été la manifestation de la maintenance dans les campagnes d'un culte de la fertilité organisé autour d'un dieu mâle cornu et de sa parèdre. Bien que contestée par de nombreux folkloristes et ethnologues, la thèse de Margaret Murray eut une autorité certaine jusque dans les années 1960, puisque c'est elle-même qui rédigea la notice sur la sorcellerie pour l'*Encyclopædia Britannica* en 1929 et que celle-ci fut publiée inchangée jusqu'en 1968 ... Margaret Murray croyait, par ailleurs, que la chasse aux sorcières n'avait pas fait disparaître la sorcellerie mais avait obligé ses pratiquants à entrer dans une plus grande clandestinité. Elle était donc tout à fait prête à croire que les « sorciers » et « sorcières » qui se manifestèrent au XX^e siècle étaient les héritiers de ce culte païen clandestin. Ainsi accepta-t-elle, en 1954, de préfacer élogieusement le livre *Witchcraft Today* (La Sorcellerie aujourd'hui) de Gerald Brousseau Gardner, le fondateur de la wicca dont nous parlerons par la suite.

Dans certains milieux néo-druidiques on évoque aussi une transmission ininterrompue depuis les druides de l'Antiquité. Celle-ci serait double.

Elle passerait tout d'abord par l'intermédiaire des concours de poésie gallois, les *eisteddfodau*, censés réservés aux « bardes ». Si le premier de ces concours que l'on connaît eut lieu à Cardigan en 1176, il n'y en eut aucun après 1594 ! ... Le renouveau de ces manifestations à la fin du XVIII^e siècle avec l'*eisteddfod* de Corwen en 1789 après deux siècles d'interruption, correspond à la création des premiers groupes néo-

druidiques connus et à un intérêt culturel général pour le celtisme. Une autre transmission pourrait être le fait de collèges de druides clandestins dont on prétend retrouver la trace dans le Bosquet druidique du Mont Haemus d’Oxford en 1245 et dans les *Cyvail* - conventicules druidiques - vers 1400. Ce sont leurs héritiers qui auraient constitué le Druid Order en 1717. Ces deux affirmations ne s’appuient sur aucun document historique fiable. Elles participent de la légende, pas de l’histoire.

¹. Margaret Murray, *Le Dieu des sorcières*, Camion noir, 2011.

Chapitre II - La résurgence

Dans *A History of Pagan Europe*, Prudence Jones et Nigel Pennick écrivent : « *Après les croisades dans les pays baltes, il n'y eut plus de résistance païenne au christianisme organisée en Occident. Il ne subsista que des comportements païens et des vénérations de lieux. Ce qui apparut de manière indépendante fut, parmi l'élite intellectuelle, une admiration pour les anciennes civilisations païennes et pour leurs principales divinités* ».

La résurgence du paganisme va donc se faire selon trois axes : un paganisme littéraire et intellectuel qui va apparaître dès la Renaissance, un néopaganisme organisé dont les néo-druïdes seront la première manifestation et enfin un paganisme politique qui se manifestera lors de la Révolution française.

A - Le paganisme littéraire et intellectuel

L'intérêt des milieux intellectuels pour le paganisme est une conséquence de l'accès de ceux-ci aux manuscrits antiques. Cela par l'intermédiaire de l'Espagne musulmane tout d'abord, puis par celui de l'Empire ottoman. Certains négociants juifs ayant mis en place, dès le XIII^e siècle, un système de collecte de documents anciens qu'ils exportaient ensuite vers l'Occident où ils les vendaient à bon prix à des collectionneurs (on cite le cas d'un cardinal ayant neuf cents *codex* antiques ainsi acquis, dans sa bibliothèque personnelle).

La première référence publique connue aux dieux anciens est faite par Christine de Pisan (1365-1430) qui rédigeant un traité d'héraldisme le commence par une invocation à Minerve.

En 1450, à Rimini, Leo Battista Alberti construit le *Tempietto Malatestiano* (Chapelle de Malatesta), en l'honneur du *condotierre* ennemi

du pape Sigismondo Malatesta. Toute la décoration iconographique de ce temple est païenne. En 1455, Frederico de Montefeltre construit pour la ville de Pienza une église et un temple antique, le *Tempietto delle Muse* (Chapelle des Muses) mettant par la taille et la qualité des travaux les deux monuments sur un pied d'égalité.

En 1496, Luc Gafurius publie dans *Pratica Musice* une image montrant l'harmonie divine où ne figurent que les muses et les dieux de la cosmologie païenne.

En 1508, l'artiste Raphaël, installe son École d'Athènes au Vatican. Cela a pour effet de banaliser l'usage des représentations des divinités antiques. Ainsi se met-on à en doter les jardins et les fontaines, en Italie d'abord, puis dans toute l'Europe. Tant et si bien qu'en 1718 le paysagiste Stephen Switzer juge utile de publier un traité du nom d'*Ichonographica Rustica* réglementant la position des statues de ce type dans les parcs.

Dans le même temps, des ouvrages contestent la « chasse aux sorcières » qui a commencé dès 1484, tandis que d'autres auteurs se consacrent à des travaux historiques. Ainsi, en 1532, le Français Jean Le Fèvre publie *Les Fleurs et antiquitez des Gaules où il est traité des anciens philosophes gaulois appellez Druides*, premier livre d'un effet de mode qui annonce le néo-druidisme.

Le XVIII^e siècle, la Révolution et l'Empire, sont tout imprégnés en France de l'antiquité gréco-romaine et égyptienne, tandis qu'outre-Rhin, c'est dans le paganisme germanique que les nationalistes libéraux cherchent leurs modèles.

Quelques décennies plus tard, en France, on assiste, l'archéologie et la linguistique aidant, à une immense vogue littéraire païenne, qui touche aussi bien les symbolistes que les parnassiens, les romantiques que les néoclassiques. Tandis que Victor Hugo se rallie au panthéisme, Théophile Gautier exalte l'hellénisme, Leconte de Lisle publie ses *Poèmes antiques* et ses *Poèmes barbares*, Théodore de Banville ses *Cariatides*, José Maria de Heredia ses *Trophées*, Juliette Adam, un roman intitulé *Païenne*, Pierre Louys *Aphrodite* et les *Chansons de Bilitis*. Anatole France tresse des couronnes à Leuconoé et Loeta Acilia, Louis Ménard chante les vertus du

mysticisme hellène. Albert Samain, Jean Moréas, Henry de Régnier, Laforgue, Verlaine, Edouard Schuré, Sully Prudhomme, Edouard Dujardin, François Coppée ne sont pas en reste.

De même, le futur académicien Charles Maurras qui vitupère les « *obscurantismes judéo-chrétiens* » et le « *venin du Magnificat* » fait le voyage d'Athènes, tandis que Maurice Barrès fait celui de Sparte, et que leur contemporain, le poète Hugues Rebell, s'écrie en s'adressant à l'Eglise : « *Nous déchirerons les redingotes grotesques de tes ministres ; nous ferons des édits somptuaires contre le noir, le chagrin, la ridicule solennité et nous couvrirons de fresques païennes et de claires tentures les murs blancs de tes temples pour installer à la place du crucifié la sainte Vénus, le saint Amour. Puis nous brûlerons les livres graves, lourds et pédantesques de tes savantasses et nous canoniserons le Soleil, la poésie et la joie.* »

Une situation identique se retrouve dans les pays anglo-saxons avec des auteurs comme James MacPherson, Leigh Hunt, Percy Bisshe Shelley, Janes Ellen Harrison, James Frazer, Frances Croft Conford et bien d'autres, ou encore dans les pays scandinaves avec, par exemple, Esaias Tegner, Erik Gustav Geijer (qui fondera la *Götiska Förbundet* - Ligue gothique - et le périodique *Iduna* - du nom de la déesse de la jeunesse -) ou Johannes Vilhelm Jensen. Des phénomènes culturels similaires pouvant être, à de moindres degrés, relevés dans tous les pays européens, seul l'Europe du sud à forte imprégnation catholique en étant à peu près - à l'exception notable de l'Italie - exempte.

Dans la littérature moderne, le paganisme éclate chez des auteurs comme David Herbert Lawrence, Knut Hamsun, Colette, Pierre Drieu La Rochelle, Giono, Julius Evola, Louis Rougier, Stephan George, Henri de Montherlant, Jean Cau, Rainer Maria Rilke, Robert Graves, etc. Et plus près de nous encore, avec Marguerite Yourcenar, Jean Markale, Henri Vincenot, Jean-Louis Bastian ou François Augiéras.

B - Le druidisme à l'ombre des mégalithes

En 1744, Jean Frickius peut joindre en annexe à son *Commentatio de Druidis (Traité sur les druides)* une bibliographie de quinze pages

comportant deux cent soixante et un auteurs ayant traité des druides depuis 1514 ! C'est cet intérêt des savants de la fin du XVII^e siècle et du début du XVIII^e pour le celtisme, et les monuments mégalithiques, qui va redonner vie au druidisme.

À l'origine du néo-druidisme, on trouve un érudit de la fin du XVII^e, John Aubrey (1626-1697). Il est le premier à établir, en 1695, dans son livre *Monumenta britannica* (Les monuments britanniques) sous-titré *Templa druidum* (Les temples des druides) un lien – erroné – entre les druides et les sites de Stonehenge et d'Avebury. Certains auteurs en ont fait, sans preuve concluante, le chef de l'hypothétique Bosquet druidique du Mont Haemus précédemment signalé. Quoiqu'il en soit, Aubrey est l'ami de John Toland (1669-1722) à qui il aurait suggéré, avant son décès, l'idée de regrouper les passionnés de druidisme en un ordre. Que cela soit exact ou relève de la légende, le fait est que John Toland - un irlandais catholique, installé à Oxford et auteur de plusieurs livres dont *History of Druids* (Histoire des druides) et *A Specimen of the Critical History of the Celtic Religion and Learning* (Spécimen critique de l'histoire de la religion celtique et de son enseignement) - rassemble quelques proches, le 22 septembre 1717, dans une auberge londonienne, La Taverne du pommier, pour fonder le Ancient Druid Order (Ancien ordre druidique). La taverne choisie est un lieu habituel de tenues maçonniques, une bonne partie des présents sont maçons et tout semble indiqué qu'on assiste dans leur esprit à la création d'un nouveau rite. Toland est élu *Chosen Chief* (Chef choisi) de l'ordre et occupe ce poste jusqu'à son décès. Un pasteur protestant franc-maçon, William Stuckeley lui succéde. Il adopte le pseudonyme celtique de Chyndonax, fait beaucoup pour répandre les thèses d'Aubrey sur Stonehenge et dans le même temps présente le druidisme comme une branche britannique de la religion abrahamique ! ...

En 1781, une nouvelle structure néo-druidique est créée à Londres par le charpentier Henry Hurle sous le nom d'Ancient Order of Druids (Ancien ordre des druides). Se réunissant dans des loges, y interdisant les discussions politiques ou religieuses et suivant un rituel très formaliste, l'AOD ne se différencie guère des sociétés paramaçonniques qui fleurissent à l'époque.

Le 21 juin 1792, toujours à Londres, un ouvrier maçon gallois autodidacte Edward Williams (alias Iolo Morganwg) réunit quelques amis sur la colline de Primrose Hill. Il y trace un cercle de pierre au centre duquel un roc de plus grande taille sert d'autel et il déclare créée la Gorsedd (L'Assemblée) des druides. Il répéta son acte à l'équinoxe d'automne de la même année et l'aurait sans doute fait de nombreuses fois encore, si ses idées progressistes et républicaines, ne l'avaient pas fait chasser de Londres. Il retourne au pays de Galles où il lie, jusqu'à son décès en 1826, les réunions de la Gorsedd aux *eisteddfodau* qui ont repris.

C - Le néo-paganisme sous la Révolution française et ses prolongements

Parmi les épisodes de la Révolution française les moins connus et les moins étudiés, sans doute parce que les plus dérangeants, figure en bonne place la déchristianisation de l'an II (1793-1794) et la tentative de remplacer la religion catholique par un culte révolutionnaire. Or, pour l'historien du néopaganisme, cette tentative avortée est tout à fait intéressante, car on y découvre les prémisses de beaucoup de caractéristiques du retour aux anciens dieux.

En réalité tout commence de manière spontanée, durant l'hiver 1790, par une soudaine plantée d'arbre de mai dans le sud-est de la France. Les paysans se rendent dans les églises paroissiales, en sortent les bancs, les brisent et en font un bûcher dont les flammes illuminent la plantation d'un mai autour duquel on danse. La connotation néopaïenne de l'acte est claire pour les témoins de l'époque dont un écrira : « *Ils ressemblent à des hommes fous à lier, ou plutôt à des bacchantes* » et la signification est claire pour les folkloristes : le mai est un symbole de renouveau et de liberté, soit exactement ce que le peuple des campagnes revendique : le renouveau et la liberté sociale par l'abolition des priviléges de la noblesse.

Progressivement le mai va devenir l'Arbre de la liberté dont la plantation deviendra obligatoire pour les communes en 1793. Cette obligation ne fait pas disparaître la référence païenne, bien au contraire, puisque dans un livre publié la même année pour la justifier (*Essai historique et patriotique sur les arbres de la liberté*) l'auteur insiste sur la filiation de l'arbre de la liberté

avec le mai, ainsi qu'avec les arbres sacrés de l'Antiquité plantés en l'honneur des dieux.

Il est vrai qu'en 1793 on est entré dans la phase de la Révolution française où va s'épanouir un fugace néopaganisme révolutionnaire. L'ethnologue Hennig Eichberg a pu décrire cela ainsi : « *Dès les premières années de l'ère révolutionnaire, on assiste à la naissance d'un culte non-chrétien de la liberté, qui s'exprime à travers le calendrier révolutionnaire, les fêtes populaires et les temples bâtis dans un style allégorique et abstrait, assez pédant et imitant sans grande originalité l'architecture de la Rome antique* » et le sociologue Emile Durkheim a analysé la situation de cette manière dans *Les Formes élémentaires de la vie religieuse* : « *Cette aptitude de la société à s'ériger en dieu ou à créer des dieux ne fut nulle part plus visible que pendant les premières années de la Révolution. À ce moment, en effet, sous l'influence de l'enthousiasme général, des choses, purement laïques par nature, furent transformées par l'opinion publique en choses sacrées : c'est la Patrie, la Liberté, la Raison. Une religion tendit d'elle-même à s'établir, qui avait son dogme, ses symboles, ses autels et ses fêtes* »

Dans la pratique les révolutionnaires les plus radicaux qui ont déjà - comme l'a remarqué l'ethnologue Claude Rivière - proclamé la République à l'équinoxe d'automne de 1792, vont mettre en place un mélange de fêtes civiques (politiques, civiles et morales) et de fêtes religieuses, auxquelles Albert Mathiez dans *Les Origines des cultes révolutionnaires* donne la fonction suivante : « *Ces cultes ne sont pas des constructions factices, des expédients improvisés, des instruments éphémères au service de partis politiques, mais une véritable religion révolutionnaire analogue en son essence à toutes les autres religions.* »

L'ambiguïté de la religion révolutionnaire - qui ne remet cependant nullement en cause son aspect néopaïen - est que ses partisans ne réussiront jamais à s'entendre sur sa définition. S'agit-il d'une religion naturelle ou d'une religion civique ? En fait, ce sera les deux choses à la fois. D'un côté, une volonté d'épuration dogmatique qui ne retient qu'un credo abstrait, vague déisme sans grande profondeur symbolique ou mythique, credo auquel on ne croit pas beaucoup mais qu'on juge indispensable pour asseoir une morale civique nécessaire à tout gouvernement. D'un autre côté, une

volonté, à la fois idéologique et étatique, de rassembler les citoyens à l'occasion de fêtes, ou de cérémonies collectives ; ces fêtes civiques à la romaine, appuyées sur des décrets officiels devaient avoir pour but de se substituer aux rites de la religion catholique, qui jusqu'alors avaient réussi à assurer l'unité, à la fois religieuse et civique, du peuple.

C'est d'une religion civique que se revendiquent le conventionnel Boissy d'Anglas : « *La religion des anciens fut toujours politique et nationale, puisque les institutions qui en émanaient se confondirent sans cesse avec celles qui n'appartenaient qu'à l'ordre civil* », Louis Lareveillère-Lepeaux - lui aussi conventionnel - dans ses *Réflexions sur les cultes, sur les cérémonies civiles et sur les fêtes nationales* quand il réclame « *trois sortes d'institutions principales : le culte religieux, les cérémonies civiles, les fêtes nationales* » ou le révolutionnaire Eschasseriaux qui, en 1795, écrit : « *Ce n'est point une religion que vous avez à faire, ce sont des fêtes civiques ; ce n'est point l'œuvre de Moïse, c'est celle de Lycurgue* ».

Mais c'est une religion naturelle qui est mise en place le 10 novembre 1793 quand le culte de la Raison est solennellement célébré à Notre-Dame de Paris et instauré ensuite dans tous les départements où l'on va honorer la Raison, mais aussi les déesses Nature ou Victoire, puis, à l'instigation de Robespierre, l'Etre suprême.

Cette religion naturelle glisse rapidement vers le naturisme. Que ce soit dans la définition qu'en donne Robespierre, dans son *Rapport préludant à l'organisation de la fête de l'Etre suprême* : « *Toutes les sectes doivent se confondre d'elles-mêmes, devant la religion universelle de la nature ... Le véritable prêtre de l'Être suprême c'est la nature, son temple l'univers, son culte la vertu, ses fêtes la joie d'un grand peuple rassemblé* », dans le décret du 18 floréal an II (7 mai 1794) qui parle de la fête dédiée à « *l'Être suprême et à la nature* » ou dans la mise en pratique. En effet si nous suivons Jean-Pierre Sironneau dans son texte *Les équivoques de la religion révolutionnaire* : « *L'hommage du peuple devait être adressé à cet Être collectif, indéterminé, vivant et inanimé, sorte de grand Être qu'on appelait alors la nature et qui était une sorte de résurgence de la Terra Mater, mère féconde qui nourrit l'homme de ses fruits. On voit l'équivoque de l'expression qui consistait à joindre dans la même adoration l'Être suprême*

et la nature ; la fête réelle, mise en scène par David, accentua cet aspect naturiste : on y voyait des festons de verdure, des mères allaitant leurs enfants, des hommes portant des branches de chêne, des femmes des bouquets de roses ou de fleurs des champs ; arbres, fruits, plantes, fleurs, taureaux, enfants, femmes, hommes, vieillards symbolisaient la totalité de la nature à laquelle on rendait hommage. Robespierre, dit-on s'écriait : "O nature ! que ta puissance est sublime et délicieuse !". Les hommages des participants s'adressaient autant et plus à la Nature et plus à la Nature qu'à l'Être suprême (...) sous le nom de Nature perçait la croyance en un grand Tout qui relevait plus du panthéisme que du déisme. »

Par des comptes-rendus locaux envoyés à la Convention on connaît environ 1 000 ouvertures de temple à la Raison et à l'Être suprême, soit une participation de 2,5 à 3 % des communes. Mais les sources sont inégales et les créations de temples durent être beaucoup plus nombreuses puisque, dans un département comme le Gard sur lequel on est bien documenté, la proportion atteint 66 % ...

Mais le trop abstrait culte de l'Être Suprême, ne satisfait pas tous les révolutionnaires et l'un d'entre eux, Quintus Aucler, auteur en 1791 de *La Thréicie ou la seule voie des sciences divines et humaine, du culte vrai et de la morale*, dénonce en Robespierre « *un tribun ignorant qui déifie les dieux et tente de les soumettre à sa volonté* » propose, le 28 juillet 1794, le rétablissement du paganisme et le culte d'une divinité féminine et maternelle. Il élabore une liturgie qui s'inspire des mystères égyptiens célébrés dans l'Antiquité, propose de restaurer une poésie païenne au service de la cité, souhaite « *rétablir le paganisme dans l'adoration des astres* » et place l'ensemble sous l'égide de la « grande Déesse » qui a pour mission d'annoncer une ère future, la venue du héros qui ravivera le feu éteint en un siècle ou le peuple attend un messie.

Albert Soboul dans *Sentiments religieux et cultes révolutionnaires pendant la Révolution* a montré comment la religion révolutionnaire a donné naissance à des pratiques populaires dont la plus étrange fut le culte des saints et saintes patriotes, avec des pèlerinages sur les tombeaux, des miracles, l'érection de chapelles, des *ex-voto*, etc. On est là à la limite du

catholicisme populaire, de celui qui est le plus proche du paganisme des campagnes ...

Claude Rivière a, lui, dans *La ritualisation des mythes révolutionnaires*, a insisté sur le fait que la symbolique des mythes et rites révolutionnaires se nourrit à des sources païennes et chrétiennes, ces dernières étant elles-mêmes du paganisme christianisé : « *L'examen des cultes civiques fait ressortir un remarquable syncrétisme d'éléments puisés pour la plupart dans les rites catholiques, mais aussi dans la culture antique, dans les tenues maçonniques et dans les fêtes rurales archaïques* » et il remarque aussi - de même que Claude Mossé dans *L'Antiquité dans la Révolution française* - que c'est l'éducation, la culture classique gréco-romaine qu'avaient reçu la plupart des révolutionnaires qui en fit des admirateurs de la religion romaine.

Le néopaganisme révolutionnaire ne disparaît pas avec la fin de la I^{ère} République et il va irriguer le mouvement révolutionnaire mondial jusqu'au début du XX^e siècle. Or ce fait est quasiment inconnu. Le chercheur allemand Hennig Eichberg explique ainsi cette ignorance :

« *Les documents attestant de références mythologiques et païennes dans la culture ouvrière socialiste sont si nombreux qu'on se demande comment ils ont pu passer inaperçus jusqu'à maintenant. Dans la littérature récente, ils sont soit complètement passés sous silence, soit dénoncés comme des concessions tactiques, soit éliminés comme "suspects". Il en est d'ailleurs de même des jeux sacrés de masse, du nudisme ouvrier (conçu comme un acte libératoire) et du mouvement des libres-penseurs au sein du prolétariat allemand.*

Omission qui ne révèle pas seulement l'esprit borné des analystes, mais aussi une arrogance d'ordre méthodologique implicite de la part des médias. Ces prises de conscience, à la fois socialistes et néopaïennes, ne sont pas de la haute voltige théorique, émanant des multiples chefs de fractions sociales-démocrates ou gauchistes, raison pour laquelle nos historiens contemporains ne les prennent pas au sérieux. Ces prises de conscience ne sont que de la littérature dépourvue de sérieux, disent-ils (...). C'est ainsi que tout un domaine de l'histoire culturelle de l'opposition

ouvrière a été refoulé et qu'il nous manque toujours une vue plus profonde sur les motivations qui ont poussé à la formation d'importantes organisations prolétariennes, tels les mouvements de jeunesse ouvrière, les cercles des "amis de la nature" et les libres-penseurs. Mais une recherche, aujourd'hui pionnière, commence à se libérer de cet intellectualisme prétentieux et purement théoricien ; elle met à jour une religiosité socialiste alternative, en étudiant les formes spontanées de la fête et les besoins de religion ressentis et vécus chez les travailleurs. »

En Allemagne, dans les années 1830, la thématique néopaïenne est utilisée par le mouvement nationaliste de gauche pour revendiquer, via le recours aux antiquités germaniques et à la mythologie néopaïenne, une république populaire allemande. Ainsi, lors des fêtes de Hambach en 1832, auxquelles participent des Polonais, des Français et des Italiens, l'agitateur nationaliste Philipp Jakob Siebenpfeiffer invoque « *Thuisko, le Dieu des libres Germains* », pour qu'il bénisse la lutte du peuple contre les princes et les rois. Le radical-démocrate et socialiste Harro Harring appelle, lui, les dieux anciens à la rescoufle pour lutter contre « *le trône et l'autel* » ... Dans *Liberté germanique et néopaganisme dans la culture ouvrière, prolétarienne et socialiste allemande*, Hennig Eichberg montre comment le Parti social-démocrate allemand utilise pour sa propagande jusqu'à l'avènement du national-socialisme les légendes germaniques, les fêtes païennes et comment une réforme vestimentaire néopaïenne touche même les éléments féminins de la Jeunesse socialiste ouvrière.

Mais cela n'est pas seulement une particularité allemande.

Le même phénomène se retrouve en Pologne, avec le socialiste Jan Hempel (1877-1937) qui écrit *Les Sermons de Piast* (Piast fut le premier roi de Pologne), livre dans lequel il oppose la religion païenne d'origine indo-aryenne à la religion catholique d'origine sémitique ... En Australie, l'un des premiers agitateurs syndicalistes du pays, William Lane (1861-1917) - qui sera le fondateur du quotidien socialiste *The Worker* (Le Travailleur) - adhère, selon son biographe, « *à la vue du monde païenne des Indo-européens* ». Au Canada, c'est John Woodsworth, le fondateur du Federated Labour Party (qui devint par la suite le New Democratic Party, nom sous lequel il existe toujours) qui est un panthéiste connu et qui enseigne aux

enfants la « *religion de la nature* ». En France, Louis Ménard, révolutionnaire de 1848 puis de la Commune de Paris, compagnon de Proudhon, de Blanqui et de Marx, se déclare ouvertement païen, connaît un best-seller avec *Rêveries d'un païen mystique* et affirme : « *Le panthéisme correspond au système des castes, le monothéisme à la monarchie, le polythéisme à la république.* » Idée que partage Gustave Tridon, un autre blanquiste très influent dans les milieux d'extrême-gauche de l'époque.

En Grande-Bretagne, une « *gauche païenne* » apparaît à la fin du XIX^e siècle avec Edward Carpenter (1844-1929), membre de la Socialist League. Dans *Civilisation : its Cause and Cure*, (La Civilisation : causes et remèdes) un ouvrage paru en 1889, il écrit notamment : « *La vieille religion reviendra ... Sur le haut des collines, nous nous rassemblerons de nouveau pour danser nu et célébrer ainsi la gloire de l'homme et les évolutions du ciel. Nous saluerons le croissant de la nouvelle lune qui sera de nouveau associé au culte d'Astarté, de Diane, d'Isis. Une fois de plus, dans les bosquets sacrés, nous unirons la passion et les délices de l'amour humain avec le sentiment le plus profond de la sainteté et de la beauté de la nature. Dans les clairières, nous nous tiendrons, nus, face au soleil et nous adorerons l'emblème de la splendeur éternelle.* »

Toutefois, ce courant s'incarne surtout outre-Manche dans un mouvement proche du scoutisme, le Woodcraft¹. L'origine de celui-ci remonte au début du siècle, aux États-Unis, et prend naissance dans l'imagination de l'écrivain Ernest Thompson Seton (1860-1946) qui crée, sous ce nom, un mouvement de jeunesse inspiré de l'enseignement de Baden Powell et des tribus amérindiennes. En 1910, la Woodcraft League of America (Ligue woodcraft d'Amérique) compte déjà deux cent mille membres ! Elle s'implante en Grande-Bretagne à l'occasion de deux crises dans le mouvement scout de ce pays.

En 1916, la famille Westlake rompt avec le scoutisme et fonde l'Order of Woodcraft Chivalry (Ordre de la chevalerie woodcraft). En 1920, John Hargrave, un dirigeant national des scouts britanniques les quitte à la tête de trois cents dissidents et fonde le Kindred of Kibbo Kift² (Clan des forts). Les relations entre l'Order of Woodcraft Chivalry et le Kindred of Kibbo

Kift sont dès l'origine excellentes, exemptes de concurrence, et les réunions communes sont nombreuses.

Si Seton avait pris pour guide les pratiques religieuses amérindiennes, les Westlake et Hargrave s'inspirent eux des anciennes croyances britanniques. Ainsi Hargrave peut écrire dans une présentation du Kindred of Kibbo Kift : « *En Angleterre, nous enfonçons nos racines dans un sol culturel qui montre clairement ses strates anglo-saxonne, viking, celte et celles des hommes du néolithique qui construisirent les tumuli et les dolmens. Dans ces traditions nous trouvons quelque chose de nécessaire, quelque chose de pur, de clair et de vrai.* » dans le manifeste de son mouvement, The Confession of the Kibbo Kift (La Confession du fort), il s'écriait : « *Debout, Merlin !, Nous avons besoin de vous à Din Breon, la montagne sacrée !* » Dans le même ouvrage Hargrave imagine les dieux païens, les tribus préhistoriques et les sorcières du Moyen Âge accueillant et bénissant le Kindred of Kibbo Kift. L'Order of Woodcraft Chivalry a lui une orientation païenne prononcée et se revendique des travaux de Jane Harrison sur les mythes et la religion grecque. Dans une brochure de l'ordre, Westlake écrit ainsi : « *Le côté religieux de l'ordre est une application des travaux de mademoiselle Harrison, qu'on croirait avoir été écrits pour nous. Ils sont une analyse favorable d'une religion primitive et contiennent exactement ce que nous recherchons.* » Dans une autre brochure, Westlake cite Pan, Artemis et Dionysos comme les saints patrons du mouvement. Tout cela entraîne des affrontements entre la direction de l'Order of Woodcraft Chivalry et une fraction conservatrice de l'organisation qui reproche à l'ordre d'être trop paganisant - elle le nomme par dérision l'Order of Witchcraft Devilry (Ordre de la sorcellerie satanique). De plus, le Kindred of Kibbo Kift a des liens avérés avec le fondateur de l'Order of Bards, Ovates and Druids (Ordre des bardes, ovates et druides) Philip Ross Nichols, et avec celui de la wicca Gerald Gardner...

Mais en Grande-Bretagne, le *Woodcraft* n'est pas que cela. Ses membres fondent bientôt un parti politique marqué à gauche - dirigé, lui aussi, par John Hargrave - le Mouvement du crédit social qui soutient les organisations de jeunesse allemandes antinazies, s'oppose au chauvinisme

et au militarisme, combat le fascisme en Angleterre, organise des « *Marches de la faim* » et des associations de chômeurs ...

D'autres exemples de connexions entre paganisme et engagement révolutionnaire pourront être trouvés par nos lecteurs dans les chapitres qui suivent. Dans les pays où l'emprise idéologique du marxisme sur la gauche fut faible, celles-ci ont même perduré jusqu'à nos jours, c'est le cas aux États-Unis de la wicca dianique et de certains courants écologistes comme le mouvement Earth First (La Terre d'abord), qui date son journal selon les fêtes païennes et qui, publiant des articles sur le « *ré-ensauvagement du monde* », insiste sur le retour aux religions anciennes (un phénomène identique existe en Pologne avec le groupe écolo-anarchisant Federacja Zielonych [Fédération verte] qui célèbre les solstices).

1. Il est difficile de donner une traduction à ce terme, il signifie quelque chose comme « *Ceux qui sont habiles dans les bois* ».

2. *Kibbo Kift* est un terme dialectal du Kent signifiant « *fort* », « *faisant preuve de grande force* », « *costaud* ».

Chapitre III - Le néopaganisme

Le néopaganisme se différencie en un certain nombre de familles que l'on peut classer en deux catégories. La première regroupe les néopaganismes se rattachant à une tradition culturelle, on y trouvera les néopaganismes druidique, odiniste, égyptien, etc. La seconde rassemble les néopaganismes qui se caractérisent par leur spécificité nationale, on y traitera des néopaganismes balte, italien, allemand, russe, etc. Cela, tout en ayant conscience que comme en Italie ou en Allemagne, par exemple, les deux catégories peuvent coexister dans un même pays, et que l'on pourra donc y trouver côté à côté des odinistes, des wiccans, des druides et des partisans de la « voie italique » ou de la « foi allemande ».

A - Les néopaganismes occidentaux

1 - Le druidisme

Les néo-druides doivent-il être considérés comme des néopaïens ? Cette question, en apparence paradoxale, se pose au chercheur, quand il constate l'importance de la foi chrétienne pour un nombre non négligeable de druides. D'un auteur à l'autre, les opinions varient. Ainsi pour Miranda Green dans *Les Druides* : « *Le druidisme moderne fait partie du mouvement néopaïen - ou du nouveau paganisme - au même titre que d'autres religions contemporaines* : wicca, chamanisme et odinisme ». Telle n'est pas l'opinion de Philip Shallcross, un spécialiste pourtant, puisqu'il est Grand druide du British Druid Order (Ordre druidique britannique) et éditeur de *The Druid's Voice* (La Voix du druide), qui écrit dans *Druidry today* (Le Druidisme aujourd'hui) : « *Les dirigeants du renouveau païen du XVIII^e siècle étaient des chrétiens dévots. Ils se sont beaucoup dépensés pour nier que le druidisme soit une religion païenne, invoquant toute sorte d'ingénieux arguments comme le monothéisme des druides ou le fait qu'ils seraient les descendants d'une des tribus perdues d'Israël. Dans les années soixante (...) de nombreux groupes druidiques ont préféré présenter le druidisme comme une philosophie, un code éthique, une façon de vivre plutôt que comme une religion (...) Il y a environ 3 000 druides en Grande-*

Bretagne. Moins de la moitié de ceux-ci se considèrent comme païens. La majorité des druides se définissent comme humanistes ou athées, une minorité significative s'affirmant même chrétienne. » Propos que confirme Michel Raoult, qui fut lui-même simultanément druide et membre du clergé d'une « petite Église » (l'Église celtique), dans un entretien accordé à la revue *Antaios* où il évoque une cérémonie du Gorsedd du pays de Galles : « *Cela fut fait, non pas au nom de l'antique tradition des druides, mais au nom de Jésus-Christ ... du fait (...) que ces druides gallois sont, par ailleurs, pratiquement tous chrétiens et même pour beaucoup d'entre eux ministres ou pasteurs de différentes dénominations chrétiennes ... (...) Ce sont ces druides gallois monothéistes chrétiens qui s'autoproclament les seuls et uniques tenants du druidisme traditionnels et qui n'hésitent pas à excommunier tous les autres groupes qui ne sont pas rattachés à eux. »*

Que notre lecteur garde ceci à l'esprit. Cette confusion originelle l'aidera sans doute à comprendre comment ce courant est le moins cohérent et intellectuellement le plus insatisfaisant de toute la mouvance néopaïenne contemporaine.

Si l'on trouve des groupes druidiques dans la plupart des pays de peuplement européen - Miranda Green signale même dans son ouvrage précité des « druides juifs », sans préciser s'ils sont Israéliens - nous limiterons notre étude aux trois États où leur développement leur permet de peser d'un certain poids sur la scène néopaïenne : la Grande-Bretagne, la France et les États-Unis.

Nous avons vu précédemment comment le néo- druidisme était né en Grande-Bretagne, examinons maintenant son histoire jusqu'à nos jours.

L'Ancient Order of Druids se développa curieusement comme une société d'aide mutualiste paramaçonnique. Les seules conditions pour en devenir membre n'étant pas religieuses mais morales, puisque l'on exigeait uniquement de l'impétrant qu'il soit « *bon sujet et bon père de famille* ». Une preuve de la bonne intégration de cet ordre dans la société britannique peut être trouvée dans le fait qu'en août 1908, Winston Churchill fut reçu en son sein lors d'une cérémonie mi-mondaine, mi-théâtrale ... En 1833, l'AOD connaît une scission qui donne naissance à l'United Ancient Order

of Druids, Friendly Society (Ordre ancien uni des druides, société fraternelle) qui mène une vie tout aussi mutualiste. Ces deux ordres déclinèrent rapidement après qu'une loi de 1946 crée l'équivalent de la Sécurité sociale en Grande-Bretagne et rende ainsi leur existence sans grand objet. Ils existent toujours, mais sont devenus uniquement des sociétés de convivialité, liées à la franc-maçonnerie et au Rotary club.

La Gorsedd de Iolo Morganwg devint une structure culturelle participant au folklore national gallois. On ne peut guère la considérer comme une association néopâïenne, quand on sait que sur dix-neuf de ses « archi-druides », quinze furent des pasteurs protestants !

Cette Gorsedd organise chaque année le concours poétique de l'*eisteddfod* donnant droit au titre de barde et crée à partir de 1858 les *regalia* druidiques : robes de couleurs différentes, micraster ou œuf druidique porté en pendentif, épée rituelle, *tribann*, etc.

C'est, en définitive, le Druid Order qui va avoir l'héritage la plus intéressante en terme de néopaganisme. Son dixième Grand maître Watson Reid (alias Mac Gregor en référence au clan écossais jacobite) en fit une succursale des organisations occultistes recevant comme druides des personnalités comme Anna Kingsford ou Annie Besant de la Société théosophique, ainsi que Samuel Liddel Mathers, John Brodie-Innes et Allan Bennet de l'Ordre hermétique de l'aube dorée. Les choses allèrent si loin que selon les termes même de Michel Raoult « *les liens entre le Druid Order et la fameuse société initiatique de la Golden Dawn furent si étroits qu'on ne savait plus, à certains moments, qui inspirait l'autre* ». Toujours selon Michel Raoult, Watson Reid - qui était aussi « évêque » d'une « petite Église » - « *encourageait la recherche spirituelle dans toutes les voies et favorisait les contacts avec les représentants des grandes religions orientales (...). L'appartenance des membres du Druid Order à diverses associations philosophiques, dont la franc-maçonnerie, était encouragée* ». Du Druid Order sont nés, par scission, la plupart des groupes druidiques actifs en Grande-Bretagne comme l'Order of Bards, Ovates and Druids dirigé par Philip Carr-Gomm ou le British Druid Order dont le Grand druide est Philip Shalcrass.

La quasi-totalité des groupes druidiques britanniques se sont fédérés dans le Council of British Druids (Conseil des druides britanniques) et revendentiquent régulièrement le droit de tenir des cérémonies solsticiales à Stonehenge.

Le premier Français à être d'une certaine manière « initié » au druidisme fut le vicomte Théodore Hersart de la Villemarqué (1815-1895) qui assista à l'*eisteddfod* gallois de 1838. Il fonda à son retour en France la Breuriez Barzed Breiz (Fraternité des bardes de Bretagne) qui vise à regrouper les hommes de lettres bretons et qui n'a pas d'activité cultuelle.

En décembre 1869, trois druides expatriés de l'United Ancient Order of Druids fondent une loge éphémère à Paris. En 1885, Henry Lizeray crée une tout aussi éphémère Église druidique et nationale. Les choses ne deviennent sérieuses qu'en août 1899, quand une petite vingtaine de bretons participent à l'*eisteddfod* de Cardiff. À leur retour sur le continent, ils décident de fonder le Gorsedd Barzed Gourenez Breiz Izel (Assemblée des bardes de la presqu'île de Basse-Bretagne). Ce qui est fait le 1^{er} septembre 1900.

Ce groupe, dont le nom est par la suite modifié en Breuderiezh Drouized, Barzhed, Ovizion Breizh (Fraternité des druides, bardes et ovates de Bretagne), existe toujours. Théoriquement, son appartenance est réservée aux personnes d'ethnie celte, sachant parler, lire et écrire le breton, mais cette règle n'est plus guère respectée. Religieusement, si certains druides de la Breuderiezh - comme les « Grand druides » Kaledvoulc'h et Taldir décédés respectivement en 1933 et 1956 - étaient de tendance païenne, l'association accueille sans difficulté parmi ses membres des représentants du clergé ...

C'est en opposition à cela qu'est créée, en 1936, la Kredenn Geltiek, Breuriez Spered Adnevezi (Foi celte, fraternité de l'esprit du renouveau) qui s'affirme résolument païenne et anti-chrétienne. Liée au mouvement autonomiste breton dès son origine, ce groupe est toujours actif.

En 1933, quelques Français non originaires de Bretagne, emmenés par le poète Phileas Lebesgue, participent à l'*eisteddfod* gallois. Ils créent dans la foulée le Collège bardique des Gaules. Celui-ci ne survit pas à la Deuxième

Guerre mondiale et son héritage est repris par un disciple de Lebesgue, Paul Bouchet (alias Bod Koad), auteur de *Science et philosophie des druides*, qui constitue le Collège bardique des Gaules. Lorsque Paul Bouchet confie sa succession à son fils René, son organisation éclate, donnant naissance à divers groupes dissidents dont une Fraternité universelle des druides et un Grand chêne-Collège druidique.

Enfin, au milieu des années 1980, est fondée par Pierre de la Crau l'Église druidique des Gaules. Par éclatements successifs, sont issus de celle-ci la Fraternité druidique des Gaules, le Groupe druidique des Gaules et l'École druidique des Gaules. Ces trois mouvements sont sans doute actuellement les plus dynamiques de la scène néo-druidique française. Si les deux premiers ont une activité cultuelle normale et publient des revues de bon niveau, l'École druidique des Gaules s'est caractérisée par des initiatives surprenantes. Citons parmi celles-ci une présentation avortée aux présidentielles d'un candidat « royaliste gaulois » et la déclaration d'indépendance de la petite commune du Croisic en Loire-Atlantique !

Le néo-druidisme aux États-Unis est récent et si le druidisme mutualiste de l'AOD s'y implanta dès 1825, il n'a jamais existé dans ce pays de druidisme clairement néopaïen avant les années 1960. Jusqu'à cette période, l'intérêt pour le druidisme y est purement universitaire et le néo-druidisme n'y débute pas comme un mouvement religieux mais comme une contestation humoristique de potache.

En 1963, un groupe d'étudiants du Carleton College de Northfield dans le Minnesota se rebelle contre les exigences d'assistance obligatoire aux offices religieux dans la chapelle du collège. Ils structurent leur protestation dans un cercle qu'ils nomment les Druides réformés d'Amérique du Nord et ils tiennent de pseudo-services religieux une fois par semaine. À l'origine, aucun de ces étudiants n'est païen et leurs célébrations et leurs sermons prennent la forme des services religieux auxquels ils étaient habitués. Comme le Carleton College comprend un Département d'études asiatiques, ils y ajoutent une part importante de philosophie orientale mêlée à des considérations de libres-penseurs.

La rébellion des étudiants a le résultat escompté et, en 1964, l'obligation de fréquenter la chapelle est suspendue. Mais, à la surprise de l'administration du collège, les Druides réformés d'Amérique du Nord continuent à célébrer des offices et à se réunir une fois par semaine. Il est advenu que la « nouvelle religion » a fait ses premiers adeptes. Ceux-ci donnent à leur groupe la structure coutumière au milieu néopaïen anglo-saxon : huit festivals annuels, une hiérarchie simple et presque pas de dogmes. Un des fondateurs, Robert Larson, se met même à suivre des études sur la tradition celtique ... Comme les premiers druides obtiennent leur diplôme et quittent Carleton, ils implantent des « bosquets » des Druides réformés partout où ils s'établissent. À un moment, il y a une douzaine de bosquets dans sept États, mais presque tous disparaissent à la fin des années 1970. Robert Larson a lui-même créé un bosquet en 1968, et c'est un membre de celui-ci, Isaac Bonewits qui va réellement planter le néo-druidisme aux États-Unis.

Élu au poste d'Archi-druide en 1974, Bonewits reproche aux Druides réformés de ne pas se déclarer comme exclusivement des néopaïens et de manquer d'organisation. Il les quitte pour ces raisons en 1983 pour fonder l'Ar nDraiocht Féin (la Fraternité des druides).

L'Ar nDraiocht Féin connaît un départ lent, mais finit par devenir le principal mouvement néo-druidique des États-Unis essaimant même en Irlande. La force de l'ADF repose sur le sérieux de son travail (une de ses devises est « *Pourquoi pas l'excellence ?* ») qui évite les approximations et délires théoriques fréquents dans ce milieu. L'Ar nDraiocht Féin n'est pas en faveur d'un paganisme ethnique et n'exige pas de ses membres qu'ils soient de souche celtique, elle compte ainsi dans ses rangs des druides d'origine afro-américaine ou asiatique ... Les femmes peuvent aussi y accéder à toutes les fonctions.

Par un phénomène de scission l'Ar nDraiocht Féin a donné naissance à de nombreux autres groupes néo-druidiques *yankees* : l'Henge of Keldria qui se concentre presqu'exclusivement sur les traditions et sur les mythes celtiques irlandais ; l'Uxello-Druidiactos (Église druidique) et l'Église celtique primitive spécialisées dans le druidisme gaulois ; le Cercle divin du bosquet sacré qui se définit comme un ordre druidique mais traite

principalement de wicca et de religion amérindienne ; l'Église druidique américaine qui prône une forme générique de druidisme. D'autres formations sont apparues *ex nihilo* comme la Confrérie druidique des sages, devenue la Sagesse druidique américaine, ou le Centre de la nouvelle forêt qui, lui, met l'accent sur les traditions celtiques galloises et sur les légendes du roi Arthur.

Le druidisme américain est très influencé par la wicca et on estime que 80 % des druides sont également wiccans.

2 - L'odinisme

Le terme odinisme apparaît pour la première fois, en 1848, dans le titre d'un ouvrage d'Oliver Browson : *A Revival of Odinism, or the Old Scandinavian Heathenism* (Un renouveau de l'odinisme, ou l'ancien paganisme scandinave). L'acception du terme - la religion des peuples de la Scandinavie - est plus étroite que celle qui a cours actuellement. En effet, voulant définir cette foi, John Yeowell écrit, dans *L'Odinisme, la voie des ancêtres*, que c'est « *la religion originelle des peuples d'Europe du Nord* » et Valgard Murray dans *History of the Arizona Kindred* (Histoire du clan d'Arizona) précise « *L'odinisme est la religion autochtone d'une partie, ou de la totalité, des peuples vivant dans ce qui est maintenant la Norvège, la Suède, le Danemark, l'Islande, l'Angleterre, l'Écosse, l'Irlande, le pays de Galles, la France, la Belgique, la Hollande, l'Allemagne, la Russie, l'Autriche, le nord de l'Italie et de l'Espagne. Toutes ces régions étaient habitées par des tribus germaniques* ». Depuis le milieu des années 1970, le terme odinisme est en concurrence avec divers synonymes tels que wotanisme, irminisme, nordisme, asatru, religion - ou foi - des Ases pour identifier l'ancienne religion nordico-européenne ...

L'odinisme, comme il est pratiqué actuellement dans les pays scandinaves et anglo-saxons, ainsi que dans l'Europe non-germanique, est de création récente. S'intéressant à la totalité de l'aire de peuplement des ethnies d'origine germanique - y compris par les colonisations de l'époque moderne - il n'a que de très vagues liens avec le paganisme spécifique à l'Allemagne dont nous traitons par ailleurs, qui est limité, lui, au milieu nationaliste pangermaniste et aux pays purement allemands.

L'odinisme naît en Australie dans les années 1930. Son initiateur est un avoué du nom d'Alexander Rud Mills (1885-1964, alias Tasman Forth). Poète à ses heures, il fréquente la gauche australienne, participe aux activités de l'Association rationaliste et il se rend même en URSS dans le cadre d'un voyage de propagande. Mais ses préoccupations sont surtout d'ordre historico-religieuses. Pour lui, l'Europe est la terre d'origine de tous les hommes blancs, et de toutes les civilisations ayant existé, le culte d'Odin est la religion originelle du vieux continent, la décadence de l'Occident est due à l'adoption du culte abrahamique moyen-oriental par les Européens et à l'action souterraine des juifs, des chrétiens et des francs-maçons unis dans un complot planétaire ... Ces thèses, Alexander Rud Mills commença à les répandre par l'écrit en publant en 1933 une attaque de l'éthique chrétienne, sous le titre *And Fear Shall be in the Way* (Et la peur sera sur le chemin) et une profession de foi odiniste *Hael ! Odin !* (Salut Odin !). Livres qui sont bientôt suivis par *The Call of Our Ancient Nordic Religion* (L'Appel de notre vieille religion nordique) et par *The Odinist Religion* (La Religion odiniste).

En 1936, Alexander Rud Mills, assisté de Leslie Kevin Cahill (un ancien membre du Parti communiste australien exclu de celui-ci en 1932 pour trotskisme), fonde l'Anglecyn Church of Odin (L'Église anglicane d'Odin) qui connaît un certain succès. Mais la Deuxième Guerre mondiale débute et un mouvement isolationniste et neutraliste se développe en Australie. Leslie Kevin Cahill devient un de ses dirigeants et Alexander Rud Mills donne des conseils juridiques à son principal leader, l'écrivain Percy Stephensen. La sanction est rapide. Comme la plupart des personnalités australiennes opposées à la guerre, ils sont emprisonnés dans des camps de concentration où ils sont maintenus dans des conditions inhumaines, presque sans nourriture et brutalisés par leurs gardiens. Ils doivent, de surcroît, faire face à des simulacres de procès où l'on reproche, par exemple, à Mills d'avoir écrit le 18 août 1939 « *Les Allemands et les Australiens ont plus de choses en commun que de divergences* » !

Ces procès et cet emprisonnement mettent fin à l'existence de l'Anglecyn Church of Odin. Cependant, Alexander Rud Mills continue jusqu'à son décès à rééditer ses livres. Sa position anti-guerre ainsi que son

suprémacisme blanc lui valent la sympathie de l'extrême-droite *yankee* qui entreprend de diffuser ses écrits (connus aux États-Unis dès la première partie des années 1930 et édités alors dans ce pays par la League of Cultural Dynamics [Ligue de la dynamique culturelle]). Son œuvre est ainsi découverte au début des années 1960 par divers groupes racistes des États-Unis. De cette rencontre naît l'Odinist Fellowship (Association odiniste) animée par Else Chritiensens qui publie, avec une régularité d'horloge, pendant de nombreuses années *The Odinist* et l'Odinist Study Group (Groupe d'étude odiniste) de Ron Hand.

En 1970, est fondée au Texas par Stephen McNallen, la Viking Brotherhood (Fraternité viking) qui devient peu de temps après l'Asatru Free Assembly (Libre assemblée asatru). Organisée en *kindred* (parenté ou clan) locaux et tenant chaque année un *Althings* (réunion plénière) l'AFA est active jusqu'en 1987 non sans tensions et conflits. Ceux-ci résultant de l'opposition en son sein d'odinistes universalistes et d'autres assimilant la religion à l'origine raciale.

En 1987, l'Asatru Free Assembly éclate (elle est reconstituée en 1996 par Stephen McNallen sous le nom de Asatru Folk Assembly [Assemblée du peuple asatru] mais n'a pas retrouvé son importance passée) et donne naissance à deux organisations concurrentes : l'Asatru Alliance (Alliance asatru) et la Ring of Troth (Cercle de la fidélité).

L'Asatru Alliance - qui existe toujours et qui publie la revue *Vor Tru* (Notre foi) - regroupe, selon ses propres termes, ceux qui estiment que « *l'asatru est la religion ethnique des peuples autochtones de l'Europe du Nord* ». Dirigée par Mike (alias Valgard) Murray - un disciple d'Alexander Rud Mills et d'Else Chritiensens - elle a adopté des positions globalement conservatrices sur tous les problèmes de société.

La Ring of Troth, elle, précise que « *la tradition nordique est une affaire de cœur pas de couleur de peau* ». Elle est fondée par Edred Thorsson (alias Stephen Flowers), un étrange personnage qui mène une vie bien peu conforme à son statut social de professeur d'université. Il est en effet le fondateur (en 1980) de la Rune Gild (Gilde de la rune), une société dédiée à la magie runique, et de l'Order of the Triskelion (Ordre du triskel), qui

s'inspire du livre *Histoire d'O* pour pratiquer des rituels magico-sado-masochistes, et le principal dirigeant du Temple de Set, une organisation satanico-égyptianisante ... Ajoutons à cela qu'il est passionné d'occultisme et de magie sexuelle ! Le résultat était prévisible, la Ring of Troth fut l'objet de beaucoup de scandales dans la mouvance odiniste ... Elle réussit cependant - ainsi que la Rune Gild - à s'implanter sur le vieux continent sous la direction de Kveldulf Gundarsson et de Freya Aswynn (auteur du célèbre *Les Feuilles d'Yggdrasil*¹).

En Islande, un poète du nom de Sveinbjörn Beinteinsson, décide, le 20 avril 1972, de redonner vie à la foi de ses ancêtres, il fonde, pour ce faire, l'Asatruarfelagid (l'Association de la foi des Ases) qui est reconnue le 3 mai 1973 comme la quatrième religion officielle de l'Islande. Groupe religieux institutionnalisé, dirigé par un *allesherjagodi* élu, l'Asatruarfelagid est spécifiquement islandais et ne tente pas de s'implanter à l'extérieur de ce pays. Elle est aussi exempt des crises et conflits tant organisationnels que théologiques qui animent le reste de la mouvance odiniste.

En Europe, c'est surtout en Grande-Bretagne que l'odinisme connaît une relative importance. En 1973, John Yeowell, par ailleurs militant de la cause jacobite², y fonde l'Odinist Committee for the Restoration of the Odinic Rite (Comité odiniste pour la restauration du culte odinique), qui devient l'Odinic Rite en 1980. En 1988, celui-ci est reconnu comme une « *institution religieuse charitable* » par l'administration britannique. L'Odinic Rite, qui se veut une organisation internationale, crée des sections dans une demi-douzaine de pays (Allemagne, Autriche, Australie, Canada, États-Unis, France). Il est concurrencé en Angleterre même par l'Odinshof (Cour d'Odin) et la Ring of Troth/Rune Gild.

L'Odinic Rite a créé, en union avec l'Asatru Alliance et l'Asatru Folk Assembly, une structure de coordination mondiale du nom d'International Asatru-Odinic Alliance (Alliance internationale asatru-odinique).

Sur le continent, on trouvait en France depuis le début des années 1990 l'Institut de recherche sur la mythologie et l'identité nordique qui publiait la belle revue *Irmin* (acronyme du nom de l'association qui l'édite et en même

temps nom d'un dieu germanique) et sert de boîte aux lettres à la section française de l'Odinic Rite et à l'association Vodin-la Voie des Dieux du Nord. Cette structure a depuis disparu et son principal animateur, Arnaud d'Apremont, a changé son fusil d'épaule en rejoignant la franc-maçonnerie via la Grand loge de France. En Italie, une Comunita Odinista (Communauté odiniste) est créée en 1994 pour regrouper ceux qui se revendiquent de l'héritage spirituel des tribus lombardes. Elle insiste dans son document de présentation sur le fait que « *sa foi est une expression tribale. Nous sommes un mouvement Völkisch³ et nous n'avons rien à voir avec l'universalisme du Nouvel âge* ». En Espagne, des présupposés identiques ont conduit à la création du Colectivo Asatru (Collectif asatru) qui veut faire renaître la religion des Wisigoths et qui précise : « *Notre foi n'est pas une religion universelle, c'est la religion d'un groupe de peuples, les Wisigoths, les Anglo-Saxons, les Vikings, etc.* » On retrouve une même démarche identitaire en Belgique avec Les fils des Ases, groupe dirigé par Bernard Mengal. Celui-ci, qui publie les revues *Megin* (Pouvoir) et *Gjallarhorn* (ce nom est celui du cor du dieu Heimdall), est l'auteur d'un *Manifeste pour un paganisme politique et scientifique* et ne cache pas ses liens avec les mouvements de la droite radicale.

L'engagement très à droite et la défense de l'identité raciale sont encore à la base du Front païen pangermanique, disparu depuis 2006, qui possédait des sections dans une dizaine de pays (Allemagne, Belgique, Canada, Danemark, États-Unis, France, Hollande, Norvège, Russie, Suède).

À l'origine de ce Front on trouve un très jeune homme Christian Vikernes (alias Varg Vikernes, alias comte Grisnacht) qui, encore adolescent, s'investit au tout début des années 1990 dans le courant musical nommé *black metal*, crée son propre groupe du nom de Burzum (néologisme emprunté à un roman de Tolkien, signifiant nuit/obscurité profonde) et développe des thèses d'un antichristianisme virulent. Il est considéré comme le *deus ex machina* derrière une série d'incendies qui détruisirent de nombreuses églises norvégiennes et est compromis dans un meurtre. Condamné à vingt-et-un ans de prison (la plus forte peine existante en Norvège) il organise bientôt à partir de sa cellule, un Front païen norvégien qui s'internationalise rapidement.

Le credo de base de ce mouvement était que « *chaque religion est une projection d'un archétype völkisch, moral et éthique. Comme chaque peuple est unique et différent, il est impossible de transposer une religion d'un peuple à un autre. Ainsi les peuples de souche germanique doivent pratiquer leur religion ethnique originelle - l'asatru, le wotanisme ou l'odinisme - plutôt que des religions étrangères comme le judéo-christianisme ou les autres fois non-européennes.* » Remarquons que le Front païen pangermanique refusait les termes habituels de wotanisme, irminisme, nordisme, asatru, etc. pour faire la promotion de l'appellation odalisme tirée des langues proto-nordiques.

La très forte insistance mise sur l'appartenance à la « race germanique » posait un problème pour organiser les sympathisants de Varg Vikernes de souche latine. Un Front païen pan-romain fut ainsi été constitué, ayant compétence territoriale sur l'Espagne, la France, l'Italie et le Portugal. Une scission donna ensuite naissance en France à un Front païen gaulois qui a rejeté l'odalisme et s'est revendiqué d'une sorte de néo-druidisme politisé. La direction internationale du Front païen trancha en décidant de ne plus reconnaître aucun groupe en dehors des frontières traditionnelles de l'implantation des « *peuples du Nord* » !

3 - La wicca

La wicca, ou néo-sorcellerie, est actuellement le courant néopaïen le plus florissant et le plus important. Nous en avons traité, par ailleurs, dans un autre de nos livres publié par le même éditeur que celui-ci⁴. Le lecteur qui souhaiterait connaître des détails historiques complémentaires ou qui voudrait découvrir les rituels wiccans pourra s'y rapporter.

L'origine de la wicca est récente, elle date du début des années 1940, et sa création est l'œuvre d'un seul homme : Gerald Brousseau Gardner. Celui-ci est né à Great Crosby, Lancashire, le 13 juin 1884, dans une famille assez aisée. Plutôt que de poursuivre des études universitaires, fasciné par l'Orient, il préfère s'exiler et travailler à Ceylan, à Bornéo, à Sumatra, à Singapour, comme employé dans des plantations de thé et de caoutchouc, puis comme fonctionnaire (inspecteur des plantations de caoutchouc puis officier des douanes). Il se passionne pour les croyances des peuples avec

lesquels il est en contact, et effectue quelques recherches archéologiques et ethnologiques. En 1936, à l'âge de 52 ans, il prend sa retraite du British Civil Service et se retire dans le sud de l'Angleterre, dans la région de l'Hampshire appelée la New Forest. Il devient membre du conseil de la Société des arts populaires et effectue de nombreux travaux sur le folklore de l'Angleterre et de l'île de Man.

GB Gardner est aussi un passionné d'occultisme. Il fréquente le milieu des spirites dès son adolescence, il est un ami de JSM Ward, un évêque indépendant qui dirige The Abbey of Christ the King et il s'intéresse à la Société théosophique. Assez naturellement, dans la New Forest, Gardner est accueilli par la communauté théosophique locale. De surcroît, il y a dans la région, à Christchurch, un Théâtre rosicrucien, qui est animé par une Fraternité rosicrucienne dont fait partie notamment Mabel Besant-Scott, la fille de Annie Besant, la troisième présidente de la Société théosophique. Gardner s'y fait initier en 1940. Selon ses dires c'est au sein de cette fraternité qu'il est contacté par des membres d'un *coven* (ainsi nomme-t-on les structures de base wiccanes) de sorciers qui utilisent cette société comme source de recrutement et qui l'admettent parmi eux.

Invoquant cette initiation, ainsi qu'une tradition familiale - il aurait été le lointain descendant de Grissell Gardner brûlée comme sorcière en 1610 - Gerald Brousseau Gardner prétend redonner vie au courant religieux wiccan.

Il affirme que cette religion trouve son origine au néolithique, époque où la population de l'Europe et du Bassin méditerranéen vivait dans une société pacifique et égalitaire dont les principales divinités étaient le Dieu de la chasse et la Déesse de la fertilité. Pour lui, cette société est matriarcale et dans la dyade divine, la Déesse qui transmet la vie est le principal élément du culte. Cette culture est, selon Gardner et ses proches, détruite par les invasions des Indo-européens, une race guerrière, patriarcale qui la remplace par une société belligérante, hiérarchisée, dominée par les hommes. C'est cette société qui s'est continuée jusqu'à nos jours. Mais, pour les wiccans, les envahisseurs indo-européens sont minoritaires et s'ils dominent les pays qu'ils conquièrent, ils ne les convertissent pas religieusement. Ainsi se maintient, dans les campagnes et dans le peuple des

contrées asservies, les croyances pré-indo-européennes, sous la forme de cultes de la fertilité et des divinités féminines. Le christianisme, autre religion patriarcale, quand il accéde au pouvoir, mène une lutte sans pitié contre le paganisme, tant dans sa forme classique que dans sa forme matriarcale.

La christianisation de l'Europe prend des siècles. Les rois et les nobles se convertissent les premiers, les lieux de culte païens sont transformés en lieux de culte de l'Église romaine, mais le peuple des campagnes reste fidèle à sa foi qui n'est revêtue que d'un vernis chrétien. La chasse aux sorcières, que les wiccans nomment « *the burning time* », constitue, pour eux, la dernière phase de la lutte du christianisme contre la vieille religion. Elle a lieu de la fin du XV^e siècle au milieu du XVIII^e siècle, après qu'elle ait été généralisée dans la chrétienté, en 1484, par la bulle *Summis desiderantes affectibus* du pape Innocent VIII, déclarant la sorcellerie une hérésie, et théorisée dans le *Malleus Maleficarum* en 1486. Les interrogatoires qui sont effectués dans le cadre des procès révèlent, pour Gardner, l'existence d'un culte caché de la fertilité organisé autour de réunions nommées les sabbats, que préside un Dieu cornu (le Diable) et une belle villageoise « *la reine du sabbat* ». On y danse beaucoup et on y pratique des hiérogamies. Les sorcières et les sorciers se livrent aussi à la magie.

L'éradication des sorcières est, selon le récit de Gardner et de ses disciples, un véritable holocauste qui fait près de neuf millions de victimes. Décimés et terrorisés, les tenants de la vieille religion se replient totalement sur eux-mêmes. Ils sont de bons chrétiens en apparence et, tels des marranes païens, continuent à pratiquer leur culte dans la clandestinité de leur foyer. Ils transmettent leurs croyances à leurs enfants de génération en génération, constituant ainsi des dynasties de sorcières et de sorciers. La répression contre la sorcellerie ayant diminué, puis disparu, des *covens* réapparurent progressivement à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle.

Comme la sorcellerie est théoriquement hors-la-loi en Angleterre jusqu'en 1951 (année où le *Witchcraft Act* [Loi sur la sorcellerie] est finalement abrogé), Gardner publie pour la première fois des références à une organisation néo-sorcière, en 1949, dans un roman intitulé *High Magic's*

Aid (Manuel de haute magie). La même année, il rédige sous forme manuscrite le premier ouvrage de rituelie wiccane qui circule de main en main. Il s'agit du *Livre des ombres* (*Book of Shadows* ou *Liber Umbrarum*)⁵ dont l'existence est largement popularisée ces dernières années par la série télévisée *Charmed*. Ce n'est qu'après 1951 que sont publiés par Gardner *Witchcraft Today* (La Sorcellerie aujourd'hui) et *The Meaning of Witchcraft* (La Signification de la sorcellerie), qu'il se prétendit au grand jour wiccan et que l'existence du *coven* auquel il appartenait fut révélée.

Dans ces ouvrages - et dans plusieurs conversations et *interviews* - Gardner a maintenu jusqu'à sa mort, en 1964, qu'il n'avait pas « inventé » la wicca, mais qu'il avait été initié dans un petit groupe qui continuait une tradition qui remontait au Moyen Âge et qui se transmettait d'une façon secrète, de père en fils (ou de mère en fille) dans la New Forest. On sait en fait qu'il créa la *wicca* de toutes pièces, en se basant sur des travaux d'ethnologues et de folkloristes, - en particulier sur les ouvrages de Margaret Murray *The Witch Cult in Western Europe* et *The God of the Witches* et sur *Aradia, The Gospel of Witches* (Aradia, l'Évangile des sorcières) de Charles Godfrey Leland -, et qu'il en rédigea les rituels en mélangeant des apports d'un mouvement scout dissident - les Kindred of Kibbo Kift - à des emprunts littéraires (à Rudyard Kipling notamment) et au corpus occultiste auquel il avait accès (*Les Clavicules du roi Salomon*, les ouvrages d'Aleister Crowley, les rituels de la Golden Dawn, ceux de la maçonnerie et de la Co-Masonry, les textes théosophiques, etc.)

Après le décès de Gardner, ses héritiers spirituels ont continué l'œuvre du maître et autorisé la création de *covens* d'une wicca qualifiée d'orthodoxe ou de gardnerienne. S'en sépara une filiation dite « wicca alexandrienne » du nom de son créateur Alex Sanders (1926-1988) qui mettait l'accent sur des thèmes proches de la magie cérémonielle comme la kabbale, l'énochien et l'angéologie.

Les rituels de la wicca créés par Gardner et rassemblés dans le *Book of Shadows* furent rendus publics en 1973. La conséquence de cela fut que de nombreux *covens* purent se constituer en disposant du matériel théorique

pour fonctionner sans s'embarrasser de se soucher sur une filiation existante. Ils constituent ce que l'on nomme la wicca éclectique. Parmi les groupes les plus importants de ce courant, on peut citer le New Reformed Orthodox Order of the Golden Dawn (Nouvel ordre réformé et orthodoxe de l'aube dorée), la Georgean Tradition (Tradition géorgienne - du nom de son fondateur), le Circle (Cercle) - dont les croyances sont un étrange mélange de thèses théosophiques, wiccanes et de références à Jung - ou la Church and School of Wicca (Église et école de wicca).

Mais affirmer que l'on avait créé son groupe uniquement grâce à la lecture d'ouvrages n'est guère valorisant. Certains préfèrent donc habiller le récit de cette création de diverses légendes les rattachant à une filiation familiale souvent doublée d'une spécificité régionale (on parlera alors de « wicca traditionaliste »). C'est un gardnerien installé aux États-Unis, Raymond Buckland qui ouvre la boîte de Pandore en publiant en 1974 *The Tree : the Complete Book of Saxon Witchcraft* (L'Arbre : le livre complet de la sorcellerie saxonne) et en créant la Seax-Wicca censée être la sorcellerie des anciens Saxons. Il est largement imité et ainsi existent des filiations italienne (stregheria), écossaise (pectiwita), irlandaise (witta), grecque, galloise, etc.

À la fin des années 1960, aux États-Unis, la wicca connaît une métamorphose qui bouleverse profondément à la fois son histoire, son organisation et son *corpus théorique*. Cette métamorphose, qui contribua à faire passer cette forme de néopaganisme de la situation d'un courant très marginal au sein des nouveaux mouvements religieux à celle d'un conséquent phénomène de société, est la conséquence de la rencontre de la wicca et de la contre-culture américaine, principalement dans ses composantes liées au communautarisme sexuel et aux *gender studies*⁶.

La principale rencontre, celle qui va avoir le plus de conséquences sociales, a lieu avec le féminisme. Elle est ainsi résumée par l'écrivain Carol LeMaster : « *Se sentant aliénées dans les religions juive et chrétienne dont les Dieux sont des mâles, les féministes de la fin des années soixante et du début des années soixante-dix cherchaient une alternative. Elles la trouvèrent à partir d'une multitude de sources dont la plus importante fut la*

wicca. *Les femmes y prirent non seulement le culte de la déesse, mais aussi le respect pour la nature, les pratiques magiques, la structure rituelle. La célébration de la lune et des sabbats, le cercle rituel, l'usage des énergies, les chants et les danses, les chandelles et l'encens, tout cela venait des groupes néopaiens et wiccan qui florissaient à l'époque. Cependant, les femmes se sentirent parfaitement libres de rejeter ce qui leur semblait superflu : la polarité sexuelle, la hiérarchie, le Dieu mâle et souvent les hommes eux-mêmes. Les rituels cessèrent d'être transmis d'un wiccan à un autre wiccan par l'intermédiaire d'un Livre des ombres et devinrent plus spontanés. »*

Dans la pratique, on assista à la naissance d'une *wimmins thealogy* [7](#) et d'une *wimmins religion* uniquement centrée sur des divinités féminines, parfois réduite à une seule - la Déesse -. De plus la contestation politique fit son entrée dans la wicca, avec l'apparition de « sorcières féministes » luttant non seulement contre la domination des hommes, mais contre tout ce qu'elles assimilaient au monde masculin : armée, atome, pollution, etc. Une prêtresse wiccane connue comme Starhawk commença dans les années 1970 à effectuer des rituels de protestation devant des camps militaires ou des centrales nucléaires. En 1999 - toujours active - elle participait en tant que sorcière à la manifestation contre l'Organisation mondiale du commerce à Seattle.

Tout ce qui précède aboutit à la création de la wicca féministe que l'on nomme parfois la wicca dianique en référence à la déesse Diane.

Le premier groupe constitué fut la Women's International Terrorist Conspiracy from Hell (Conspiration terroriste internationale des femmes de l'Enfer, dont l'acronyme WITCH signifie sorcière en anglais) qui est fondée en 1968. Son manifeste proclame que la sorcellerie a été la religion de toute l'Europe avant le christianisme et qu'elle est restée longtemps celle des paysans. Sa persécution a été celle d'une culture alternative par l'élite dirigeante, en même temps qu'une guerre contre le féminisme. Cela, car les sorcières étaient les femmes les plus courageuses, les plus indépendantes et les plus libérées. Pour retrouver leur liberté, les femmes contemporaines doivent redevenir des sorcières ...

La durée de vie de la Women's International Terrorist Conspiracy from Hell ne dépasse pas un an. Mais les idées du manifeste sont rapidement reprises par divers auteurs féministes comme Mary Daly et Andrea Dworkin.

Elles développent la thèse que l'oppression des femmes a commencé quand, à la fin du néolithique, le patriarcat a remplacé le matriarcat, et quand les Dieux ont pris le pas sur les Déesses. La sorcellerie a cependant préservé la mémoire des cultes anciens et permet à certaines femmes de conserver un pouvoir. Ainsi, le « *temps des bûchers* » a été à la fois la suppression de la « *vieille religion* » et la mise en place d'un contrôle strict des femmes qui peuvent retrouver leur liberté en s'identifiant avec les sorcières. La persécution de celles-ci étant assimilée à un « *gynocide* » et à la victoire de la science moderne - dominée par les hommes - puisqu'on s'était attaqué aux guérisseuses, toucheuses et « *sages femmes* » des campagnes.

Cet argumentaire n'est toutefois que politique et l'admiration pour les sorcières n'a là pas de conséquences religieuses.

C'est une immigrée hongroise Zsuzsanna Emese Budapest qui fait le lien et qui est à l'origine de l'expansion de la wicca dianique (c'est elle qui créa le terme) avec son livre *The Holy Book of Women's Mysteries* (Le Saint livre des mystères féminins). Se prétendant « sorcière héréditaire », mais très influencée par Leland et Gardner, elle fonde en 1971 le premier coven féministe qui, dix ans plus tard, a déjà initié sept cents sorcières. Disciple de Zsuzsanna Budapest, Miriam Simos, alias Starhawk, est la propagandiste du mouvement par ses livres *The Spiral Dance* (La Danse en spirale) et *Dreaming the Dark* (Rêvant l'obscurité) publiés respectivement en 1979 et en 1982.

À partir de l'œuvre de ces deux femmes vont se développer de nombreux *covens* non mixtes, parfois exclusivement réservés à des femmes lesbiennes, et le culte de la Déesse devint le sujet de nombreux livres, des journaux spécifiques furent créés ...⁸

Le temps passant, l'extrémisme féministe s'atténuait, certains *covens* dianiques acceptant maintenant des éléments masculins tout en donnant la primauté - et souvent l'exclusivité - à la prêtresse et à la Déesse. Une nouvelle version de la wicca est née concurrençant dangereusement l'orthodoxie gardnerienne.

La montée en puissance de la wicca féministe a entraîné chez les hommes wiccans deux réactions. Ceux fidèles à l'orthodoxie gardnerienne critiquent le culte rendu à la Déesse comme un glissement vers un nouveau monothéisme et réaffirment leur croyance en une wicca basée sur la polarité sexuelle. Mais, principalement aux États-Unis, sous l'influence des *gender studies* et de mouvements comme la National Organization of Changing Men (Organisation nationale des hommes qui changent), est apparu surtout - mais pas uniquement - dans les milieux gay et bisexuel, un courant d'hommes favorables aux revendications féministes et qui ont voulu à côté des *covens* dianiques exclusivement féminins créer des *covens* exclusivement masculins.

Différents groupes se sont ainsi structurés autour d'Arthur Evans, auteur de *Witchcraft and the Gay Counterculture* (La Sorcellerie et la contreculture gay), de l'Athanor Fellowship (Association Athanor), de la Minoan Brotherhood (Fraternité minoéenne) ou des Brothers of the Earth (Les frères de la terre).

Affirmant dans une de leurs revues : « *Nous, les gays, nous jetons nos filets dans la mer des mythes, à la recherche de nos archétypes, de notre modèle spirituel, des symboles de la psyché humaine que nous pourrons revendiquer comme emblématiques de notre manière particulière d'être* », ces néopaïens ont adopté la figure du berdache. Un terme qui désigne, chez certains peuples primitifs, un individu masculin qui assume le rôle et le statut du sexe féminin et qui, considéré comme ayant une spiritualité plus développée, est habituellement le chaman de la tribu.

Enfin, la Church of All Worlds (Église de tous les mondes) créée en 1967 par Otter Zell inspiré par l'œuvre de divers auteurs de science-fiction et de romans, tels que Ayn Rand et Robert Heinlein et qui menait à l'origine des expériences d'amélioration des capacités intellectuelles humaines, s'est

transformée en une structure wiccane. En effet, ayant été en contact avec les thèses écologistes et les premiers écrits wiccans traitant de la Déesse, Otter Zell changea ses vues. Il se convertit à un paganisme féministe prenant « *l'hypothèse gaïa* » du britannique James Lovelock comme base de sa théologie, affirmant que la terre est un Dieu vivant et que ce Dieu - dont toutes les créatures participent - est de sexe féminin.

Bien que n'ayant aucune filiation avec la wicca originelle et qu'étant issue d'horizons très différents, la Church of All Worlds se revendique de la néo-sorcellerie, respecte les sabbats, participe à tous les festivals de la wicca et suit une rituelie wiccane. La qualité de son organisation lui a, par ailleurs, permis d'avoir une grande influence sur la wicca américaine. En effet, cette Église a été le premier groupe néo-païen à être reconnu comme une religion par l'administration américaine, son magazine *Green Egg* (L'Œuf vert) est le journal de sorcellerie le plus diffusé aux États-Unis et la Church of All Worlds est à l'origine de la première structure de coordination wiccane : le Conseil de Thémis.

4 - Le néopaganisme d'origine égyptienne

La civilisation égyptienne, sa religion et ses mystères, fascinent depuis longtemps les Européens. Habituellement, on estime que l'*égyptomania* est née au XVII^e siècle avec la publication de 1652 à 1654 du monumental *Oedipus Aegyptus* d'Athanasius Kircher. L'influence de ce livre est renforcée avec la parution en 1731 de *Sethos ou vie tirée des monuments et anecdotes de l'ancienne Égypte* de l'abbé Terrasson, de *Krata repoa*, paru à Berlin en 1770, des *Mystères égyptiens* dont on trouve la première trace en Allemagne à la même époque ou du journal de Court de Gebelin, *Le Monde primitif*, publié de 1773 à 1784 et qui lance l'idée que les cartes du tarot sont d'origine égyptienne.

La première tentative de reconstructionnisme égyptien a lieu dans le cadre de structures paramaçonniques : l'Ordre des architectes égyptiens est fondé en Prusse vers 1767, en 1784 Cagliostro crée le Rite de la haute magie égyptienne, sous le Premier Empire apparaissent les rites maçonniques de Memphis et de Misraïm, plus tard à Naples naît l'Ordre égyptien.

Toutes ces loges et obédiences ne sont pas ostensiblement païennes mais contribuent à créer une atmosphère, une ambiance. On y mélange la *Bible* et les enseignements de Pythagore, la kabbale et les dieux égyptiens ... Dans certaines loges maçonniques ce n'est plus l'*Évangile de Saint Jean* qui figure sur l'autel mais un exemplaire du *Livre des morts égyptiens*, et le mythe d'Hiram est remplacé par celui d'Osiris ...

C'est ce qui a pu faire écrire à Arturo Reghini : « *L'idée centrale des mystères maçonniques est donc l'ancienne idée méditerranéenne de la survivance privilégiée, de la résurrection, de l'immortalité par la mort, en somme de la palingénésie obtenue par la mort physique. C'est l'idée égyptienne, orphique, pythagoricienne, hermétique. C'est la raison principale des mystères d'Éleusis, de Cérès, de Mithra* » ou à un maçon contemporain Rémi Boyer : « *La franc-maçonnerie peut-elle être païenne ? Nous savons que certains rites s'affirment résolument païens, comme les rites maçonniques égyptiens, de Memphis, de Misraïm, de Memphis et de Misraïm unifiés. Malgré une hébraïsation et une christianisation des rituels, souvent maladroite, les grades les plus importants sont païens, et d'abord la maîtrise qui est construite, non plus autour du mythe d'Hiram mais du mythe d'Osiris et d'Isis. (...) Même si les rites maçonniques égyptiens sont un curieux mélange d'éléments judéo-chrétiens et égyptiens, le fil conducteur, saisissable dès le grade d'apprenti, qui conduit à la connaissance des arcana arcanorum est bien l'hermétisme égyptien et grec. »*

S'il est incontestable qu'une composante néopaïenne a survécu jusqu'à nos jours dans la maçonnerie égyptienne, celle-ci n'est cependant que très rarement perçue par des francs-maçons habituellement plus engagés dans des pratiques alimentaires que dans des recherches mystiques.

En marge de la maçonnerie, divers occultistes vont créer, à partir de la fin du XIX^e siècle, des temples rendant un culte à la déesse Isis.

À Paris, de 1888 à 1903, existe ainsi un culte à Isis animé par Samuel Liddel Mathers et son épouse Moïna Bergson (la sœur du philosophe). Mathers est un occultiste connu, un maçon de la Grande loge unie d'Angleterre, un membre de la *Societas Rosicruciana in Anglia* (Société

rosicrucienne d'Angleterre) et un des fondateurs de l'Ordre hermétique de l'aube dorée, dont l'essentiel des enseignements théoriques est constitué par des éléments de kabbale hébraïque mélangés de christianisme rosicrucien et de mythologie égyptienne. C'est d'ailleurs à partir de la loge parisienne de cet ordre qui porte le nom égyptien d'Ahathoor que le couple Mathers développe son temple isiaque.

Celui-ci connaît une certaine notoriété en organisant des cérémonies rituelles publiques dans le théâtre parisien de la Bodinière. On en connaît le déroulement grâce à des articles de la presse de l'époque (*The Sunday Chronicle*, *L'Écho du merveilleux*, *La Revue des deux Mondes*, etc.) et à divers souvenirs de contemporains. Tous ces témoignages sont positifs et évoquent des cérémonies sérieuses et de qualité. Voici ce qu'en dit, par exemple, l'écrivain Lucie Grange dans son journal intime : « *L'hiérophante et la grande prêtresse sont deux esprits érudits et, paraît-il, assez convaincus pour donner un attrait réel à la représentation des mystères. Ramsès est grand et maigre, vêtu de blanc avec une peau de panthère sur le dos. Anari est vêtue de blanc léger, les bras nus, couverte de verdure et de colliers figurant les biens spirituels. La messe païenne fut dite par l'hiérophante et la grande prêtresse Anari qui a une mignonne figure et un regard tout parisien. Une danseuse sacrée a exécuté le pas des quatre éléments devant les statues des dieux.* »

Quand, en 1939, le journaliste Pierre Geyraud rédige son livre *Les Religions nouvelles de Paris*, il intitule un chapitre *Les Isiaques*, preuve qu'à cette date ce courant existe encore à Paris. Il y évoque les réunions privées à Montmartre d'une confrérie à laquelle aurait appartenu un ministre (Maurice Bouquay), le culte que d'autres passionnés de l'Égypte auraient rendu à Isis « *au cœur de la forêt de Meudon, dans la clairière aux mégalithes, au pied de la vierge nichée sur le grand chêne* ». Il y rend compte aussi d'une cérémonie isiaque à laquelle il assista, le 23 mars 1938, rue Gay-Lussac, durant laquelle l'occultiste Claude d'Ygé prononça cette homélie qui rend bien compte du syncrétisme du culte pratiqué :

« *Nous t'attendons, ô Isis trismégiste, première émanée de l'ineffable absolu !*

En communion spirituelle avec les initiateurs venus de l'Atlantide pour nous transmettre la Tradition rouge,

Avec nos maîtres, les mages et les hiérophantes des sanctuaires de Thèbes, de Memphis et de Babylone,

Avec les druidesses et les druides des forêts de la Celtide,

Avec les sages de Lhassa et de Bénarès,

Avec les initiés des communautés esséniennes,

Avec les philosophes d'Alexandrie et les premiers gnostiques,

Avec les Cathares et les Albigeois,

Avec les frères de l'Ordre du temple et de la rose-croix,

Avec les actuels adeptes des Collèges secrets de l'Inde, du Thibet et de la Mongolie, de l'Égypte et de la Palestine,

Avec les émissaires de l'Aggharta mystérieuse,

Nous voulons, en restaurant ton culte, remettre en honneur l'esprit et l'amour;

Comme jadis dans tes temples. »

Disparu dans la tourmente de la Deuxième guerre mondiale, le reconstructionnisme néo-égyptien réapparaît dans les années 1970 dans les pays anglo-saxons.

La première résurgence est l'Église de la source éternelle. Celle-ci est l'œuvre d'Harold Moss, un fils de théosophe fasciné dans sa jeunesse par les *peplum* et les films traitant de sujets bibliques. Étudiant, il se prétend disciple d'Akh-e-Naton et participe dans son collège à un club qui organise des soirées costumées. Sous son influence, celles-ci deviennent des soirées égyptiennes et leur notoriété lui fait rencontrer un certain nombre d'autres néopaïens intéressés par la culture égyptienne.

En 1967, Moss rompt avec le monothéisme d'Akh-e-Naton et se déclare polythéiste et prêtre d'Horus. Le 30 août 1970, avec Don Harrison - un ex-moine bénédictin devenu membre fondateur de la Delphic Fellowship (Association delphique) - et Sara Cunningham - une prêtresse wiccane - il crée la Church of the Eternal Source dont le manifeste proclame : « *L'Église de la source éternelle est l'église refondée de l'ancienne Égypte. Nous adorons les dieux originels de l'humanité sous leurs noms d'origine et de la manière la plus proche possible de celle qui était pratiquée à l'origine.* »

S'exprimant à travers le bulletin *Khepera*, l'Église de la source éternelle ne publie pas ses propres livres religieux mais conseille à ses étudiants de lire les ouvrages universitaires traitant de l'Égypte antique en mettant particulièrement l'accent sur le livre d'Henri Frankfort *Ancient Egyptian Religion* (L'Ancienne religion égyptienne) qui nie la vision habituelle d'une Égypte fortement sacerdotale et met l'accent sur les cultes privés.

En pratique, l'Église de la source éternelle est une fédération de cultes indépendants organisés chacun autour d'un desservant qui célèbre une divinité particulière du panthéon égyptien. Chaque culte est autonome et les rituels sont pratiqués séparément. Précisons, pour l'anecdote, que les membres de ce groupe n'encouragent pas la momification des corps de leurs défunt mais prônent leur crémation.

La Fraternité d'Isis, elle, est créée en 1976. Son origine est pour le moins originale, puisqu'elle est étroitement liée à la famille aristocratique des Durdin-Robertson qui possède en Irlande le château de Clonegal. Deux de ses membres, Olivia et son frère Lawrence - pasteur anglican et vingt et unième baron Robertson -, ont, à quelques années de distance, « *la révélation de la Déesse* ». Ils y reconnaissent Isis et s'auto-consacrent prêtre et prêtresse de celle-ci, avant de fonder la Fraternity of Isis, dont le siège mondial est établi dans leur demeure féodale. Bien que faisant clairement référence au panthéon égyptien, qu'étant organisée en *Iseum* (devenu depuis *Lyceum*) et qu'utilisant des *regalia* égyptianisantes, la fraternité admet en son sein tous « *les dévots de la Déesse* » quel que soit le nom sous lequel ils l'honorent. Elle pratique un large œcuménisme et une grande liberté interne, avertissant dans son manifeste : « *La Fraternité pratique la tolérance religieuse et n'est pas exclusive. Les membres sont libres de maintenir leurs autres appartenances religieuses. La fraternité est ouverte à tous, quelles que soient leur religion, tradition ou race.* »

Avant de clore ce chapitre, il convient d'évoquer l'étrange cas du Temple de Seth⁹. Définir où ranger ce groupe dans les diverses typologies des groupes religieux n'est pas sans poser un problème au chercheur. Qu'on en juge !

En 1975, de graves dissensions font éclater la médiatique Église de Satan. Un certain nombre de ses dirigeants, emmenés par Michael Aquino - un docteur en philosophie qui sert dans l'armée américaine comme officier supérieur des services de guerre psychologique ! ... - rompent avec elle et constituent leur propre organisation : le Temple de Seth.

D'un côté, celui-ci continue à se revendiquer du satanisme de ses origines tout en l'enrichissant de pratiques magiques et théurgiques. D'un autre, le Temple de Seth se rattache au paganisme égyptien en mettant au premier plan le culte du dieu Seth, en adoptant des *regalia* égyptiennes et en usant pour ses structures locales et ses desservants de noms allant dans le même sens (Pylône, prêtre de Seth), etc.

L'ambiguïté sur les liens entre le néopaganisme et le Temple de Seth est renforcé par d'étranges « doubles appartences ». Ainsi la compagne de Michael Aquino, et co-fondatrice avec lui du Temple, est une prêtresse wiccane ; ainsi quand Aquino décide de prendre du recul vis-à-vis des médias, il cède la première place à un certain Steven Flowers, qui sous le pseudonyme d'Eldred Thorsson, est le fondateur et l'animateur de deux dynamiques organisations odinistes : le Ring of Troth et la Rune Gild ...

5 - Le pythagorisme et l'hellénisme

Le pythagorisme est un courant qui est apparu dans le sud de la péninsule italique - alors colonisée par les Grecs - au V^e siècle avant notre ère. Il tire son nom du philosophe Pythagore, originaire de Samos, en Ionie, qui voyagea en Égypte et en Asie où il s'instruisit de la sagesse orientale. Banni de sa ville natale, il s'installe à Crotone où il fonde une école, sorte de confrérie religieuse et politique dont les membres croient en la métempsycose et pratiquent un certain nombre de rites étranges, comme de ne pas consommer de fève ou de ne pas parler dans l'obscurité. Les pythagoriciens s'emparent du pouvoir politique dans la ville, mais ils en sont chassés ultérieurement par une révolte populaire. Pythagore doit s'enfuir et meurt en exil.

On ne dispose pas de textes attribués à ce philosophe et on ne connaît sa pensée que par les écrits d'un de ses disciples, Archélaus, et par ceux

d'Aristote.

Mathématicien, Pythagore est frappé de l'application des mathématiques à toutes choses : astronomie, musique, arpantage ... Il affirme donc : « *Toutes les choses sont des nombres réalisés* ». Mais, pour lui, si le nombre est l'essence des choses, c'est l'unité qui est l'essence du nombre. Or, il y a deux sortes d'unité : l'unité de totalité (exemple : le nombre trois) et l'unité élémentaire (exemple : le nombre trois se compose de trois unités élémentaires). Appliquée au monde, cette distinction signifie qu'il y a une unité absolue, un Dieu suprême, et des unités définies, les éléments des corps. Ces parties ou monades ne changeant pas quant à leur essence et à leur propriété.

On retrouve certaines thèses pythagoriciennes et des références au philosophe de Crotone dans les hauts-grades de la maçonnerie de marge du XVIII^e siècle et plus particulièrement dans deux ordres particulièrement originaux : les Nicotinates et la Société tabacologique anglaise. Ces petites obédiences, qui transposent les habituelles références maçonniques à l'art de bâtir dans un symbolisme entièrement inspiré par la culture du tabac et la fumée, ont souvent été considérées comme uniquement des sujets de curiosité. Or, l'on trouve dans leurs rituels des renvois explicites à Pythagore, qui en font l'origine de la renaissance du pythagorisme.

La deuxième influence que subit la résurgence du pythagorisme est celle d'Antoine Fabre d'Olivet (1767-1825). Disciple du philosophe panthéiste Delisle de Sales, très instruit - il connaît à fond le grec, le latin, l'anglais, l'italien, l'espagnol, le portugais et l'hébreu et il possède les rudiments du sanskrit et du gaulois - il est journaliste, écrivain, homme politique républicain durant la Révolution et le Consulat. En 1802, il perd sa fiancée et en a un tel chagrin qu'il s'apprête à mettre fin à ses jours quand le spectre de la morte lui apparaît. Le choc que cela lui provoque réoriente sa vie vers les doctrines occultistes. Il publie ainsi *Les Vers dorés de Pythagore*, en 1813, *La Langue hébraïque restituée*, en 1815, et *Histoire philosophique du genre humain*, en 1824. Ce livre relate une épopée incroyable tendant à prouver la prépondérance des Celtes sur tous les autres peuples, et l'excellence de l'empire théocratique fondé par le druide Ram, six mille ans

avant notre ère. Ce même Ram qui, contraint d'émigrer hors d'Europe, devint Rama en Inde, Osiris en Égypte, Dionysos en Grèce, etc.

Toujours en 1824, Fabre d'Olivet, inspiré par l'esprit de sa fiancée décédée, fonde un « *culte théodoxique universel* » avec un symbolisme agraire. Il en est le grand pontife (le « *vénérable cultivateur* »), ses fidèles sont eux répartis selon les grades d'amis de la vérité, de célicoles et de cultivateurs uranités de l'immortelle. Ils se rassemblent pour quatre fêtes annuelles : l'équinoxe de printemps, l'anniversaire d'Égérie Théophanie (ainsi nomme-t-ils la défunte fiancée) le 19 octobre, la solennisation des âmes le 2 novembre et le solstice d'hiver.

Au début du XX^e siècle, c'est dans les milieux occultistes où l'œuvre de Fabre d'Olivet est connue et appréciée que va apparaître un néo-pythagorisme organisé au Brésil, en Italie¹⁰ et en Belgique.

C'est en 1909, que Dario de Castro Vellozo (1869-1937) fonde, dans la ville brésilienne de Curitiba, l'Institut néo-pythagoricien qui existe toujours et qui dispose d'un temple où est célébré mensuellement un culte public. Implanté dans divers pays de l'Amérique latine, il eut dans les années 1980 des cercles correspondants en Europe, principalement en Italie.

Cependant la principale structure pythagoricienne européenne est autochtone. Il s'agit de l'Ordre hermétiste tétramégiste et mystique connu aussi sous le nom d'Ordre pythagoricien.

Il est créé à la fin des années 1920 par un érudit belge, Émile Dantine (1884-1969), auteur des *Secrets ésotériques des pythagoriciens* et de *Pythagore et ses mystères*. Bibliothécaire de la ville d'Huy, il est homme de lettres, spécialiste de langues rares (ses traductions de tablettes sumériennes et de manuscrits tibétains font autorité) et ... occultiste. En effet, proche jusqu'à son décès de Joséphin Péladan, il est, sous le pseudonyme de Sâr Hiéronymus, parmi les dirigeants d'une série de sociétés initiatiques : Ordre kabbalistique de la rose-croix, Ordre martiniste et synarchique, Fédération universelle des dirigeants d'ordres et de sociétés initiatiques, etc.

Si Émile Dantine est le créateur et le dirigeant de l'ordre, son théoricien est un autre Belge, l'avocat Jean Mallinger (1904-1982) qui exerce par

ailleurs des responsabilités importantes au sein de l’obédience maçonnique dite de Memphis-Misraïm. C’est à lui que l’on doit les rituels de l’ordre, les cérémonies d’initiations et les analyses des symboles liés à l’ésotérisme des chiffres. L’ensemble est clairement païen avec des références à la fois anticléricales et antichrétiennes. Cependant, Jean Mallinger fait ressortir dans ses textes l’équivalence qu’il y a pour lui, entre une voie sacerdotale chrétienne et une voie sacerdotale païenne due dans son esprit à l’existence d’une structure sacerdotale absolue pouvant s’habiller indifféremment d’une culture chrétienne ou d’une culture païenne.

Les rites se déroulent devant un autel où repose la « *sainte tétrakty* » un symbole géométrique et arithmétique qui représente le chiffre trente-six résultat du « *petit quaternaire* » multiplié par le « *grand quaternaire* » (en clair : $4 \times 8 = 36$!) La célébration principale est la « *sainte syzygie* », un repas mystique qui représente une version pythagoricienne de la cène.

L’Ordre hermétiste tétramégiste et mystique qui est principalement implanté en Belgique, en France et en Italie est toujours en activité. Discret dans ses manifestations, il recrute quasi exclusivement dans les milieux maçonniques de rite égyptien.

D’autres néopaïens revendiquent l’héritage de la spiritualité grecque, mais en se référant cette fois à son ensemble et non plus à une de ses particularités.

C’est aux États-Unis, à la fin des années 1930, que ce courant connaît sa première concrétisation avec la Church of Aphrodite (Église d’Aphrodite). Elle est fondée par Gleb Botkin, un réfugié russe blanc, fils d’un médecin de la cour du dernier tsar, qui après son arrivée aux États-Unis fait une carrière d’écrivain. Le thème de plusieurs de ses romans - aux titres en eux-mêmes révélateurs : *The Woman Who Rose Again* (La femme qui est ressuscitée), *Immortal Woman*, (La Femme immortelle), *The God Who Didn’t Laugh*, (Le Dieu qui ne riait pas), *Her Wanton Majesty* (Sa Majesté espiègle) - écrits de 1929 à 1937, tourne autour de femmes qui inspirent aux hommes un culte religieux.

Botkin finit, en mai 1938, par passer de l’écriture à la réalité en donnant naissance à l’Église d’Aphrodite. Son paganisme féminisant est

monothéiste (le Dieu unique étant la Déesse Aphrodite) et fait l'éloge de la nature, de la beauté, de l'harmonie et du sexe comme « *fonction divine* ». Gleb Botkin décéde en 1969, son ministère est continué par un de ses proches, Holman Keith. Mais ce dernier met bientôt un terme à l'existence de l'église en rejoignant un autre groupe religieux, la Feraferia.

Ce mouvement spirituel a été créé aux États-Unis, en 1957, par Fred Evans sous l'influence de la lecture du livre de Robert Graves, *Watch the North Wind Rise* (Prends garde au vent du Nord). Dans cet ouvrage, Graves conte comment, dans un monde ravagé par une guerre nucléaire, un philosophe juif recommande pour sauver l'humanité de créer des enclaves anthropologiques - chacune représentant un stade de l'évolution humaine - qui seront isolées et qu'on laissera évoluer sans intervenir. L'enclave réservée à l'âge de bronze est installée en Crète et il s'y développe une nouvelle société non-autoritaire, rendant un culte à la Grande Déesse Mari et où la poésie et la beauté jouent un rôle primordial.

Fred Evans trouve la concrétisation de ses rêves dans ce roman. Il s'en inspire pour développer un cercle nommé tout d'abord Hespérides, puis Feraferia - ce qui signifie « *la fête de la nature sauvage* » - qu'il présente ainsi : « *La nature sauvage est la valeur suprême de la religion et de la vie ! Feraferia offre, peut-être pour la première fois dans l'histoire, une liturgie poétique et une théurgie altruiste de la Sainte Nature Sauvage.* » Le culte de Feraferia est centré sur la Déesse Korê « *L'ultime image de la délicatesse et de la non-violence, de l'enjouement, de la sensibilité, de l'esprit d'enfance. À partir d'un tel archétype, une société peut se développer, dans laquelle le patriarcat ou le matriarcat n'existerait pas, et où ne se développerait pas de hiérarchie.* »

La Feraferia disparaît elle aussi, après quelques années d'existence, mais non sans avoir largement influencé toute la mouvance néopaïenne d'Amérique du Nord. Seul, actuellement, le The Cyprian Party (Le parti de Cypris) se revendique de l'héritage de Botkin et de l'Église d'Aphrodite. Toutefois divers autres cercles ont repris le flambeau du néo-paganisme grec, tels la Delphic Fellowship, le Thiasos orphikos (Thiase orphique), « *société pour l'étude de la tradition spirituelle grecque* », qui publie *The Lyre*, le Thiasos Apollon Dionysos (Thiase Apollon Dionysos) ou

l’Alexandria Society (Société d’Alexandrie) dont la maison d’édition - les Phanes Press - s’est spécialisée dans la publication et la diffusion de travaux de qualité sur la civilisation grecque.

Paradoxalement, en Grèce même, ce n’est qu’au début des années 1990 qu’est apparu - issu de la contre-culture étudiante - le premier mouvement se référant aux Dieux anciens de ce pays. Il s’agit de *Kresphontes*, qui se définit comme un « *groupe de recherche sur l’ethos hellénique* » et qui publie la revue *Diipétès* (Donnée par Zeus).

Plus que néopaïens, les adorateurs des Dieux grecs se disent hellènes, *archaiothrèskos* (fidèles à l’ancienne religion) ou *ethnikos* (gentils ou fidèles aux Dieux). En Grèce, ils organisent chaque année un solstice d’été sur le mont Olympe, tandis que ceux des États-Unis dans une optique très reconstructionniste - facilitée par l’excellente connaissance que l’on a de l’antiquité grecque - se vêtent de tenues helléniques pour commémorer à Nashville chaque été, devant le parlement de l’État du Tennessee, qui se trouve être une réplique du Parthénon, les *Panathenaia*. Ils célèbrent aussi le cycle de l’année ainsi que le résume Pyrocanthus Basileus, un prêtre du Thiasos Apollon Dionysos dans le numéro 3 de la revue *The Lyre* :

« *La nouvelle année est célébrée selon la coutume athénienne à la pleine lune qui suit le solstice d’été. Puis viennent Apaturia et Koureotes, les mystères masculins et les célébrations en l’honneur d’Apollon et de Dionysos. Ils sont suivis des mystères féminins. Le même jour, la fête d’Hermès est célébrée par les hommes et celle d’Hécate l’est par les femmes. Le jour suivant (nous sommes fin octobre, début novembre, selon les lunaisons de l’année) a lieu le rituel que nous nommons Coronaria, durant lequel nous présentons à notre tribu les nouveaux membres et les nouveaux desservants du culte.*

Après cela vient Pyanepsia, la dernière fête d’Apollon, suivie par les Dionysia rustiques, la première fête de Dionysos. Après celle-ci a lieu Lenaia, une sorte de concours d’activités théâtrales qui est très festive et très plaisante. Ensuite se déroule Anthesteria - un rituel strictement secret dédié à Dionysos, Ariane et Hermès - qui est le plus fort et le plus intense de l’année

Delphinia est l'ouverture de la saison d'Apollon et de la mer. Elle est célébrée sur une plage, des feuilles de laurier sont brûlées et les oracles interrogés. On fête ensuite Artémis et une semaine plus tard a lieu Thargelia qui est la commémoration de la naissance d'Apollon et un moment de purification pour la tribu.

Finalement nous célébrons les jeux Olympiques qui, par définition, sont des jeux en l'honneur de Zeus. Le feu est allumé sur l'autel d'Héra et amené à celui de Zeus. Une seule femme peut assister à ces jeux, il s'agit de la prêtresse de Déméter. Mais les vierges (c'est-à-dire les femmes non mariées) peuvent y assister et toute femme peut concourir.

Tout cela nous ramène à la nouvelle année qui célèbre l'union de Zeus et d'Héra et la conception d'Héphaïstos. »

D'autre part, un culte quotidien est pratiqué par certains de ces néopaïens, il a été codifié par Apollonius Sophistes (alias Bruce MacLennan) dans *The Way of Neoclassical Sacrifice* (La Voie du sacrifice néo-classique), un texte qui s'appuie sur les meilleures recherches universitaires sur les cultes antiques.

6 - Le judéo-paganisme

Le judaïsme est la religion monothéiste par excellence, il est donc pour le moins surprenant que des mouvements se revendiquent du judéo-paganisme ou du néopaganisme juif. Ceux-ci ont pourtant bien une existence réelle, ils sont nés en Palestine, avant la création de l'État israélien, d'une réflexion sur la nationalité juive et ils ont depuis essaimé dans la diaspora où ils ont subi l'influence des thèses pagano-féministes et wiccanes.

Pour comprendre l'origine du paganisme juif, il faut avant tout se replacer dans la perspective historique de la création de la nation israélienne.

À partir des années 1880, plusieurs vagues d'immigrants juifs issus majoritairement d'Europe orientale vinrent s'installer en Palestine. Fuyant les ghettos, la misère et les persécutions qui sont leur lot quotidien, ils aspiraient à régénérer leur race sur le sol de Sion et à constituer un État qui leur soit propre sur un sol qu'avaient occupés leurs très lointains ancêtres.

Ils constituent ainsi une société juive avec ses coopératives agricoles, ses syndicats, ses villages et ses villes. Mais paradoxalement, alors qu'ils prétendent s'émanciper du statut de paria qui a été le leur en Europe, ils reproduisent le modèle colonial européen au détriment des Arabes dont ils ont pris les terres (achetées à de grands propriétaires absentéistes qui les ont eux-mêmes jadis usurpées) et qu'ils menacent de submerger sous une immigration massive.

Après la dissolution de l'Empire ottoman à l'issue de la Première Guerre mondiale, la Société des Nations enlève l'administration de la Palestine aux Turcs pour la confier aux Britanniques. Un Foyer national juif destiné à officialiser et à consacrer la présence juive y est créé, des institutions paragouvernementales juives sont fondées et - une résistance arabe au sionisme se développant - une organisation armée de défense, la Haganah (Défense), est mise en place. Ironie de l'histoire : l'embryon de l'État israélien qui justifie son existence par les textes bibliques est alors totalement sous le contrôle de la gauche sioniste, socialiste et agressivement athée ! ...

Dans la seconde partie des années 1920, un courant de droite et ultra nationaliste se constitue autour de l'Alliance des sionistes révisionnistes et d'un mouvement de jeunesse paramilitaire, le Betar. En parti inspiré par le fascisme italien, les révisionnistes entendent refuser tout droit national aux Arabes en Palestine et veulent étendre Israël aux deux rives du Jourdain. Ils constituent au début des années 1930 une milice armée l'Irgun Zvai Leumi (Organisation militaire nationale), tandis que les éléments les plus extrémistes se regroupent dans le Brit Ha-Biryonim (l'Alliance des brigands) qui préconise le recours à l'action directe contre les Arabes, les Britanniques et la gauche sioniste. L'Irgun reprenant leurs mots d'ordre à son compte lance des campagnes terroristes contre les Palestiniens, puis contre les troupes anglaises. Lorsque la Deuxième Guerre mondiale éclate, une partie de l'Irgun se rallie cependant à l'Angleterre pour combattre l'Allemagne hitlérienne, tandis qu'une autre - qui prend le nom de Lohamei Herut Israël (Combattants pour la liberté d'Israël) - juge l'occasion propice pour engager une guerre de libération nationale contre l'« *occupation étrangère* » des Britanniques, quitte à s'allier avec les forces de l'Axe.

C'est dans ce milieu révisionniste que naît le néopaganisme juif - dit cananéen - dont les initiateurs sont des militants et des dirigeants du sionisme ultra. Leur néopaganisme est le produit de leur engagement sioniste sans concession : en prônant l'enracinement dans la terre de leurs ancêtres hébreux et en revendiquant l'indépendance, ils ont découvert les dieux propres à leur terre, les dieux vénérés par leurs ancêtres avant que ceux-ci ne gardent plus, dans leur exil babylonien, que le souvenir d'un dieu unique. Mais l'évolution vers le néopaganisme conduit curieusement ces ultra-sionistes à rompre avec cette idéologie.

Le premier intellectuel qui développe ces idées païennes est un juif russe-italien Adyah Gurevitch (il adopte rapidement le pseudonyme de Gur Horon, en référence à un dieu cananéen) qui partage sa vie entre la France - où il enseigne les langues sémitiques à la Sorbonne et où il est le premier dirigeant du Betar - et les États-Unis. Dans diverses conférences, puis dans la revue *Shem* (Sémite), il expose que Yahvé appartient au panthéon cananéen, que les Phéniciens sont des Hébreux à part entière et qu'il faut séparer le sionisme du judaïsme. Il trouve un disciple enthousiaste dans le juif polonais Uriel Halperin (alias Yonatan Ratosh), un ami proche et un conseiller d'Abraham Stern, le chef de la Lohamei Herut Israël. Ce fils de rabbin est un poète et un philologue reconnu. En 1942, il crée le Comité pour la cristallisation de la jeunesse hébraïque. Ses membres qui se définissaient comme Les Jeunes Hébreux se moquent de la religion juive, de ses rituels et du yiddish. Ils se font un point d'honneur de prononcer l'hébreu de la manière la plus gutturale possible, comme étaient censés l'avoir parlé leurs ancêtres et ils idéalisent les dieux cananéens ainsi que la vieille civilisation méditerranéenne. Ratosh, dans ses écrits, exhorte ses concitoyens à rompre avec la *diaspora*, à redécouvrir le passé hébraïque pré-judaïque et à se construire un avenir hébraïque sans lien avec le judaïsme. Selon ses propres termes, il faut « *nettoyer le pays des Hébreux du sionisme et nettoyer le cœur des Hébreux du judaïsme* ».

En 1944, deux Jeunes Hébreux organisent un attentat contre le ministre-résident britannique au Caire. Arrêtés peu après, ils sont jugés l'année suivante. Lors de leur procès ils déclarent clairement qu'ils ne sont pas sionistes et qu'ils ne luttent pas pour constituer un Foyer national juif mais

pour la liberté de tous « *les fils de la Palestine* ». Condamnés à mort, ils restèrent fidèles à leur cananéisme et refusèrent l’assistance d’un rabbin lors de leurs derniers instants.

Après la naissance de l’État d’Israël, les Jeunes Hébreux publient la revue *Alef* (nom de la première lettre de l’alphabet hébreu) qui a, un temps, une audience conséquente. Mais l’arrivée massive de nouveaux immigrants sionistes organisée par l’Agence juive modifie rapidement et radicalement le paysage politique, culturel et sociologique de la Palestine et entraîne la marginalisation puis la disparition en Israël du cananéisme.

Toutefois le courant judéo-païen n’est pas mort. Jusqu’à son décès, en 1981, Yonatan Ratosh l’évoque dans ses poèmes érotico-mystiques. Paradoxalement, ses références cananéennes trouvèrent un écho loin d’Israël : dans l’importante communauté juive des États-Unis. Abandonnant les considérations politiques et ajoutant aux thèses religieuses de Gurevitch et de Ratosh des références au culte de la Déesse et à la magie, y naissent ainsi diverses organisations : Qadash Kinannu selon sa propre définition « *un temple phénicien-cananéen* » ; Beit Ashera Congregation (Congrégation du temple d’Ashera¹¹) ou le Sanctuary Phoenicia (Sanctuaire phénicien).

Plus surprenant, un ordre initiatique l’Ordo Templi Ashtart (Ordre du temple d’Astarté), issu d’une série de dissidences au sein du mouvement thélémite¹², a entrepris ces dernières années de se déclarer de filiation cananéenne. Il voit dans celle-ci l’origine de la magie salomonienne, de la kabbale et du système des deux principales structures de magie cérémonielle de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècle - l’Ordre hermétique de l’aube dorée et l’Ordre du Temple d’Orient - dont il se revendique. L’Ordo Templi Ashtart qui publie *The Seventh Ray* (Le Septième rayon) pratique des rituels de solstice et d’équinoxe néo-cananéens qui ont été édités sous le titre *Seasonal Rites of Baal and Astarte* (Les Rites saisonniers de Baal et d’Astarté).

À l’exception de cet ordre qui base son cananéisme sur une filiation de type spirituelle, les autres mouvements cananéens se situent strictement dans le cadre de la communauté juive. Ainsi Stéphanie Fox, animatrice de

la Beit Ashera Congregation, affirme : « *Les membres de la tribu, qu'ils soient orthodoxes, conservateurs, réformés, reconstructionnistes ou païens, peuvent avoir des pratiques religieuses et des opinions totalement différentes, ils n'en restent pas moins tous juifs, et aucun juif ne dénierait l'un d'entre eux la qualité de membre de la communauté* ». De son côté, Jeff Rosembaum précise dans un « forum judéo-païen » organisé par la revue *Green Egg* : « *Un individu est juif selon la loi judaïque non en fonction de ce qu'il fait mais parce que sa mère est juive. (...) Devenir païen ne fait pas perdre le statut de juif, il fait seulement du judéo-païen quelqu'un qui ne respecte pas l'interdiction par la Torah de l'idolâtrie.* » Quant à Steven Posch, membre fondateur de la Beit Ashera Congregation, il estime que : « *À travers le judaïsme, nous avons une filiation directe, sans solution de continuité, avec les temps cananéens. Les fouilles archéologiques prouvent que la transition entre les Cananéens et les Hébreux s'est plus caractérisée par la continuité que par la discontinuité. Bien sûr, il y a eu des modifications avec le temps mais le fait est que les fêtes juives sont de vieilles fêtes cananéennes, que la mythologie et les rituels juifs fourmillent de références pré-judaïques, que l'hébreu moderne est la langue la plus proche du vieux dialecte cananéen. Les Hébreux sont les Cananéens de notre temps. Il est frappant que le prénom féminin le plus couramment donné en Israël soit Anat, le nom de la sœur de Baal !* »

Un cycle annuel de célébrations religieuses a été défini selon un calendrier lunaire. Aux inévitables festivités des solstices et des équinoxes, il ajoute la fête de la naissance et de la mort de Baal, celle des épousailles de Baal et de sa sœur Anat, celles d'Athtartu et de Shaharu, etc. Quant aux rituels qui sont pratiqués à ces occasions par les *Kohanah* et les *Kohan* (c'est-à-dire par les prêtres et les prêtresses) ils sont un mélange de références à l'archéologie et aux témoignages bibliques avec des influences wiccanes et magiques.

B - Les spécificités nationales

1 - Le néo-paganisme allemand

À la fin des années 1930, un prêtre catholique allemand, le père franciscain Erhard Schlund peut écrire : « *La guerre du christianisme contre*

le paganisme des anciens Germains n'a nullement pris fin le jour où saint Boniface a abattu le chêne de Wotan. Même après le triomphe général du christianisme et la christianisation des tribus allemandes, la lutte a continué sous la forme d'une guérilla, dans les âmes et dans les conceptions religieuses, dans les rites, et même chez les esprits pleinement conscients ; et des hommes auxquels Wotan était plus cher que le Christ, il y en a sans doute toujours eu. On dirait de nos jours que cette bataille d'escarmouches, qui a duré des siècles entiers, redevient une bataille rangée. »

Il faut dire que le christianisme subit alors en Allemagne, et cela depuis la fin du siècle précédent, les assauts répétés du néopaganisme allemand.

Les premières traces de celui-ci peuvent être relevées dès 1794, dans les écrits du poète nationaliste Friedrich Gottlieb Klopstock, qui prône une « guerre chérusque » contre la France, qu'il juge totalitaire et faussement républicaine. Dans cet appel aux armes, il invoque la puissance des dieux et des déesses de l'ancienne Germanie et voit dans la forme républicaine l'idéal de la liberté des tribus teutonnes primitives. Ses thèses sont reprises, en 1802, par Wilhelm Re却nitzsch, qui publie un ouvrage où ce haut fonctionnaire prussien accuse le christianisme d'être responsable de l'oppression des femmes, du déclin des anciennes coutumes, de l'irrationalité, de la superstition et de la servilité des Européens devant l'autorité. Il propose comme solution de remplacer la figure du Christ par celle d'Odin dans l'imaginaire religieux allemand. Mais le néopaganisme de Re却nitzsch n'est pas polythéiste et il affirme que les anciens Germains honoraient un seul Dieu Tus (or Teut) dont Odin (ou Vodha) était un prophète divinisé qui aurait parcouru l'Europe centrale au deuxième siècle avant notre ère, accompagné de ses compagnons les Ases et de sa femme Freya.

Vers 1830, le néopaganisme devient le fait du mouvement nationaliste de gauche qui revendique, via le recours à la mythologie et aux antiquités germaniques, une république populaire allemande.

En 1878, dans son livre *Die Religion der Zukunft* (La Religion de l'avenir) le philosophe conservateur Paul de Lagarde plaide en faveur de la

réhabilitation des « religions nationales », des élans de foi enracinés dans un sol précis, seuls étant capables de s’ancrer durablement et véritablement dans les âmes. Il affirme que les religions locales sont les seules vraies et que celles universalistes sont dangereuses et perverses.

Un peu plus tard, en Autriche, le pangermaniste Georg von Schönerer, dont le slogan est « *Ohne Juda, ohne Rom, wird erbaut Germaniens Dom !* » (Sans Judas, sans Rome, se construira l’Église allemande !) s’oppose à la fois aux juifs, aux Habsbourgs et à l’Église catholique. Il veut imposer un calendrier nationaliste qui commencerait en 113 avant notre ère, date de la victoire des Cimbres et des Teutons sur les armées romaines, et il encourage ses partisans à célébrer les solstices.

Comme on peut le constater, le néopaganisme allemand est très fortement imprégné de nationalisme germanique, en ce sens il n’est pas contradictoire avec le nationalisme sous-jacent de la Réforme et le vieux slogan allemand *Los von Rom !* (Séparons-nous de Rome). Imprégné de wagnérisme, il va devenir à la fin du XIX^e siècle, une composante importante du mouvement pangermanique et *völkisch*.

Ce néopaganisme peut alors être divisé en deux filiations distinctes : l’une fortement imprégnée d’occultisme se rattache au monde des sociétés secrètes, tandis que l’autre mêle nationalisme et culte de la nature.

Le paganisme occultiste allemand est un étrange syncrétisme d’influences de l’antiquité germanique, de la Société théosophique, de résurgences néo-templières, etc. Il a été marqué par trois personnalités : Guido von List, Jörg Lanz von Liebenfels et Rudolf von Sebottendorff.

Guido List (1848-1919) - se prétendant d’origine noble, il rajouta à son nom la particule von en 1907 - nous est ainsi présenté par Nicholas Goodrick-Clarke¹³ :

« *Il devint, de son vivant même, une figure de légende dans la frange orientale du monde germanique. Il était considéré par ses lecteurs et partisans comme un vieux patriarche barbu dont le regard clairvoyant avait su mettre en pleine lumière le glorieux passé aryen et germanique de l’Autriche en le débarrassant des scories déposées par les influences*

étrangères et la civilisation chrétienne. Dans ses livres et ses conférences, List invitait les vrais Allemands à conserver les restes du merveilleux État théocratique de leurs ancêtres aryo-germaniques, État gouverné sagelement par des prêtres-rois et des initiés gnostiques et dont les traces étaient clairement discernables dans le folklore, le paysage et les sites archéologiques de son pays. Il s'adonnait lui-même à l'étude de la kabbale et de l'astrologie et prétendait être le dernier des magiciens armanistes qui avaient autrefois dominé le monde aryen. »

Né à Vienne en 1848, Guido von List est d'abord un journaliste et écrivain pangermaniste. En 1902, il commence à s'intéresser à l'occultisme et à mêler des considérations ésotériques dans ses textes politiques. Il écrit sur les rapports des runes et de la kabbale, sur le paganisme wotanique, sur les significations occultes des armoiries, sur l'interprétation occultiste du folklore et des noms de lieux, etc. En 1908, est fondée la Société Guido von List pour regrouper ses partisans et financer la publication de son œuvre. Il s'agit d'un étrange mélange de pangermanistes et de théosophes où se côtoient le maire antisémite de Vienne Karl Lueger et le théosophe et néo-templier Franz Hartmann, le député nationaliste Beranek et le romancier occultiste Karl Hilm, l'ensemble de la Société théosophique viennoise et le biographe nationaliste de Wagner, Karl Glasenapp ... Au sein de cette société est mis sur pied un cercle intérieur du nom d'Ordre supérieur des armanes dont la structure initiatique en dix degrés est basée sur l'arbre de vie kabbalistique. List en est le Grand-Maître jusqu'à son décès en 1919. L'idée centrale de cet ordre est qu'il continue la tradition des Armanes, prêtres de Wotan, élite d'initiés, qui auraient détenu le pouvoir politique aux temps préhistoriques et qui éliminés par le christianisme auraient transmis leur science grâce à des « *armanes secrets* », aux ordres chevaleresques comme les Templiers et aux sociétés secrètes comme la rose-croix ou la franc-maçonnerie.

Jörg Lanz von Liebenfels (1874-1954) a développé une œuvre assez différente de celle de List mais marquée par la même thématique raciste. Il entre comme novice chez les cisterciens en 1893. Il y acquiert une culture de haut niveau en théologie, hérésiologie et langues orientales. Ayant rompu avec son monastère en 1899, il se met à collaborer à la presse nationaliste

völkisch, soutient une thèse de doctorat et collabore avec plusieurs théologiens distingués à *Monumenta Judaica*, une encyclopédie de textes juifs anciens. Dans le même temps, il définit dans l'ouvrage *La Théozoologie ou les singes de Sodome et l'électron des dieux* une étrange gnose raciste. On peut la résumer ainsi : dans la race aryenne s'incarne le principe du bien tandis que dans les races « sombres » - pour lui seulement semi-humaines - s'incarne le principe du mal, la « chute » est le fait du métissage des aryens avec les espèces animales, un eugénisme strict s'impose donc pour rendre leur pureté aux aryens. Pour faire connaître ses thèses, Jörg Lanz von Liebenfels crée la revue *Ostara* qui connaît un grand succès.

Lanz voit par ailleurs dans le Graal le symbole des pouvoirs de la race aryenne pure et dans la quête du Graal par les Chevaliers du Temple une métaphore qui désigne les pratiques eugéniques strictes des templiers destinés à engendrer des hommes-dieux. Il décide donc, en 1907, de créer l'*Ordo Novi Templi*, l'Ordre du nouveau Temple, qui se répand en Suisse, Allemagne, Autriche, Hongrie, Iran et connaît un succès suffisant pour faire l'achat de divers châteaux féodaux qu'il transforme en *Ordensburg* (Châteaux de l'ordre).

Significatif de son rattachement à la scène occultiste traditionnelle est *Die Geschichte der Ariosophie* (L'Histoire de l'Ariosophie) que Jörg Lanz von Liebenfels publie, en 1929, où il cite parmi ses devanciers directs Éliphas Lévi, Joséphin Péladan, Papus, Helena Petrovna Blavatsky, Franz Hartmann, Annie Besant et Charles Webster Leadbeater.

L'action de List et de Lanz se déroule en Autriche, mais ils comptent des disciples en Allemagne qui fondent, en 1912, le Germanenorde (Ordre des Germains) organisé en loges sur le modèle maçonnique. Cet ordre qui veut contribuer à « *la renaissance religieuse des Aryo-Germains* », insiste sur l'importance de l'obéissance et de la dévotion à la cause de « *l'Empire armaniste* » pangermaniste et appelle de ses vœux la résurrection d'une nation allemande racialement pure, dont « *les races inférieures parasites et révolutionnaires* » seraient expulsées. L'Ordre des Germains compte parmi ses membres Rudolf von Sebottendorf, qui crée, à partir de sa branche bavaroise, la Société Thulé. Il est né en 1873 dans une famille

ouvrière et a acquis son patronyme nobiliaire, ainsi qu'un titre de baron, par adoption. Il commence sa vie comme marin du commerce, puis exerce la profession de technicien en Égypte et en Turquie. C'est dans ce pays qu'il commence à s'intéresser à l'occultisme et aux religions orientales. Il fréquente les sectes soufies et derviches, étudie la kabbale et est fait maçon dans une loge du Rite de Memphis. Il écrit à cette époque plusieurs ouvrages - en allemand, turc et persan - sur les mouvements mystiques musulmans. Rentré en Allemagne en 1913, il fait un bon mariage qui lui donne une certaine aisance. Toujours intéressé par l'occultisme, il rejoint l'Ordre des Germains en 1916 et devient rapidement l'éditeur de son bulletin interne - l'*Allgemeine Ordens-Nachrichten* (Les Nouvelles générales de l'ordre) - et l'animateur de sa branche bavaroise qui, dirigée d'une main de maître, connaît rapidement un important accroissement. Lorsque la révolution éclate à Munich, elle lève un corps franc et joue un rôle important dans l'écrasement du soulèvement et dans l'agitation nationaliste du lendemain de la guerre d'où naît le NSDAP. Mais Sebottendorf est accusé par l'Ordre des Germains d'avoir été, par imprudence, la cause de l'assassinat par les communistes de plusieurs de ses membres. Il cesse de ce fait d'y militer. Il écrit alors sur l'astrologie, l'alchimie et les rose-croix et entreprend de nombreux voyages. Il se suicide à Constantinople, après l'annonce de la capitulation du III^e Reich¹⁴.

On rattachera aussi à ce courant l'étonnante, et intéressante, personnalité de Karl Maria Wiligut (1866-1948) que l'on a décrit comme le « Raspoutine d'Himmler ». Ce haut gradé de la SS qui conçoit la stylique de certaines de ses *regalia* (en particulier la célèbre bague à tête de mort) croit que la Bible a été originellement écrite en allemand et se déclare irministe, c'est-à-dire membre d'une secte qui, loin de vénérer les anciens dieux, célèbre un dieu allemand appelé Krist que les chrétiens auraient ultérieurement transformé en leur Christ ! ...¹⁵

La franc-maçonnerie allemande fut, elle aussi, sensible à la thématique *völkisch* et néo-païenne. En 1922, la Fédération des grandes loges allemandes qui regroupe neuf obédiences éclate. D'un côté partent six Grandes loges qualifiées d'« humanitaires » et qui correspondent aux critères occidentaux de la maçonnerie (laïcisme, théisme, progressisme, etc.), de

l'autre trois loges, qualifiées elles de « vieilles prussiennes », plus sensibles à l'esprit du temps. La Grande Loge de Prusse, par exemple, intégrée, dès 1924, une clause d'aryanité dans son recrutement et, en 1932, révise tous ses rituels pour y faire disparaître tout ce qui peut y apparaître comme s'apparentant au judaïsme. Le grand-maître de la Grande loge mère de Berlin, Otto Bordes définit, quant à lui, la maçonnerie allemande en ces termes : « *Nous nous reconnaissons dans un christianisme allemand ayant le culte de la lumière. Notre premier symbole est le marteau de Thor. Nous croyons à l'ascension du peuple allemand par le travail allemand* ». Sur le fond, la maçonnerie « vieille prussienne » se veut un mélange de vocation templière et de tradition aryenne, remontant son origine à un culte de la lumière, utilisant des coutumes germaniques et se positionnant comme la dernière protection du culte originel germanique.

L'autre grand courant du néopaganisme allemand, mêle - comme nous l'avons précédemment annoncé - nationalisme et culte de la nature et vise à créer une « troisième confession », capable de concurrencer protestantisme et catholicisme. C'est curieusement un israélite allemand, Ernst Wachler qui fonde en 1900 le périodique *Die Deutsche Zeitschrift* (La Revue allemande) et qui prône un retour à la religiosité autochtone et préchrétienne de la Germanie. Son initiative reçoit le meilleur accueil d'un agitateur antisémite connu, Theodor Frischt qui adopte le pseudonyme de Fritz Thor et lance en 1902 la revue *Der Hammer* (Le Marteau - comprendre de Thor).

Mais les groupes les plus importants qui vont apparaître dès avant la Première Guerre mondiale sont la *Deutschgläubige Gemeinschaft* (Communauté de la foi allemande) et la *Germanische Glaubens-Gemeinschaft* (Communauté de la foi germanique).

La *Deutschgläubige Gemeinschaft* est fondée en 1902 (mais enregistrée comme communauté religieuse uniquement en 1911) dans la forêt de Teutoburg - là où les tribus germaniques ont anéanties les armées romaines de Varus - par Otto Reuter (1876-1945), un fonctionnaire des services télégraphiques, auteur d'ouvrages littéraires, historiques et *völkisch*, dont le plus célèbre est *Siegfried oder Christ ?* (Siegfried ou le Christ ?). En 1927, une partie de l'organisation scissionne pour donner naissance sous la

direction de Norbert Seibertz à la Nordische Glaubensgemeinschaft (Communauté de la foi nordique).

Artiste-peintre reconnu et professeur d'Université, Ludwig Fahrenkrog (1867-1952) est habituellement considéré comme le plus anti-chrétien de tous les militants de la foi allemande. Il fait scandale en 1902 en exposant une peinture d'un Christ sans barbe (idée dérangeante pour l'époque) et à Pâques 1907, il crée la Deutschreligiöse Gemeinschaft (Communauté de la religion allemande) dont une section s'ouvre immédiatement à Vienne sous le nom de Wodangesellschaft (Société Wotan). En 1913, son mouvement fusionne avec l'Urda Bund (Ligue Urda) et la Loge des aufsteigenden Leben (Loge du jaillissement de la vie) pour donner la Germanische Glaubens-Gemeinschaft, nom choisi par Fahrenkrog qui affirme vouloir s'adresser à tous les peuples germaniques et pas uniquement aux Allemands.

Sous la République de Weimar, la scène néo-païenne allemande s'enrichit de deux autres mouvements : le Ludendorff-Bewegung (Mouvement Ludendorff) et le Deutsche Glaubensbewegung (Mouvement de la foi allemande).

Erich Ludendorff (1865-1937) est quasi exclusivement connu comme le commandant en chef de l'armée allemande durant le premier conflit mondial. On se souvient parfois aussi de sa participation avec Adolf Hitler au putsch de Munich du 9 novembre 1923 et de sa candidature sous l'étiquette du parti nazi aux élections présidentielles de 1925. Rares sont par contre ceux qui savent qu'il mit en garde par lettre le président Hindenburg contre Hitler le 30 janvier 1933, lui écrivant : « *Je vous prophétise solennellement que cet homme néfaste précipitera notre Reich dans l'abîme et conduira notre nation dans une misère inconcevable* ». Plus rares encore sont ceux qui n'ignorent pas qu'il dirigea, avec son épouse, à partir de 1927, une très importante organisation néopaïenne.

Le général Ludendorff rencontre sa future épouse, Mathilde Spiess (1877-1966), en 1923, grâce à Gottfried Feder, un des premiers membres du NSDAP. Celle-ci est fille d'un théologien protestant, a déjà été mariée deux fois et est médecin neurologue. La cérémonie du mariage a lieu en 1926 et,

l'année suivante, Mathilde Ludendorff annonce avec éclat sa rupture avec le christianisme. Un témoin de l'époque, Albert Béguin, décrit ainsi les faits : « *Ludendorff, après l'échec du putsch de Munich, se fit le chef d'une église et le fondateur d'une religion dont la maréchale, sa femme, fut la prophétesse ; dans plusieurs ouvrages fort diffus, elle combattit le christianisme au nom d'une "contemplation allemande de Dieu"* ». Désireux d'expliquer la défaite de 1918 et la déchéance allemande, les époux Ludendorff voient la source de tout le mal dans l'influence néfaste des idées chrétiennes ; falsification de mythes hindous habilement transposés par les juifs sur le plan politique, la religion du Christ a le tort de prêcher un amour universel du prochain, sans choix, ni distinction, amour qui ne peut que mener un peuple à sa ruine. Coupable de "méconnaître la nature profonde de la haine", le christianisme a affaibli le sentiment de la race au profit d'une morale pan-humaine dont notre époque voit les néfastes conséquences. » Ajoutons que les Ludendorff ne sont pas polythéistes et développent des thèses conspirationnistes élaborées où l'Allemagne - et les Allemands - sont les victimes de complots successifs des juifs, des jésuites, des francs-maçons et des occultistes.

Les thèses religieuses des Ludendorff sont immédiatement adoptées par une ligue politique d'anciens combattants *völkisch*, le Tannenbergbund (Ligue Tannenberg - nom faisant référence à une bataille remportée sur les Russes durant la Première Guerre mondiale) dont l'organe est la *Ludendorffs Volkswarte* (L'Observatoire populaire Ludendorff) et qui est doublée, en 1930, d'une association purement religieuse le Deutschvolk (Peuple allemand) publant *Am Heiligen Quell* (La Source sacrée).

Après la prise du pouvoir par Hitler, le Tannenbergbund et le Deutschvolk sont immédiatement interdits et la parution de la *Ludendorffs Volkswarte* interrompue. Pour pallier l'interdiction, un réseau de librairies Ludendorff est établi dans les grandes villes allemandes et un nouveau journal *Am Heiligen Quell deutscher Kraft* (La Source sacrée de la force allemande) peut être édité jusqu'en 1939.

Le 22 novembre 1935, les ludendorffiens se voient interdire les réunions et les discours publics. Mais pour des raisons de politique intérieure, Adolf Hitler souhaite se réconcilier avec Erich Ludendorff et il l'autorise à créer le

19 juin 1937 le Bund für Deutsche Gotterkenntnis (L) (Ligue pour la connaissance allemande de Dieu, L = Ludendorff). À l'état-civil on peut alors se faire inscrire pour la confession religieuse comme « Deutsche Gotterkenntnis (L) » ou « Gotterkenntnis (Ludendorff) ». Malgré les restrictions qui touchent la presse et l'édition à partir du déclenchement de la Deuxième Guerre mondiale, le Bund für Deutsche Gotterkenntnis (L) continue ses activités jusqu'à la fin des hostilités.

Le Deutsche Glaudenbewegung est l'œuvre d'un homme Jakob Wilhelm Hauer (1881-1962). Issu d'une famille pauvre, il devient pasteur, puis missionnaire en Inde. Le contact avec la civilisation et la culture de ce pays est pour lui une révélation, il renonce à évangéliser pour s'en imprégner, s'exile en Grande-Bretagne pour étudier à Oxford, de 1908 à 1915, l'histoire et la philosophie de l'hindouisme et du yoga, et obtient finalement, en 1920, un poste d'enseignant en histoire des religions à Tübingen. Dans le même temps, il fonde un mouvement de jeunesse, le Bund der Köngener (Ligue des Köngener¹⁶), axé sur le contact avec la nature, la vie communautaire, l'ascèse et la discipline intérieure, et qui propose une sorte de solidarité interconfessionnelle entre tous ceux qui souhaitent sauver l'essentiel des messages religieux menacés - à leurs yeux - par la modernité. Dans les réunions qu'organise cette ligue, se côtoient le mystique juif Martin Buber, le national-bolchevique Karl-Otto Paetel, le pédagogue national-socialiste Ernst Krieck, le spécialiste du matriarcat Alfred Baümler, etc.

Après l'accession au pouvoir d'Adolf Hitler, afin d'échapper au décret obligeant la fusion de tous les mouvements de jeunesse dans la Hitler Jugend (Jeunesse hitlérienne), le Bund der Köngener décide de se dissoudre et Hauer fonde, avec le vieux militant *völkisch* Ernst zu Reventlow et le philosophe Ernst Bergmann, le Deutsche Glaudenbewegung avec lequel fusionnent la Deutschgläubige Gemeinschaft, le Völkerschaft des Norden (Peuple du Nord), le Rig-Kreis (Cercle du Rig-Veda), la Nordische Glaubensgemeinschaft et la Freidenker Gemeinschaft (Communauté des libres-penseurs). La définition de son *credo* est suffisamment vague pour inclure des représentants de tendances assez divergentes et dans les faits, même si le mouvement use abondamment de noms et d'expressions

odinistes, il n'a pratiquement pas de dimension spirituelle et ne fait quasiment pas référence aux dieux, ou aux mythes, du paganisme nordique. De manière significative, le nom de Wotan ou d'Odin n'apparaît nulle part dans les déclarations ou dans la littérature du mouvement. L'indépendance de l'association vis à vis du régime national-socialiste a été différemment appréciée : Detlev Baumann dans *Jakob Wilhelm Hauer, philosophe de la rénovation religieuse* avance que « *L'association doit faire les concessions d'usage au nouveau parti totalitaire pour pouvoir continuer à exister en toute indépendance. Hauer et ses amis souhaitent surtout que les recherches religieuses demeurent indépendantes, libres de ne pas s'aligner sur les diktats d'un parti et ne pas s'inféoder à la moindre église* »; John Yeowell dans *Odinisme et Christianisme sous le III^e Reich* estime que « *Même la sincérité apparente d'Hauer (...) ne peut nous empêcher de penser que la principale - et peut-être la seule - fonction du Mouvement de la foi allemande était de rassembler autant que possible les mécontents völkisch-religieux ou simplement enclins à la spiritualité, égarés qui éprouvaient de la sympathie - ou simplement de l'indifférence - à l'endroit du national-socialisme, et ainsi les utiliser ensuite pour intimider ou tourmenter ceux qui critiquaient le régime* ». Le fait que le Mouvement de la foi allemande puisse tenir, en 1935, une importante réunion publique au Palais des Sports de Berlin et qu'il compte parmi ses dirigeants plusieurs anciens députés du NSDAP nous pousse à donner raison à Yeowell. Quoiqu'il en soit, même le minimum d'indépendance affiché par le mouvement vis-à-vis du régime ne peut que déplaire ... En août 1935, la Gestapo interdit au Mouvement de la foi allemande de tenir des réunions publiques et Hauer doit démissionner de son poste de président en mars 1936 (il se consacre jusqu'à la fin de la guerre à l'Institut des études indiennes de l'Université de Tübingen). De surcroît, des conflits internes entraînent l'éclatement de l'association en deux branches rivales le Kampfring deutsches Glaubens (Cercle de combat pour la foi allemande) et le Reichsring der gottglaubigen Deutschen (Cercle Impérial des croyants allemands), qui vivotent l'une comme l'autre jusqu'à la fin de la Deuxième Guerre mondiale.

Contrairement à ce qui a pu être écrit à de nombreuses reprises, le national-socialisme n'est nullement favorable aux mouvements néopaïens.

Adolf Hitler lui-même le précise à diverses reprises, soit dans *Mein Kampf* : « *Je mets en garde contre les clercs germano-völkisch gyro vagues dont l'œuvre positive est toujours égale à zéro et dont, par contre, la présomption dépasse toute mesure.* », « *Le national-socialisme doit rejeter l'intellect mais ceci ne doit pas prendre la forme d'une renaissance du culte de Wotan* », « *Je n'hésite pas à déclarer que je vois dans les hommes qui cherchent aujourd'hui à mêler le mouvement raciste aux querelles religieuses, de pires ennemis de mon peuple que ne peut l'être n'importe quel communiste internationaliste (...) ce sera toujours le premier devoir des chefs du mouvement national-socialiste de s'opposer, de la façon la plus décidée, à toute tentative faite pour engager le mouvement national-socialiste, et d'exclure immédiatement des rangs du parti ceux qui feraient de la propagande pour de tels projets* », soit dans ses *Propos de table* : « *Il me semble que rien ne serait plus stupide que de rétablir le culte de Wotan. Notre vieille mythologie a perdu toute valeur lorsque le christianisme s'est implanté en Allemagne.* » Propos confirmés par Alfred Rosenberg dans son *Mythe du XX^e siècle* : « *Wotan est mort* » ou par Balduch von Schirach, le *führer* des Jeunesses hitlériennes : « *Ce n'est ni mon objectif de ré-ériger dans les forêts d'Allemagne des autels païens et d'engager notre jeunesse dans quelque sorte de culte à Wotan, ni de diriger d'une quelconque manière la jeune Allemagne vers les autels magiques des apôtres herbalistes* ». D'une manière plus radicale, *Der Stürmer* peut titrer en 1938 : « *La Foi allemande et les juifs au bout de la même corde !* »

Les loges maçonniques *völkisch* sont dissoutes par décret en 1935, comme les loges « humanitaires », leurs bâtiments sont confisqués et un certain nombre de leurs dirigeants sont emprisonnés. Quant aux membres de la Société Thulé, du Germanenorde ou des autres groupuscules occultico-nationalistes, ils sont tenus en suspicion et une note interne du NSDAP du 20 août 1936, interdit « *à vie* » à tous les aryosophistes tout poste de responsabilité au sein du parti nazi, en application de « *la position constante du NSDAP vis à vis de la franc-maçonnerie* ». Le 9 juin 1941, pratiquement tous les groupes néopaïens (en 1933 un conférencier nazi estime leur nombre à trente-cinq) sont interdits par une ordonnance de Reinhard Heydrich qui s'applique à la fois aux spirites, aux anthroposophes, aux chiromanciens, aux scientistes chrétiens, aux aryosophistes et aux

odinistes ! Quand à l'Ordre du nouveau Temple de Lanz von Liebenfels, ce n'est qu'en 1943 - mieux vaut tard que jamais ! - qu'il est dissous sur ordre gouvernemental.

Friedrich Bernhard Marby, fondateur en 1931 du Bund der Runenforscher (Ligue des runologues) est arrêté en 1937 et passe neuf années en camp de concentration. Kurt Paehlke, initiateur en 1918 du Bund der Guoten (Ligue des godis - *Godi* correspond à prêtre) est lui aussi interné en camp. Idem pour Ernst Waehler que nous avons déjà cité et qui mourra à Theresienstadt ou pour Wilhelm Kusserow, un des dirigeants de la Nordische Glaubensgemeinschaft.

Après 1945, une partie des néopaïens de souche allemande adhèrent à la Deutsche Unitarierbund (Ligue des unitariens allemands) une confession protestante antitrinitaire. Connus d'abord en Allemagne sous le nom de « protestants libres », les unitariens germaniques ont progressivement cessé de se définir comme chrétiens et ils ont incorporé dans leur doctrine un certain nombre d'idées provenant du paganisme. En 1949, ils commencent la publication de la revue *Glaube und Tat* (Foi et Action), qui porte en couverture le symbole païen de l'Irminsul ! Wilhelm Hauer, qui a été interné en 1945 dans un camp américain et qui n'est relâché que deux années plus tard, les rejoint et devient même leur président. Il anime en parallèle l'Arbeitsgemeinschaft für freie Religionsforschung und Philosophie (Société pour une libre recherche en religion et philosophie) qui ne se consacre qu'à des recherches para-universitaires en sciences des religions.

Mathilde Ludendorff est emprisonnée par les Alliés lors de la chute du Reich et soumise à une procédure de dénazification. En 1951, elle redonne vie au Bund für Gotterkenntnis qui compte rapidement dix mille membres et qui se dote d'un organe de presse *Mensch und Mass* (L'Homme et la mesure) et d'une maison d'édition Hohe Warte Verlag (Editions du haut observatoire).

Ce groupe est dissout en 1961 par le gouvernement fédéral pour « inconstitutionnalité », c'est-à-dire parce que ses objectifs sont estimés en contradiction avec les principes de la *Loi fondamentale* qui régit

l'Allemagne depuis 1949. Il survit alors sous différents noms (Weltanschauungsgemeinschaft Gotterkenntnis Mathilde Ludendorff [Communauté éthique Mathilde Ludendorff pour la connaissance de Dieu], Verein Ludendorff-Gedenkstätte [Association du souvenir de Ludendorff], Arbeitskreis für Lebenskunde [Cercle d'action pour l'étude de la vie]) puis, après un long procès devant la Cour constitutionnelle, il peut se reconstituer en 1977.

L'Ordre du nouveau Temple - interdit dans le Reich allemand - a maintenu ses activités en Suisse. Il n'y a donc pas de solution de continuité et l'ordre continue son existence jusqu'à nos jours. Il relève toutefois maintenant plus de la mouvance néo-templière que du néopaganisme.

La Germanische Glaubens-Gemeinschaft réapparaît au grand jour, elle aussi, immédiatement après la fin de la guerre. Mais le décès de Fahrenkrog en 1952 lui porte un rude coup. Son successeur Ludwig Dessel (1905-1992) laisse dépérir l'organisation qui est sur le point de disparaître. Cependant en 1982, est fondée une Société des amis de Ludwig Fahrenkrog et en 1991, Geza von Nemenyi, qui a été membre de l'Armanen Orden et a fondé l'Heidnische Glaubensgemeinschaft (Communauté de la foi païenne), prend contact avec les derniers membres vivants de l'ancienne Germanische Glaubens-Gemeinschaft et entreprend de relancer celle-ci.

En 1951, Wilhelm Kusserow (1901-1983), que nous avons précédemment cité, crée l'Artgemeinschaft (Communauté éthique), organisation qui récupère progressivement la totalité de l'héritage de la Nordische Glaubensgemeinschaft. En septembre 1980, le groupe, qui publiait *Nordischer Ring* (Cercle nordique) et *Nordische Art* (Éthique nordique), éclate quand Kusserow démis de son poste de président le quitte pour fonder l'Artglaube Irminsul (Foi éthique Irminsul).

En 1956, Alfred Conn, un ancien dirigeant de la Deutschgläubige Gemeinschaft sous la république de Weimar, redonne vie à celle-ci. Dotée de divers bulletins - *Widar*, *Ring der Treue* (Cercle de fidélité) etc. - la société est toujours active en Allemagne. Dans les années 1980, elle tente de s'internationaliser en créant dans les pays anglo-saxons la Teuton Troth Fellowship (Association de la foi teutonne) et, en France, l'éphémère

Communauté pour la foi du Nord qui diffuse une version française de *Widar* et ce *Credo* païen, résumant les positions contemporaines du mouvement :

« *Notre Communauté n'a ni dogmes, ni clergé, seulement un credo et des chefs élus.*

Nous n'allons pas chercher en Orient nos racines comme le font les chrétiens qui ainsi trahissent leurs ancêtres et leur sang. La Foi du Nord, c'est d'abord la fidélité à notre sang.

Nos ancêtres n'étaient pas des bergers sémites mais des guerriers indo-européens descendants eux-mêmes des grands chasseurs de la plus lointaine préhistoire de l'Europe.

Nous n'allons pas chercher "au-delà des étoiles" des raisons de croire et d'espérer ; c'est sur ce monde que nous portons notre attention et notre dévotion. La Foi du Nord, c'est aussi la fidélité à la terre.

Nos dieux ont déserté le monde, car un dieu juif jaloux et exclusif les en a chassés. Mais le dieu juif est mort dans sa résidence d'arrière-monde. La rumeur de sa mort se répand et les Églises des chrétiens se vident. Désormais, le retour de nos dieux est proche. En fait, ils sont déjà là, nous le pressentons, il ne suffit que de les nommer pour qu'ils viennent de nouveau, libres au milieu de nous !

La Foi du Nord, c'est donc la foi dans nos ancêtres, dans notre sang, dans l'immortalité que confère la continuité biologique des générations ; c'est la foi en nous-mêmes, dans le dieu qui habite en nous, dans cette part de sacré que les Nornes - les puissances du destin - ont déposé en nous dès notre naissance : le megin que faisaient valoir les héros des sagas.

Face aux chrétiens qui exhibent leur bonheur à face de méduse, nous affirmons le devoir de fidélité, devoir religieux générateur des plus grandes joies. »

L'héritage de Guido von List et de l'Ordre supérieur des armanes n'est, lui, réactivé qu'à la fin des années 1960. En 1967, Adof Schleipfer et Sigrun von Schlichting fondent la Guido von List-Gesellschaft (Société Guido von List) qui donne naissance, en 1976, à l'Armanen Orden (Ordre des

armanes) décrit par Stefanie von Schnurbein dans *Göttertrost in Wendezeiten* (Le Réconfort des dieux aux époques de transition) comme « *un des plus importants groupes néo-germaniques. Il occupe une place centrale dans le développement et le regroupement, au niveau national comme international, du paganisme néo-germanique.* »

2 - Les néopaganismes des pays de l'est européen

Les pays de l'est européen connaissent pour la plupart connu un début de néopaganisme à la fin du XIX^e siècle ou à l'orée du XX^e. La dictature bolchevique - qu'ils vécurent plus ou moins longtemps - n'arriva pas à déraciner totalement celui-ci et il reparut avec la fin du communisme. Toutefois son niveau d'activité et d'influence est très variable d'un pays à l'autre : fort dans les pays baltes par exemple, il est très faible en Biélorussie ou en Ukraine.

a - Le néopaganisme dans la fédération de Russie

C'est dans l'émigration slave en Amérique du Nord qu'apparaît, au début des années 1950 le néopaganisme russe. En 1953, *Zhar-ptitsa* (Le Loriot) un bulletin en langue russe signale pour la première fois l'existence d'un énigmatique *Livre de Vlas* (on le connaît aussi en Occident sous les noms de *Livre de Volos* ou de *Livre de Velès*). Il s'agit des chroniques d'un groupe de prêtres païens - les védes desservants du culte védique pratiqué par les védistes - relatant les exploits des dynasties russes de 1000 ans avant notre ère jusqu'à l'arrivée des Vikings.

L'original du texte étant perdu, le *Livre de Vlas* n'est connu que par des copies et tout laisse à penser qu'il s'agit d'un faux. Sa rédaction a été attribuée soit à un faussaire du XIX^e siècle A.I. Sulekadzev, auteur d'un autre apocryphe au nom presque similaire *Le Chant de Vlas*, soit à Yuri Mirolyubov, un historien anticomuniste de Kiev, qui collabora avec les troupes allemandes durant la Deuxième Guerre mondiale.

Quoiqu'il en soit, la « découverte » de cet écrit entraîne la création de divers petits groupes dans l'immigration comme *Rodnaja Vera* (La foi des ancêtres) autour de l'historien Jurij Lisovoj et comme *Dazbozja Svjatynja* (Ceux qui honorent Dazbog) parmi les ukraino-canadiens. Mais,

curieusement, c'est en URSS que le *Livre de Vlas* a la plus importante résonance. Dès 1957, un Russe immigré en Australie en fait parvenir une copie à l'Académie soviétique de Moscou. Celle-ci circule et tombe entre les mains du moscovite Valeri Stukarlov, un docteur en histoire qui, en 1965, a diffusé au sein des fédérations de Moscou du Parti communiste et des Komsomols un *Code de morale* au ton nationaliste russe prononcé.

Valeri Stukarlov entreprend dans les années 1970 de vulgariser les thèses du *Livre de Vlas*. Dans de nombreux livres et articles signés de son nom ou de divers pseudonymes - sous celui d'Anatoli Ivanov il publie par exemple le *best-seller* *La Peste chrétienne ! ...* - il explique que les Russes sont les descendants des aryens originels venus d'Inde et d'Asie centrale vers l'an 1000 avant notre ère. Les Russes auraient recueilli l'héritage indo-aryen et l'auraient ensuite transmis à tous les autres peuples européens. Les Russes sont donc dans l'esprit de Stukarlov les aryens par excellence, issus d'un peuple de guerriers qui a apporté la civilisation au monde.

Le travail de Stukarlov porte ses fruits, le *Livre de Vlas* est largement commenté dans la presse populaire soviétique et cité comme un joyau de la culture mondiale, le pinacle de la créativité du peuple russe. Ses thèses sont reprises par l'écrivain Chivilikhin, dont le roman *Pamyat* (Mémoire) qui traite des origines aryennes du peuple russe se vend à plusieurs millions d'exemplaires, et par plus d'une dizaine d'autres romanciers entre 1976 et 1985.

Stukarlov trouve un disciple enthousiaste dans Vladimir Emelyanov, un docteur en économie qui exerce la profession de chercheur à l'Institut des études orientales. Il fonde avec quelques amis la Société d'histoire et de littérature de Moscou *Pamyat*, qui se présente à l'origine comme une Société de fonctionnaires du Ministère de l'industrie aéronautique bibliophiles. *Pamyat*, lors de sa fondation, défend une idéologie nationale-bolchevique, ses membres tiennent à conserver leur carte du Parti communiste tout en étant pour beaucoup d'entre eux des lecteurs passionnés du *Livre de Vlas*, de *La Peste chrétienne* ou d'autre livres paganisants. Au sein de *Pamyat* le *corpus* néopaïen russe s'enrichit de multiples références. Les travaux sur le paganisme d'universitaires connus et reconnus comme Rybakov - un des géants de la science historique qui

fut, trente années durant, à la tête de l’Institut archéologique de l’Académie des sciences - ou du romaniste Jugov sont mis à contribution. De même l’œuvre des peintres Ilya Glazunov ou Igor Borodine, très célèbres à la fin de l’ère soviétique, est interprétée comme une glorification du paganisme russe.

Deux courants néopaïens étrangers au védisme sont à cette époque annexés par celui-ci, il s’agit des disciples de Porphyre Ivanov et de l’école de Vladimir Averianov.

Ivanov est un thérapeute paysan qui connaît des expériences mystiques spontanées dans les années 1930 et qui groupe autour de lui un certain nombre de disciples. Il est, pour cette raison, persécuté tant par le régime soviétique que par les Allemands quand ils occupent une partie de la Russie. Il développe des vues panthéistes et conseille à ses disciples de trouver leur juste place dans l’ordre universel. Cette place ils peuvent la découvrir grâce à une série de pratiques les mettant en contact avec la « *terre mère* » : marche pieds nus, bains dans l’eau glacée, abstention de tout excitant, etc. Ivanov décède dans les années 1980 et Evgeni Moroz nous dit qu’il « *est devenu le symbole incarné des Vénèdes et leur Dieu* ».

Vladimir Averianov, aussi connu sous le nom de Var Avera, axe son enseignement sur la pureté des plans astraux. Il enseigne à ses disciples à lutter contre les sorciers et les entités grâce à un « *karaté astral* » ! ... Or, malgré la curiosité de ses thèses, on sait que ses disciples sont nombreux au sein de la première version de Pamyat.

Cette ambiance néopaïenne russe se trouve curieusement unir à la fin de l’ère soviétique des partisans d’un retour à une sorte de stalinisme dur comme Vasili Stukarlov ou Anatoli Jugov (Evgeni Moroz nous dit que ses livres « *consistaient tant en une glorification du pouvoir soviétique qu’en une description passionnée de la société païenne slave* ») et des dissidents de droite, comme le physicien Igor Chafarevitch ou l’écrivain, proche d’Alexandre Soljénitsyne, Valentin Raspoutine.

La fin du communisme entraîne l’éclatement de Pamyat en plusieurs groupuscules dont un seul, celui dirigé par Vladimir Emelyanov - le Front mondial antisioniste et antimaçonnique Pamyat - se réclame clairement du

paganisme dès sa fondation en 1988. D'une scission de celui-ci nait, à l'initiative d'Alexandre Belov, la Communauté païenne russe qui anime un Club de combat slave et publie le journal *Istoki* (Les Origines).

À Saint Petersbourg, un professeur de l'Académie militaire, Vladimir Bezverki, fonde - lui aussi en 1988 - la Société des mages qui devient l'Union des vénèdes de Russie, sans aucun doute la plus importante structure néopaïenne contemporaine. Dans la même ville, est aussi créée - toujours à la fin des années 1980 - l'Union spirituelle Thésaurus dirigée par Serguei Semenov, tandis qu'à Moscou apparaît Hyperborée, un groupe proche des védistes mais dont les conceptions sont très influencées par l'aryosophisme allemand et l'occultisme occidental.

Au milieu des années 1990, le nombre des védistes était estimé par les universitaires à 2 000 personnes et rien ne laisse à penser que leur croissance ait été importante depuis (cependant Alexandre Belov affirme en 1996 dans un entretien que sa seule Communauté païenne russe compte 40 000 membres ! ...). Toutefois l'influence culturelle de ce néopaganisme dépasse largement le nombre limité de ses partisans déclarés et s'épanouit dans un *cultic milieu* où se mêlent les organisations patriotiques de droite comme de gauche, l'intérêt pour les médecines naturelles, la redécouverte de figures de l'occultisme russe comme Blavatsky ou Roerich, la pratique des arts martiaux slaves et d'un yoga russe, etc.

Pour les védistes, les Slaves sont les dépositaires de la sagesse des Aryens - ils affirment : « *C'est nous et non pas les Allemands qui sommes les vrais Aryens !* » -, les premiers à avoir découvert les secrets de l'existence. Cette sagesse ouvre à la connaissance des mystères de la nature identifiée au dieu Svarog, dont les autres divinités (principalement Dazbog, Perun et Khors) ne sont que des hypostases. La connaissance des mystères s'apparente à une pratique mystico-occulte et permettrait à ceux qui l'obtiennent de devenir des « *esprits immortels* » des « *Vénèdes* » qui maîtriseraient toutes les sphères de la vie.

L'harmonie sociale, spirituelle et raciale tient une grande place dans l'idéologie védique et conduit ses différentes composantes à prendre des positions politiques qui peuvent sembler divergentes - néo-stalinisme,

néofascisme ou monarchisme - mais qui en fait se rejoignent toutes dans un nationalisme russe exacerbé, un antisémitisme radical et un culte du passé prononcé.

Hors du peuplement purement russe de la fédération de Russie on rencontre un néopaganisme chez certains peuples constituant les républiques des Mordoves, des Maris et des Chouvaches, situées sur les bords de la Volga, au cœur de la Russie d'Europe. Ces régions furent annexées par la Russie aux XVI^e et XVII^e siècles. Jusque-là païennes, elles subirent une progressive christianisation et russification. Après la révolution bolchevique, elles furent érigées en régions autonomes, ce qui leur permit de sauvegarder leurs langues. Ce n'est toutefois qu'avec la *perestroïka* qu'un véritable réveil national a lieu. Celui-ci s'accompagne d'une étonnante effervescence religieuse. À la recherche d'une identité nationale, les intellectuels de ces peuples rejettent l'Église orthodoxe russe comme une Église « *antinationale, impérialiste et d'occupants* » et cherchent quelle confession religieuse pourrait être liée à leur héritage national. Les résultats sont divers : création d'Églises orthodoxes nationales autocéphales, conversion à l'islam, au judaïsme ou au zoroastrisme ... Dans le même temps, un courant non négligeable choisit de faire revivre le paganisme.

La Mordovie fut sous l'URSS, la région autonome qui combattit avec le plus d'acharnement la religion et, actuellement, elle est restée une des régions où les communistes obtiennent leurs meilleurs scores. Le néopaganisme apparaît parmi un groupe d'intellectuels de la capitale Saransk, dirigé par la poétesse Raisa Kemaikina. Celle-ci, qui paganisa son patronyme en Kemalya, se donne pour but de reconstruire une vue du monde et des rituels païens en se basant sur des recherches ethnologiques, folkloriques et linguistiques. Parallèlement, elle crée un parti politique autonomiste Les Erzyans maîtres chez eux (Erzyan est le nom de la principale ethnie mordove) qui inclut dans son programme la promotion du paganisme.

En 1992, ont lieu les premiers rituels néopaïens publics qui suscitent un certain enthousiasme dans la population. Raisa Kemaikina est, à cette occasion, proclamée « *première prêtresse du peuple Erzya* ». Répondant à *Atlant*, un journal chouvache, qui l'interroge sur ce qu'elle pense du

christianisme, elle répond : « *Je lui suis fortement opposée. Dans son rôle de religion d'État le christianisme russe a asphyxié les religions des peuples, transformant ceux-ci en d'involontaires esclaves spirituels. La Russie a été pendant longtemps nommée la “prison des peuples”. Je pense que cette dénomination est trop douce. C’était pire qu’une prison. Tôt ou tard, un prisonnier est libéré et il redevient maître de son destin. Un prisonnier est quelqu’un qui perd sa liberté de manière temporaire. Un esclave n'est pas un prisonnier, il ne désire même pas la liberté. Pendant de nombreux siècles, le christianisme a fait de nos peuples des esclaves, les privant de leur liberté de pensée et les réduisant à l'état d'un bétail soumis. Dans la religion erzyane, la relation entre Dieu et les êtres humains est différente de celle qui caractérise le christianisme. Elle est plus profonde, plus humaine, plus belle ... Dans notre religion, la valeur d'une personne n'est jamais refoulée ou combattue. Vous n'entendrez jamais chez nous des phrases comme “Nous sommes les esclaves de Dieu”, “Tendez l'autre joue” ou “Bénissez vos ennemis”... »*

Les Chouvaches sont une ethnie d'origine turque qui ne fut jamais islamisée et qui fut intégrée dans la Russie au milieu du XIV^e siècle. Au début de la *perestroïka*, est formé dans la République chouvache un parti nationaliste, le Congrès national, qui réclame la « chouvachisation » du pays en chassant les immigrés russes et prône une fédération des républiques de la Volga. Rapidement, se pose à ces nationalistes le problème religieux puisqu'ils considèrent que l'orthodoxie est une religion étrangère à leur peuple. Leur chef Atner Khuzangai, lui-même bouddhiste Zen, a l'idée d'organiser des débats pour choisir la religion « nationale ». L'islam, le zoroastrisme, le luthéranisme, le judaïsme sont discutés et c'est le paganisme qui l'emporte ... Un *leader* charismatique apparaît sous les traits du producteur de théâtre Iosif Dmitriyev. Il reconstruit un paganisme chouvache à partir de données ethnologiques. L'important pour lui étant de « *définir un canon, un ensemble de croyances, de dogmes et de rites que l'on puisse présenter à la nation. Ensuite, il faut créer une structure disciplinée, similaire dans la forme à l’Église catholique.* »

Le néopaganisme chouvache est monothéiste. Il comporte des similitudes avec la trinité chrétienne sous la forme du dieu Tura, de la déesse-mère

Asma et du dieu-incarné dont Jésus le Christ est un des avatars. Pour les chouvaches, leur culte est le plus authentique mais ils affirment que Tura, le Dieu-créateur, est le même dans toutes les religions bien qu'il prenne différentes formes et use de différents prophètes et de différents cultes. On dénombre trois cents incarnations - la plupart animales - de Tura ce qui fait, dans une certaine mesure, de son culte un polythéisme. Comme Tura crée constamment le monde, la religion, ses dogmes et ses vérités peuvent constamment changer ... cependant les rites doivent être préservés.

Le Congrès national chouvache, qui a inclu le retour au paganisme dans ses revendications politiques, a obtenu 7 % des suffrages aux élections de 1993.

En ce qui concerne les Maris, il est difficile de parler réellement de néopaganisme, puisque l'on est face à la seule population d'Europe parmi laquelle le paganisme n'a jamais totalement été éradiqué. On estime en effet que 5 à 7 % des Maris habitant leur république nationale sont des païens natifs, tandis que 60 % pratiquent un syncrétisme pagano-orthodoxe. Le pourcentage de païens natifs monterait même à 90 % parmi la diaspora mari en Oural et au Tatarstan.

La foi païenne a été réveillée chez les Maris par un processus de confluence. D'une part, chaque village avait gardé son officiant païen - le *kart* -, une figure respectée qui préservait les traditions d'une génération à l'autre, d'autre part, des intellectuels maris retrouvèrent le paganisme par un réflexe nationaliste et comme une défense contre la russification. À la fin des années 1980, des organisations culturelles néopaïennes commencèrent à apparaître et dans les années 1990 elles se fédérèrent dans le parti politique Kugeze Mlade (Terre des ancêtres), le mouvement culturel Mari Ushmen (Union mari) et l'organisation de jeunesse U Vi (Nouvelle force). Comme dans les autres républiques de la Volga, les initiateurs de ces structures sont des intellectuels et des artistes. En 1991, ils obtiennent du Ministère russe de la justice l'enregistrement comme un culte reconnu de l'Oshmari-Chimari (littéralement : Le Mari blanc, le pur Mari) dont le premier grand prêtre est l'écrivain Aleksander Mikhailovich Yuzykain.

Ces intellectuels réforment les croyances du paganisme populaire. Ils remplacent les traditions orales par une mythologie écrite tournant autour d'un dieu principal Osh Kugu Yumo (Grand dieu blanc) et de nombreux dieux secondaires. En 1992, une sorte de « catéchisme », prévoyant des prières et des incantations pour les différents moments de la journée et les différentes circonstances de la vie, est publié.

Les néopaïens maris se sont aussi illustrés en remettant à l'honneur les sacrifices massifs d'animaux, en obtenant du Parlement une loi protégeant les bois sacrés et en exigeant que le président de la République mari soit béni lors de son entrée en fonction non seulement par l'évêque orthodoxe de la capitale mais aussi par le grand prêtre de l'Oshmari-Chimari.

Des mouvements néopaïens sont apparus dans deux autres républiques - toutes les deux sibériennes - de la fédération de Russie : la Yakutie et la Khakasie.

Christianisée seulement dans la seconde moitié du XIX^e siècle, la Yakoutie compte encore en 1917, un nombre conséquent de païens natifs et de chamanes qui sont tout aussi durement persécutés que l'orthodoxie par le communisme. Lors de la *perestroika*, le gouvernement de la république favorise le renouveau de l'orthodoxie - pour asseoir son pouvoir. À la même période, trois intellectuels - Lazare Afanasyev, Ivan Ukhkhan et Anatoli Pavlov - créent un groupe religieux néopaïen, Kut-Syur (*Kut* signifie âme et *Syur* force divine). Son *credo* est résumé dans le livre *Aivy uorete* (Enseignement divin), il consiste en une mise en forme et en une rationalisation (le polythéisme étant modifié en un monothéisme hypostatique) des croyances et mythes populaires traditionnels. Kut-Syur se double d'un parti, le Sakha Kaskele (Parti yakoute), qui devient la deuxième force d'opposition parlementaire (après les communistes) au gouvernement de la république lors des législatives de 1997.

Les néopaïens yakoutes mènent avec succès des campagnes pour l'ouverture de lieux de cultes païens : des « chapelles païennes » existent maintenant dans certains lycées et le Collège de la culture qui forme les directeurs et le personnel des maisons de la culture est devenu une sorte d'Institut de théologie où l'on enseigne la pratique des rites, des prières et

des célébrations néopaïennes. Toutefois le mouvement néopaïen est considéré par le gouvernement yakoute comme une force d'opposition et est donc soumis à des pressions : son quotidien a été fermé et certains croyants ont perdu leur emploi. Dans le même temps, l'administration tente d'ouvrir un contre-feu spirituel en accordant des facilités aux missions protestantes !

La Khakazie est christianisée au XVIII^e siècle et connaît dès la fin du XIX^e siècle des missions protestantes qui, même à l'ère stalinienne, restent très actives. La perestroïka permet le retour à la liberté religieuse et la réapparition au grand jour de multiples confessions chrétiennes (orthodoxe, catholique et sectes protestantes) et l'apparition d'un mouvement néopaïen.

Celui-ci se crée d'abord sous la forme d'un parti nationaliste khakaze Tun (Renaissance) puis, en 1994, sous celle d'une organisation cultuelle : le Centre de l'héritage khakaze, société pour la religion traditionnelle et le chamanisme khakazien.

Ce centre a depuis éclaté en trois groupes concurrents : les Chamans traditionnels, les Jeunes chamans et les burkhaniens.

Les Chamans traditionnels sont dirigés par l'universitaire Tatyana Kobezhegova et les écrivains Galina Kazachinova et Vera Tatarova. Ses membres veulent remettre d'actualité la vue du monde traditionnelle des Khakaziens, ce qui inclut le chamanisme et la célébration des esprits. Ce groupe organise des fêtes communautaires en l'honneur du soleil ou de la montagne sacrée Tszykh, tente de faire revivre tant les guérisons magiques que les ensorcellements et offre des sacrifices aux esprits. Les Chamans traditionnels s'affirment clairement comme polythéistes et hostiles au christianisme.

Les fondateurs du mouvement Jeunes chamans sont le directeur de théâtre Valeri Chibachkov, l'artiste Tatyana Dushinina et l'universitaire Larissa Azhiganova. Les Jeunes chamans veulent faire la synthèse entre le chamanisme khakazien et - selon leurs propres dires - « *l'expérience universelle de l'occultisme et du mysticisme* ». Ils coopèrent avec le

Mouvement Roerich¹⁷ et accueillent dans leurs rangs des membres d'ethnies non-khakazes.

L'ethnologue et professeur à l'université d'Abakan, Viktor Batanayev, est à l'origine du burkhanisme. Il rejette le chamanisme comme une forme religieuse dégradée d'une religion antique, monothéiste, le burkhanisme khakazien qu'il a entrepris de « reconstruire » et qu'il entend doter d'une théologie, de temples et d'un clergé.

b - Le néopaganisme dans la Communauté des États indépendants

En dehors de la fédération de Russie dont nous avons parlé précédemment, seules deux nations de la Communauté des États indépendants possèdent un mouvement néopaïen, il s'agit de la Biélorussie et de l'Ukraine.

En Biélorussie, c'est un professeur d'archéologie de Minsk qui est à l'origine du néopaganisme local. Il affirme que les Biélorusses ne sont pas des Slaves, mais des Baltes slavisés dont le nom originel était les Krywiches. Pour défendre ses thèses, et pour faire la promotion d'un néopaganisme balte, il crée, avec quelques disciples, le Centre d'ethnocosmologie Krywya qui publie une revue éponyme.

En Ukraine, le fondateur du néopaganisme est Vladimir Shayan qui est né à Lvov en 1908 et a étudié à l'université la philosophie et le sanscrit. En 1934, il connaît - alors qu'il faisait l'ascension du mont Grekhit dans les Carpates - une illumination religieuse qui le décide à consacrer sa vie aux vieux dieux de son pays. À la fin de la Deuxième Guerre mondiale, il émigre en Grande-Bretagne où il décède en 1974. C'est de son héritage et parfois du *Livre de Vlas* que se revendiquent les actuels néopaïens ukrainiens.

Si l'on excepte le groupe Dazbozja Svjatynja qui est surtout composé d'Ukrainiens immigrés au Canada et qui participe du courant védique, le principal mouvement est l'Union des croyants Ukrainiens autochtones - aussi connu sous le nom d'Union de la foi indigène ou sous son acronyme Runvira - fondé par Lev Sylenko. Implanté dans les principales villes d'Ukraine il publie la revue *Svarog* et a été à l'origine d'une importante réunion à Kiev en 1995 sur le thème « *Foi indigène : sources, courants,*

tendances » où étaient représentés un certain nombre d'organisations néopaïennes venues des autres parties du monde.

Runvira résume ainsi son credo : « *Dazhböh est notre Dieu, il est l'amour et la conscience du peuple ukrainien. Dieu est un, mais l'interprétation de son incarnation diffère d'une nation à une autre. Nous croyons que Dieu a accordé à chaque peuple le droit de l'adorer de la manière qui lui convient.* »

c - Le néopaganisme dans les pays baltes

Le paganisme ne disparaît des campagnes lituaniennes qu'au XVIII^e siècle. Et encore son occultation ne dure qu'une ou deux générations, puisque dès le début du XIX^e l'historien Simonas Daukantas s'en revendique, bientôt suivi par le poète Andrius Vistelis (1837-1912) - éditeur du journal *Ausra* (L'Aurore) - qui a établi à proximité de sa demeure un autel champêtre et qui prône un paganisme inspiré des légendes populaires, et par le dramaturge et philosophe théosophe Wilhelm Storosa (alias Vidunas) qui remit à l'honneur les rites communautaires païens.

En 1905, le duc Berznaskis-Klausutis (1862-1936) décide de demander au tsar d'être reconnu comme « *continuateur de l'ancienne religion lituanienne* », ce qui lui est accordé le 14 avril 1914. En 1928, il fait paraître le livre *L'Ancienne religion lituanienne* qui a un certain retentissement. L'année suivante, un militant du mouvement nationaliste lituanien, Domas Sidlauskas (alias Visuomis, 1878-1944) fonde sur les bords du lac Sartaï, dans un bois sacré et à la base d'un tumulus, le mouvement Romuva (du nom du sanctuaire de tous les Baltes, situé dans la région de Kaliningrad et détruit par les Allemands au XIII^e siècle).

Sidlauskas publie un ouvrage-manifeste : *Visuomybé, étude d'une nouvelle religion. Morale, rite et organisation*. Il s'inspire de ses prédecesseurs, mais aussi des religions hindouiste et bouddhiste. Romuva compte rapidement plusieurs centaines de membres et s'implante dans l'émigration. L'invasion soviétique met un terme à son existence, même s'il semble que des noyaux néopaïens subsistent dans les camps de concentration communistes.

En 1967, est créée par Jonas Trinkunas, un professeur de philosophie de l'université de Vilnius, l'Association lituanienne pour la préservation de la culture autochtone Ramuva. Celle-ci est interdite dès 1971. Elle se reconstitue en 1988 sous le nom d'Association pour la culture ethnique lituanienne, structure qui comprend un mouvement de jeunesse et une organisation cultuelle Romuva ...

Toujours animée par Jonas Trinkunas, celle-ci est très active. Elle a organisé les funérailles de l'archéologue lithuanienne exilée aux États-Unis Marija Gimbutas (par ailleurs une des principales inspiratrices de la wicca dianique ...) le 7 mai 1994 selon des rites païens, a obtenu la même année la restauration d'un autel du dieu Ragutis, etc.

Romuva joue un rôle international important dans la mouvance néopaïenne et est à l'origine de la création du Congrès mondial des religions ethniques. C'est aussi sous l'égide de Romuva que s'est créé le Club Prussa pour faire revivre la culture et la religion du peuplement slave de la Prusse orientale. Ce club est animé par Mikkel Klussis (alias Letas Palmatis), un linguiste de l'université de Kaunas, il a essaimé en Allemagne avec la création de l'Association Tolkemita et en Russie avec celle du Centre pour l'étude de l'ancienne Prusse de Kaliningrad.

Jusqu'au XIX^e siècle, on observe en Lettonie, une survivance du paganisme dans les campagnes marquée par la vénération de mégalithes et par la célébration de festivals champêtres. Quand les intellectuels lettons transcrivent, à cette époque, les *dainas*, des balades populaires fortement imprégnées de religiosité païenne, ils en identifièrent un million deux cent mille différentes encore couramment chantées ! ...

Ce n'est toutefois qu'en 1926, qu'Ernest Brastin fonde Dievturi (Ceux qui vivent en conformité avec les lois divines) pour réactiver le paganisme letton. Jusqu'en 1940, ce mouvement organise des fêtes solsticiales et fait la promotion d'un mode de vie et de pensée purement letton.

Quand les soviétiques envahissent les pays baltes, ils rangent les membres de Dievturi parmi leurs pires ennemis. Ernest Brastin est déporté dans un camp de concentration près d'Astrakhan où il est exécuté en 1942.

L'activité de Dievturi se maintient toutefois dans la clandestinité. Certains de ses membres participent à la résistance armée antisoviétique des Frères de la forêt qui n'est écrasée qu'en 1954. D'autres se dissimulent derrière des activités culturelles, et une personnalité comme Olgerts Auns est à la fois un folkloriste reconnu en Union Soviétique, un professeur d'histoire dans une école lettone « non-officielle » et le coordinateur des activités clandestines de Dievturi.

Le mouvement prospère aussi dans la communauté lettone exilée aux États-Unis sous la direction de Janis Tupsis, un professeur de l'Université du Wisconsin qui rentre en Lettonie au début des années 1990 pour être élu député du Parti paysan et devenir l'*ombudsman* national.

La fin de l'occupation soviétique permet la réapparition des Dievturis au grand jour et la Talavas Dievturu Draudze (Communauté des Lettons qui vivent en conformité avec les lois divines) dirigée par Ojars Ozolins est légalisée en 1991. Quelques années après, le parlement lui reconnaît les mêmes droits qu'aux confessions chrétienne et juive.

Très active culturellement, la Talavas Dievturu Draudze travaille à la préservation des anciens sites sacrés et anime un musée d'ethnologie religieuse. Elle participe aussi au mouvement national letton qui vise à rendre « *la Lettonie aux Lettons* » (du fait d'une politique d'immigration forcenée menée sous le régime soviétique, les Lettons de souche ne constituent plus que 51 % de la population de leur pays).

En Estonie, la renaissance du paganisme date de 1932 avec la création de l'association Hiis (Ceux qui fréquentent les bois sacrés) dont les membres se nomment eux-mêmes les *maausulized* (Les autochtones qui pratiquent la religion de la terre) ou les *taarausulized* (Les dévôts de Taara - Taara étant la principale divinité de leur panthéon). L'invasion soviétique, en 1940, entraîne la dissolution de ce mouvement - dont on estime alors les membres à 17 000 - et l'emprisonnement de ses principaux dirigeants.

Les *taarausulized* continuent cependant leurs activités tant dans la clandestinité qu'en exil. Et lors de l'effondrement du communisme ils réapparaissent immédiatement sous divers noms : Taaralased (Ceux qui

suivent la voie de Taara), Metsausulised (Ceux qui prient dans les bois), Loodususulised (Ceux de la religion de la nature) ...

Très actifs dans la protection de la nature et des sites historiques - le Club de l'Héritage qu'ils fondent à l'Université de Tartu compte rapidement 130 membres -, les néopaïens estoniens organisent des cérémonies rituelles, des mariages, des fêtes solsticiales. Ils ont aussi entrepris de reconstruire des lieux de culte païens mais ceux-ci sont régulièrement vandalisés et détruits par des protestants fondamentalistes issus de la *diaspora* estonienne des États-Unis.

Ce qui caractérise les *taarausulized*, c'est qu'ils se réfèrent aux divinités ougriennes et que tournant le dos aux néopaïens qui vénèrent des divinités indo-aryennes ils affirment avoir plus en commun avec la renaissance païenne des Maris ou des Mordoves qu'avec celle de leurs voisins de Lituanie, d'Estonie ou de Biélorussie.

d - Le néopaganisme en Pologne

Le pionnier du néopaganisme polonais est l'ethnologue et archéologue Zorian Dolega-Chodakowki (alias Adam Czarnocki, 1784-1825). Il publie, en 1818, le livre *Des Slaves et du christianisme* dans lequel il affirmait que le christianisme a détruit la culture, l'unité et la force des peuples slaves. Il n'hésite pas à écrire : « *Pour renaître, la Pologne doit retrouver sa religion originelle !* » Son œuvre influence des personnalités aussi diverses que Bronislaw Trentowski (1808-1869), qui veut créer une « philosophie nationale » basée sur la religion préchrétienne des Slaves ; le peintre Marian Wawrzeniecki ; le militant nationaliste et antisémite Andrej Niemojewski (1864-1921) ou que le socialiste Jan Hempel (1877-1937).

Dans les années 1920, divers artistes plasticiens ancrent leur art dans le passé préchrétien de la Pologne. Le plus notable d'entre eux est Stanislaw Szukalski (1893-1987). Élevé aux États-Unis, il revient en Pologne, à Cracovie, pour suivre des études artistiques. Il fonde bientôt le Szczepe Rogate Serce (Cercle du cœur altier) un groupe pagano-artistique qui publia la revue *Krak* (du nom du fondateur de Cracovie). Szukalski qui considère que le christianisme a corrompu la culture polonaise fait des maquettes pour

des autels du soleil et des temples païens qui ne voient pas le jour. Il retourne aux États-Unis en 1939 et y reste jusqu'à sa mort, son cercle lui survécut jusqu'en 1998 sous la direction de Marian Konarski.

Un autre groupe du nom de Demiurg (Démiurge) dirigé par Bronislaw Miazgowski s'inspirait de la philosophie platonicienne et des connaissances de l'époque sur les Indo-européens. Ses membres affirmaient que les temps était venus de la domination des Slaves et du retour des dieux anciens. Ce courant survécut quelque temps sous le régime communiste et ne disparut qu'au début des années 1950.

Au début des années 1920, Wladyslaw Kolodziej crée le Swiete Kolo Czcicieli Swiatowida (Saint cercle des adorateurs de Svantovit) qui se transforme en 1941 en Wielka Rada Drzewidow Lechii Polskiej (Grand conseil des druides de la Pologne lechique - *Lechici* étant le nom originel des Polonais). Ce groupe ne cesse pas son activité avec la soviétisation de la Pologne. Au contraire, il tente - en vain - d'obtenir sa légalisation à deux reprises en 1965 et en 1970 sous le nom de Lechicki Krag Czcicieli Swiatowida (Cercle des Lechiques adorateurs de Svantovit).

Cependant le mouvement le plus important de la mouvance néopaïenne polonaise est l'œuvre d'un seul homme : Jan Stachniuk. Celui-ci naît en 1903, dans une famille ouvrière de tradition nationaliste. Dès l'école primaire, il montre des signes de révolte anticatholique et lorsqu'il rejoint l'Université de Poznan en 1927, il adhère immédiatement à une organisation étudiante progressiste, l'Union des jeunes polonais démocrates. Brillant diplômé, il est proposé pour un poste de maître-assistant, mais les autorités universitaires renoncent à leur projet, suite à une grève de protestation des étudiants catholiques.

En 1933, Jan Stachniuk publie son premier ouvrage *Le Collectivisme et la nation*, dans lequel il développe l'idée d'un socialisme appuyé sur l'idée nationale. En 1935, sort *La Communauté nationale héroïque - Le capitalisme à l'âge de l'impérialisme*, qui est préfacé par Fliks Widy un des dirigeants du Parti travailliste. C'est dans ce livre que Stachniuk utilise pour la première fois le terme *Zadruga* qu'il a emprunté au vieux slavon et qui signifie communauté tribale.

Le 1^{er} novembre 1937, il crée à Varsovie, avec quelques amis, le cercle Zadruga qui édite immédiatement un bulletin éponyme sous-titré « *Organe des nationalistes polonais* ». L'attention des médias est éveillée par le paganisme du nouveau mouvement qui mélange un anticatholicisme radical, une vision panthéiste du monde et un souhait de revenir aux vieilles traditions. Des rumeurs circulent d'un culte rendu à Svantovit - la divinité principale du panthéon slave - comprenant des orgies avec des serpents sacrés et des boissons à base de miel fermenté. Le nonce pontifical, monseigneur Cortelesi, lance une campagne contre le néopaganisme de Zadruga et la censure fait saisir une partie de son matériel de propagande accusé d'être blasphématoire et de causer du tort à l'État. En définissant le catholicisme comme une forme de judaïsme, le mouvement non seulement se fait des ennemis de l'*establishment* catholique et juif, mais de surcroît s'isole politiquement. En effet la gauche le dénonce maintenant comme une structure antisémite et fasciste, tandis que la droite le juge païen, socialiste et pro-soviétique du fait de son panslavisme.

Malgré cela l'influence de Zadruga s'accroît parmi les intellectuels. Des cercles sont créés en Silésie et à Lublin, et des *zadruzanie* se révèlent même dans l'émigration, principalement aux États-Unis où le mouvement reçoit un soutien de poids avec le ralliement à ses thèses de Stanislaw Opolski, un collaborateur connu du journal américano-polonais *Ameryka-Echo*.

Le 24 décembre 1938, Zadruga organise la première fête païenne publique en Pologne depuis le XI^e siècle, le *Szozobre Gody*, version autochtone du solstice d'hiver.

En 1939, Stachniuk publie coup sur coup *L'État et l'économie : l'origine de l'étatisme en Pologne* et *L'Histoire sans histoire*. Dans ce dernier livre, il tente de démontrer que le catholicisme est contraire à la psychologie nationale polonaise et qu'il a entraîné le déclin du pays. La guerre disperse les zadrugistes. Une partie d'entre eux prennent le nom de Miecz i plug (Épée et charrue) et collaborent avec les Allemands. Mais Stachniuk qui continue d'animer un cercle zadrugiste à Varsovie choisit la résistance et rédige deux nouveaux livres : *Théorie de l'absence d'histoire* et *Théorie du mythe*. En 1942, le Parti travailliste éclate et une aile radicale s'en sépare.

Elle est dirigée par des proches de Stachniuk - Zygmunt Felczak et Feliks Widy - qui lui confient la rédaction de leur organe de presse *Zryw* (L'Élan) ainsi que la justification idéologique de leurs actions. Stachniuk peut ainsi écrire que « *il n'y a pas d'opposition entre la droite et la gauche polonaise, toutes deux sont des forces nationales qui tendent vers le même but, mais de manière différente. Il n'y a pas de contradiction entre les postulats de l'économie socialiste et ceux de l'économie nationale* » et proposer une stratégie visant à ne pas tomber sous le joug soviétique sans pour cela être hostile à l'URSS, en tentant de créer au nom de la solidarité panslave un bloc polono-tchéko-yougoslave.

Les membres de Zadruga prennent part au soulèvement de Varsovie d'août 1944. Jan Stachniuk est arrêté et emprisonné. Libéré en février 1945, il bénéficie alors d'une situation très favorable. En effet, selon les accords de Yalta, les soviétiques doivent respecter le multipartisme en Pologne et autoriser la création d'un parti modéré. Ils confieront la direction de celui-ci à l'équipe du Parti travailliste qui avait scissionné, en 1942 et fondé *Zryw*. Jan Stachniuk se retrouve avec des amis dans l'appareil d'État et collaborant à l'important quotidien *Ilustrowany Kurier Polski* (Le Courrier illustré polonais). En 1945 et 1946, il rédige successivement *La Pologne et la révolution* et *Le Chemin de la grande restauration*, livres où il définit le programme d'action des Polonais non-communistes. Pour lui, il faut rompre avec le statu quo et créer un État de la communauté slave après avoir libéré le peuple polonais du catholicisme et des influences étrangères.

En 1946, est aussi publiée son œuvre majeure *L'Homme et la culture*. Dans celle-ci, il définit son paganisme comme un « panhumanisme » et il affirme que la culture est l'apanage de peuples enracinés dans un terroir particulier. Les théories, les systèmes, les principes, les idées non liés à une terre particulière constituent pour lui une « non-culture », n'ont pas de substance tangible et détruisent l'esprit particulier des peuples. Il range parmi ces « non-cultures » les religions monothéistes et le bouddhisme.

En août 1949, la publication d'un nouveau livre de Jan Stachniuk, *La Tragi-comédie de la Pologne populaire*, entraîne son arrestation. Il est accusé de fascisme et d'antisoviétisme et condamné - ainsi que divers autres membres de Zadruga - à quinze années de prison. Il est libéré en 1955, lors

de la relative libéralisation qui suit la mort de Joseph Staline. Il lui est cependant interdit de publier et il vit dans une grande pauvreté jusqu'à son décès en 1963.

L'effondrement du communisme en Pologne voit la résurrection de Zadruga sous la direction d'Antoni Wacyk, un disciple de Stachniuk depuis 1937, et du jeune journaliste - lié à la Nouvelle Droite européenne - Jaroslaw Tomasiewicz. Fidèle à ses thèses d'origine, l'actuel Zadruga ne sépare pas son paganisme du nationalisme - affirmant que « *le patriotisme est pour nous synonyme de religion et vice versa* » -, dénonce la sémitisation spirituelle de la Pologne par le catholicisme et propose de construire une civilisation fondée sur des valeurs indigènes. Proches de Zadruga sont les revues *Zywiol* (Eléments, le nom est repris de la revue de la Nouvelle Droite française) et *Tryglaw* (nom d'un dieu slave), la maison d'édition Toporzel, les groupes *Zrzeszenie Rodzimej Wiary* (Société de la foi autochtone) et *Stowarzyszenie na rzecz Tradycji i Kultury Niklot* (Association pour la tradition et la culture Niklot - Niklot étant le nom d'un héros de la résistance païenne et antiallemande du XII^e siècle) .

3 - Le néopaganisme italique

Le passé impérial de Rome ne pouvait que susciter un légitime orgueil et une compréhensible nostalgie dans l'esprit d'un certain nombre d'habitants de la péninsule. Ainsi vit-on en parallèle au nationalisme italien se développer un paganisme spécifique. En schématisant les choses à l'extrême, on peut le diviser en deux grandes familles : d'un côté le paganisme italique qui se réfère à la Rome classique et qui voit dans le Saint Empire romain germanique la continuation de celle-ci ; d'un autre le paganisme orphico-pythagoricien plus italo-centré et qui refuse les influences septentrionales dans le mouvement païen transalpin. Mais il faut bien avoir conscience que les choses ne sont pas si simples : de nombreuses passerelles existent entre ces deux filiations, un certain nombre de leurs références sont communes et les influences de courants connexes qu'ils soient traditionalistes, magiques ou politiques contribuent à brouiller la situation.

Du fait de la spécificité historico-politique italienne, le néopaganisme italique est plus une conception de l’État qu’une forme de spiritualité. Il vise en effet à rétablir la *Pax Deorum*, c’est-à-dire nous explique Renato del Ponte dans *Les Courants de la tradition païenne romaine en Italie* : le « *pacte ou contrat établi aux origines entre les Dieux primordiaux (et tout particulièrement Jupiter Optimus Maximus, le Père du Ciel, ainsi que Janus, Mars et Vesta) et le peuple de Rome. Cette Pax, voulue par l’Auguste-Roi Romulus et développée par Numa Pompilius, a fondé l’union indissoluble de la religion et de l’Etat romain, depuis le temps des rois jusqu’à la chute de l’Empire.* » Ceci explique que les principaux représentants de ce courant aient tenté, tout au long de ce siècle, d’exercer une influence sur les divers gouvernements italiens.

Parmi leurs précurseurs, les néo-païens de tradition italique revendentiquent certains poètes de la renaissance italienne comme Giorgio Gemisto Pleton (1355-1452) ou Giulio Pomponio Leto (1428-1497). Plus près de nous ils se reconnaissent au XIX^e siècle dans des hommes comme Vicenzo Cuoco, auteur du roman archéologique *Platon en Italie*, le ministre de l’instruction publique Guido Baccelli ou les poètes Gabrielle Rossetti et Giovanni Pascoli.

Si le célèbre archéologue Giacomo Boni, qui découvrit, en 1899, le *Lapis Niger* sur le forum romain et qui, en 1923, conçut le faisceau de licteur pour Mussolini, peut être considéré comme un représentant de cette tradition ; si un membre de l’aristocratie romaine, Leone Caetani, célébra chaque nuit durant toute la Première Guerre mondiale un culte aux Dieux de la victoire et de la guerre leur demandant de faire triompher l’Italie ; les figures les plus marquantes du néo-paganisme italique au XX^e siècle sont cependant Arturo Reghini et Julius Evola.

Arturo Reghini, qui est né en 1878 dans une famille aristocratique, rejoint la Société théosophique à dix-huit ans. Il est par la suite martiniste et, initié en maçonnerie, il crée son propre rite - le Rite philosophique italien - qui devient le point de contact italien des francs-maçons de marge du monde entier. Se voulant pythagoricien et professant un nationalisme et un antichristianisme virulent, Reghini participe - comme Mussolini - à l’agitation belliciste qui conduit à l’entrée en guerre de l’Italie en 1915. Il

soutient, la paix revenue, l'intervention de D'Annunzio - qui est lui aussi martiniste - à Fiume et croit voir en Mussolini celui qui va restaurer la grandeur de l'Italie. Un de ses proches au sein du Rite philosophique italien, Edouardo Frosini, préside ainsi le premier congrès fasciste à Florence en 1919 et Reghini tente d'influer culturellement sur le fascisme, en fondant diverses revues comme *Atanor* en 1924, *Ignis* (Feu) en 1925 ou *Ur* qui paraît de 1927 à 1928.

Il s'appuie pour ce combat sur Julius Evola. D'origine aristocratique, celui-ci s'est frotté au dadaïsme et au tantrisme, a fréquenté la Société théosophique et est un proche de la « *Prophétesse de la religion du troisième millénaire* » Maria de Naglowska¹⁸. Il collabore aux revues de Reghini et fonde avec lui le Groupe d'Ur. Groupe dont Jean-Paul Lippi nous présente ainsi l'action : « *Le Groupe d'Ur se réclame explicitement de la magie, terme qui ne signifie nullement que l'on recherche à y produire des phénomènes plus ou moins "extraordinaires", mais que "son attention se port[e] essentiellement sur la formulation spéciale du savoir initiatique qui obéit à une attitude active, souveraine et dominatrice par rapport au spirituel". Cette orientation théorique n'en est pas moins suivie fort loin au plan pratique, jusqu'à mener à la tentative (infructueuse) de créer "une sorte de corps psychique" sur lequel pourraient "se greffer, par évocation, une véritable influence d'en haut", grâce à quoi il deviendrait possible "d'exercer, dans les coulisses, une action jusque sur les forces prédominantes dans le milieu général de l'époque". En clair, les membres du Groupe se proposent d'engendrer un égrégore.* »¹⁹ En 1928, pour tenter de s'opposer au rapprochement entre la papauté et le fascisme qui allait aboutir l'année suivante au Concordat, Evola publie le livre rabiquement antichrétien *Impérialisme païen*.

Les accords du Latran - en 1929 - mettent fin aux rêves de Reghini. Si un de ses plus proches collaborateurs, le pythagoricien Amedeo Rocco Armentano (1886-1966) choisit l'exil, lui devint un « *émigré de l'intérieur* », opposant modéré au fascisme, qui consacre le reste de sa vie - il décède en 1946 - à écrire des ouvrages sur le pythagorisme.

Julius Evola, pour sa part, applique le programme qu'il s'est fixé dans *Impérialisme païen* : « *promouvoir les études de critique historique, non point partisane, mais froide, chirurgicale, sur l'essence du christianisme (...), promouvoir les études, la recherche et vulgariser l'aspect spirituel du paganisme, sur la vraie vision du monde* ». Conformément à cela, avec quelques autres païens italiens - dont Giovanni Costa qui a publié en 1923 une *Apologie du paganisme* - il collabore jusqu'en 1943 aux pages culturelles du quotidien fasciste *Il Regime Fascista* (Le Régime fasciste).

Entré en léthargie au lendemain du deuxième conflit mondial, le néopaganisme italien ne réapparaît qu'à la fin des années 1960 dans les rangs des militants de l'organisation de la droite radicale Ordine Nuovo (Ordre nouveau). Des membres de ce mouvement fondent en 1969 le Gruppo dei Dioscuri qui existe jusqu'en 1975. Celui-ci reprend la tradition du groupe Ur y compris dans sa pratique de la magie et de la théurgie qu'il définit dans le livre *La via romana degli dei* (La Voie romaine des dieux). L'héritage du Groupe des Dioscures est repris par la société Arx (Citadelle) de Messine qui édite - depuis 1984 - la revue *Citadella* (Citadelle) ainsi que par l'association romaine Mos Maiorum (La coutume des ancêtres).

Par ailleurs, entre 1981 et 1992 se tiennent six rassemblements de partisans de la voie italique. Nommés les Conventum Italicum (Conventions italiennes), ils créent et organisent le Mouvement traditionaliste romain. Animée par Renato del Ponte, un proche de Julius Evola²⁰, directeur de la revue *Arthos* et des éditions Sear, cette structure se définit « *comme l'expression sur le plan culturel de la nation, centre spirituel témoignant, en cette fin de deuxième millénaire de l'ère vulgaire, de la continuité, et de la présence vivante de l'antique Tradition romaine et italique* » et revendique comme but la création « *comme État traditionnel minimal, d'un État similaire au Japon shintoïste, mais où le shintoïsme serait remplacé par un culte public des Dieux de Rome* ».

Si le Mouvement traditionaliste romain a une fonction de représentation et de propagande, le rite et le culte sont confiés à la Cura Romana Patrum qui, à la manière antique, rassemble les *gentes* - il en existe actuellement cinq - groupant chacune plusieurs *familiae*. Cette Cura élit chaque année son

desservant, le *Magister Gentium*, qui célèbre les mariages selon l'ancien rite de la *Confarreatio* et fait respecter le *kalendarium* des célébrations de la communauté.

Appelé à définir ses « maîtres » dans *Sul problema di una tradizione romana nel tempo attuale* (Sur le problème d'une tradition romaine dans les temps actuels), le MTR cite Julius Evola et Arturo Reghini. Mais, en réalité, les partisans de ce dernier se sont organisés de manière indépendante. Après avoir édité de 1979 à 1983 *Il Ghibellino* (Le Gibelin), ils fondent en 1984 l'Association pythagoricienne qui publie successivement les défuntes revues *Hygieia* et *Ignis* et dont l'antichristianisme virulent lui fait évoquer « *les légitimes et malheureusement trop modestes “persécutions” des empereurs romains* » et promettre pour l'avenir le retour païen « *de l'Aigle qui arracha à ses racines le symbole patibulaire des chrétiens* ». Proche de ce courant, mais liée aussi aux disciples du mage et thérapeute Giuliano Kremmerz, l'Associazione di Studi Tradizionali (Association des études traditionnelles) publie la luxueuse revue *Politica Romana* (Politique romaine) qui, comme le faisait *Ignis* dont une partie de la rédaction l'a rejoint, polémique régulièrement avec les néopaïens évoliens accusés de ne pas prendre en compte l'héritage étrusque de Rome, de négliger le rôle de Byzance dans l'histoire romaine et de souffrir d'une germanophilie qui leur fait préférer la tradition aryo-nordique à celle purement méditerranéenne.

Très spécifique à l'Italie et à son passé politico-culturel le néopaganisme italien n'est pas un produit d'exportation. Cependant signalons quand même qu'il fut à l'origine d'une revue *Pax Deorum* (Paix des dieux), publié à Tucson dans l'Arizona et que l'Association culturelle Héliopolis fondée en France à la fin des années 1990 se revendique du pythagorisme et d'une romanité « *patrimoine héréditaire de tous les peuples de la Méditerranée (...) du Bosphore au Portugal et de la France au Maghreb* ».

4 - Le cas français

Il existe en France beaucoup de conventicules druidiques, quelques structures odinistes, plusieurs *covens* wiccans, mais ce qui caractérise le néopaganisme français, ce qui en fait la spécificité, c'est que la majeure partie de ceux qui s'en revendiquent se rattachent de près ou de loin à une

conception métapolitique et de droite du paganisme. Conception qui a été théorisée à partir de la fin des années 1960 dans une organisation connue sous les noms de GRECE, acronyme de Groupement de recherche et d'étude sur la civilisation européenne, ou de Nouvelle Droite.

Pour résumer très grossièrement la situation, on peut écrire qu'après les échecs de la lutte pour l'Algérie Française et de la campagne présidentielle de Tixier-Vignancourt, une fraction de l'extrême-droite française déplace son champ d'activité du combat politique au combat culturel. Pierre-André Taguieff résume ainsi la situation : « *Ce qui singularise d'emblée le GRECE, ce n'est donc pas sa "vision du monde", c'est sa stratégie, dite "culturelle" ou "métapolitique". Le principe en est simple : la conquête du pouvoir politique présuppose celle du pouvoir culturel. (...) À partir de 1973-1974, Alain de Benoist a donné un contenu plus précis à la stratégie "métapolitique" en la présentant comme un "gramscisme de droite". Gramsci est lu comme un "théoricien du pouvoir culturel", et le retournement anti-gauche de sa stratégie ainsi théorisé : "Le GRECE a entrepris une action métapolitique sur la société. Une action consistant à répondre au pouvoir culturel sur son propre terrain par un contre-pouvoir culturel" »* »

Parmi les thèmes que va développer le GRECE (anti-égalitarisme, critique de l'américanisation du monde, différencialisme, anti-universalisme, ethnopluralisme, etc.) on trouve curieusement le paganisme. Et le « maître à penser » de la Nouvelle Droite, Alain de Benoist - défini par Taguieff comme « *Polygraphe et polymathe aux intérêts théoriques imprévisibles, infatigable initiateur de rencontres paradoxales (...). Intellectuel de droite atypique, qui n'a jamais cessé de soumettre les droites à une critique incisive ; auteur de textes d'intervention doté d'un public polymorphe, traversant le clivage droite/gauche* » - publie en 1981, chez un grand éditeur, *Comment peut-on être païen ?*. Critique de haut niveau du monothéisme ce livre n'est pas le moins du monde un manifeste néopaïen et l'auteur y précise même : « *Ce qui nous semble surtout à redouter aujourd'hui, c'est moins la disparition du paganisme que sa résurgence sous des formes primitives et puériles* ».

Cependant, l'activité d'une structure interne du GRECE (la Commission Traditions), le désir de réactiver un certain nombre de traditions populaires dont en particulier les solstices, la publication de divers ouvrages comme *Les Solstices, Histoire et actualité, Le Guide pratique des prénoms, Fêter Noël, Les Traditions d'Europe*, etc. vont entraîner la création de fait d'un néopaganisme spécifique à la Nouvelle Droite, non-dénominationaliste mais très structuré au niveau des rituels et du mode de vie.

Par imprégnation idéologique, par passage de militants et de cadres d'une structure à une autre, le néopaganisme néo-droitisant va devenir une composante importante de la *subculture* de l'extrême-droite française. Au point que, lors de l'éclatement du Front national en 1998, certains journalistes expliqueront partiellement celui-ci par un affrontement entre des néopaïens soutenant Bruno Mégret et des catholiques soutenant Jean-Marie Le Pen !

Mais paradoxalement le néopaganisme néo-droitiste a cessé d'être d'actualité au sein de la structure même qui l'a conçue.

En 1999, dans l'enquête *Avec ou sans Dieu ?* publiée dans le magazine *Eléments* Alain de Benoist est présenté comme « non-croyant ». Il affirme « *J'ai plus d'estime pour les croyants que pour les incroyants, mais ce qu'ils croient me paraît rarement digne de foi* » et dans deux entretiens - publiés en 1996 et 1997 par les revues *Antaios* et *Eléments* - il n'est pas avare de critiques pour la mouvance néopaïenne : « *Cela donne lieu à des initiatives que je peux trouver sympathiques, sinon respectables, mais auxquelles je n'ai guère envie de participer. J'y vois trop de rituels inventés de toutes pièces, trop de déguisements, trop de christianisme retourné. L'un des périls qui me paraissent le plus guetter le "néopaganisme" d'aujourd'hui est précisément le risque de verser dans la parodie. Ésotérisme et "magie" de pacotille, dérives sectaires et gourous, "contre-Églises" et "maçonneries blanches", moralisme de patronage ou niaiseries du New Age, cérémonies tenant à la fois de l'office protestant et du bal costumé, je crains que tout cela n'annonce nullement la renaissance du paganisme, mais se rattache plutôt à cette "religiosité seconde" que Spengler voyait, non sans raison, réapparaître à toutes les époques de déclin.* »

De nombreux autres intellectuels de la Nouvelle Droite ont de même exprimé leur éloignement du paganisme.

Charles Champetier, déclare ne s'« *inscrire à l'intérieur d'aucune des religions* ».

Guillaume Faye, qui fut longtemps le théoricien en second de la Nouvelle Droite, range le néopaganisme parmi « *les erreurs idéologiques* » de son courant dans son livre *L'Archéofuturisme*. Il analyse : « *La Nouvelle droite a construit un corpus néopaïen entaché de plusieurs handicaps. Paradoxalement, ce néopaganisme partait d'un point de vue chrétien inconscient : opposer à un dogme une contre-doctrine. "Le" paganisme n'existe pas ; il y a "des" paganismes potentiellement innombrables. La Nouvelle Droite s'est présentée implicitement comme une "Église païenne", qui plus est, sans divinité. La nature même du concept païen interdit qu'on le prenne comme étandard métapolitique. (...) Ce paganisme était et semble toujours entaché d'un folklorisme sans assise dans la culture concrète des Européens (à l'inverse des États-Unis !) contre lequel je me suis toujours et en vain amicalement élevé. Résultat : un public potentiel n'est jamais venu vers la Nouvelle droite, un autre l'a fui. Pourquoi ? D'abord, parce que bien des gens ne comprenaient pas pourquoi cette mise en avant du paganisme, ce privilège idéologique qui lui était accordé, primait sur des questions beaucoup plus importantes d'ordre concret et politique (...). Autre conséquence : cette valorisation du paganisme comme image de marque publique eut, surtout en France, un effet médiatique repoussoir. Se réclamer explicitement du paganisme "quelque part, ça fait secte" (...). Je crois que l'insistance sur le paganisme comme étandard parapolitique a créé une confusion mentale chez le public naturel de la Nouvelle Droite ; comme si l'on détournait l'attention sur des questions secondaires, créant de plus un conflit artificiel avec des "catholiques traditionnels" pas si chrétiens que ça ... L'instrumentalisation du paganisme fut une énorme erreur de communication et de propagande. » Il propose finalement : « *Ne pourrait-on pas imaginer un christianisme néo-médiéval, quasi polythéiste, superstitieux, ritualisé pour les masses et un agnosticisme païen - une "religion des philosophes" - pour les élites ?* ».*

On va même, sous l'influence guénonienne, jusqu'à des (re)conversions au catholicisme dans sa version traditionaliste. C'est, par exemple, le cas de cadres néo-droitistes de second plan comme Arnaud Guyot-Jeannin et Christophe Levalois qui publient à l'automne 2000 un *Manifeste catholique d'Empire* et organisent à la même période une conférence sur le thème *Du paganisme au christianisme : un itinéraire spirituel* ...

Au sein du GRECE, le néopaganisme n'est donc plus qu'un enthousiasme passé, très largement obsolète, qui n'est maintenu vivace que par un courant minoritaire et peu médiatisé, animé un temps par le « chancelier » de l'organisation Maurice Rollet, depuis décédé, et publant les modestes bulletins *L'Atre* et *Roquefavour*.

Le néopaganisme issu de la Nouvelle Droite ne se retrouve plus vraiment que dans des dissidences de celles-ci comme l'organisation communautaire Terre et peuple et le petit groupe franco-belge Synergies européennes.

Terre et peuple a été fondé par Pierre Vial, un ex-secrétaire général du GRECE devenu un dirigeant important du Front national, puis du Mouvement national républicain, qui interrogé - en 1999 - sur ses croyances religieuses, répond : « *Paganus sum* » (Je suis païen) ... Très axé sur la vie communautaire, ce groupe organise diverses festivités païennes, des sortes de pèlerinages néopaïens et des colloques politico-culturels.

L'association Synergies européennes est, elle aussi, constituée de dissidents de la Nouvelle Droite. Son président s'est expliqué en 1995 sur son néopaganisme : « *Si sur le plan intellectuel, nous demeurons fidèles à l'esprit de ces religiosités du corps et du lieu, nous n'avons pas la prétention, en pratique, de réinventer un culte, des rites, des processions, démarches qui apparaîtraient assez vite comme carnavalesques. La défense de nos héritages les plus lointains passe par la philologie classique, l'exploration des sources du droit, l'ethnologie, etc. Sans une consolidation académique, rien ne pourra être sauvé. Le travail des séminaires universitaires, les travaux des archéologues, sont les seules démarches possibles.* » Notons que ce groupe qui a développé diverses relations internationales a joué un rôle assez actif dans le soutien au renouveau

néopaïen dans les pays de l'Est avant d'entrer en sommeil et de ne plus exister que par un site internet d'archives.

Proche de ces mouvements on trouve les revues de très bon niveau *Antaios, Solaria* et *Libération Païenne*.

Antaios été fondée en 1992, est devenue en 1998 l'organe de la Société d'études polythéistes. Son animateur, Christopher Gérard, qui a dirigé une collection consacrée au paganisme aux éditions L'Âge d'Homme et qui a été proche de l'écrivain Gabriel Matzneff, est étroitement lié à la Nouvelle Droite. Il intervient régulièrement dans ses colloques, dans ses débats internes et collabore à ses revues. Il a donné à sa revue, et à son cercle, les objectifs suivants : « *Participer à la renaissance d'un courant païen, polythéiste et non dualiste à l'échelle continentale, de l'Inde à l'Islande. (...) Notre objectif est de constituer un pôle philosophique à même d'effectuer des recherches sérieuses sur l'héritage préchrétien de notre continent dans le cadre de "l'érudition sauvage". (...) Antaios se situe dans une perspective postchrétienne et postrationaliste. Le regard porté sur la modernité est critique : nous sommes partisans d'un retour à l'esprit archaïque, du polythéisme des valeurs et de l'enracinement dans des terroirs multiples. Le dualisme, le concept de révélation, toute forme de dogmatisme ou d'utilitarisme nous sont étrangers. Nous entendons construire une critique radicale de la modernité finissante et de ses dogmes politiquement corrects. Antaios entend renouer le lien avec les religions naturelles du continent, un temps refoulées par la culture officielle et recouvertes d'un vernis chrétien. En outre, un lien doit être rétabli avec tous les polythéistes, comme par exemple les milieux de la renaissance hindoue. Antaios s'intéresse aussi aux traditions animistes des cinq continents, au chamanisme, au taoïsme ou au shintoïsme. Une vaste alliance doit être contractée entre tous ceux qui ne se reconnaissent pas dans les divers monothéismes (judaïsme, christianisme, islam), ni dans leurs formes laïcisées (consumérisme, capitalisme sauvage). »* *Antaios* et la Société d'études polythéistes ont disparu depuis de nombreuses années.

Solaria, revue apparue à la fin de l'année 1992 et qui paraît toujours en 2020, est l'organe du Centre européen de recherche héliaque, qui se consacre tout entier à l'étude des cultes solaires dans lesquels ses

animateurs voient « *une des formes les plus accomplies de la spiritualité européenne* ».

Issu en 1991 d'un cercle lié à la Nouvelle Droite de la région de Marseille, le groupe Libération païenne et sa revue éponyme ont depuis développé une vive critique du néopaganisme droïsant. Dans un document cette structure hétérodoxe se présente ainsi :

« *Notre néopaganisme se veut à la fois libération et communion.*

Libération des contraintes morales et physiques imposées par le christianisme, ainsi que par les institutions et les idéologies nées de celui-ci et de sa lente décomposition, qui ont déchu l'homme et la femme d'Europe de leur statut d'homme et de femme libre pour les livrer à l'arbitraire des seigneurs, auquel se substitua celui de l'État et des patrons, doublé de la police des âmes exercée par l'Église et les idéologies qui lui succédèrent.

Le christianisme a séparé le divin du monde. Ce faisant, il a, comme l'écrivait Max Weber, "désenchanté le monde". Nous aspirons à son réenchantement - au moyen de la communion retrouvée avec le Grand Tout, avec la Terre-Mère, avec l'Humanité, au sein des liens que tissent l'amour, l'amitié, la camaraderie et la parenté. L'orgiasme, expression paroxystique de cette communion, nous y aidera parce que l'extase à laquelle il nous fait accéder nous permet d'outrepasser notre individualité et notre finitude.

Disons-le tout net : notre néopaganisme est immoral, mais il s'agit ici d'un "immoralisme éthique" (...). Notre néopaganisme est également anarchiste, en ce qu'il dénie toute légitimité aux institutions mortifères (l'État et l'argent en particulier) qui se sont substituées, la plupart du temps par la violence, aux communautés primitives, clans, villages, tribus et peuples, dans lesquelles régnait, sous une forme plus ou moins euphémisée, une effervescente confusion des corps et dont il aspire, en quelque sorte, à restaurer l'organicité au sein de communautés dionysiaques comparables aux thiases de l'Antiquité gréco-romaine.

Quoique "néo", notre paganisme renoue avec ce qu'il y avait de plus archaïque et de plus subversif dans le paganisme antique qu'incarnait la figure de Dionysos en Grèce et à Rome ou qu'incarne encore aujourd'hui

celle de Shiva en Inde. Ces dieux et les cultes qu'on leur vouait étaient tenus en suspicion par les Anciens attachés à l'ordre établi de la Cité ou par les Hindous attachés à celui des castes. (...) C'est pourtant autour d'eux que s'organisa en Europe méditerranéenne la résistance à la christianisation et en Inde la résistance à l'islamisation. »

Libération païenne, qui est disparue au tournant du siècle, était donc une confrérie bacchique, une thiase dionysiaque, qui se vantait de fonctionner selon les règles antiques et de proposer « *à ses adhérents, avec la solidarité et l'entraide qui fondent toute communauté, de leur enseigner les vérités ultimes du dionysisme et d'accéder à l'extase par la danse et par le vin, ces deux présents que Dionysos fit jadis aux hommes.* »

Concluons en remarquant que si le GRECE n'a jamais eu de contacts organiques avec les organisations néopaïennes contemporaines, il n'en est pas de même des héritiers de sa période païenne ou de ses dissidents qui, même s'ils s'en défendent parfois, multiplient les passerelles avec les groupes les plus conventionnels du néopaganisme actuel en France et dans le monde. Ces structures néodroitistes qui mélangent politique, culture et religion, participent, de ce fait, totalement à la scène néopaïenne internationale et partagent avec celle-ci un nombre de références et de thèmes sans doute supérieur à ce dont ils ont eux même conscience.

1. Publié en français sous le titre *Magie et mystères du Nord, runes et pouvoirs féminins*, Camion noir, 2016.

2. Jacobite = partisan de la dynastie des Stuarts.

3. *Völkisch* : Populaire/populiste, germano-populiste. Définition du terme par Hans F.K. Günther : « *Vision aristocratique, à la recherche des moyens propres à provoquer une totale renaissance nationale basée sur l'héritéité et en faveur d'hommes libres.* »

4. Christian Bouchet, *La Wicca, les sorcières d'aujourd'hui*, Camion noir, 2016.

5. Gerald Brousseau Gardner, *Le Livre des ombres*, Camion noir, 2007.

6. Étude des comportements sociaux et culturels en fonction des sexes. Très en vogue dans les pays anglo-saxons.

7. Graphie utilisée par les féministes pour *women theology* ! ...

8. C'est dans cette optique qu'il faut comprendre la tribune publiée dans le *Journal du dimanche* le 3 novembre 2019 et signé par près de deux cents personnalités (dont notamment la Secrétaire d'État

chargée de l'Égalité entre les femmes et les hommes Marlène Schiappa, l'actrice Charlotte Gainsbourg, l'humoriste Muriel Robin ou la Femen Inna Shevchenko) qui souhaitent réhabiliter la figure de la sorcière, ces « *femmes pourchassées et assassinées par dizaines de milliers au cours de l'Histoire parce qu'elles vivaient en marge de la société patriarcale* ». Avec ce texte, intitulé *Sorcières de tous les pays, unissons-nous!*, les signataires disent reconnaître dans les sorcières « *les actrices parfois involontaires d'une des luttes les plus longues de l'humanité: celle pour l'égalité et le droit des femmes* ».

9. Lire à ce sujet : Clotilde d'Albepierre, *Michael Aquino, de l'Église de Satan au Temple de Seth*, Camion noir, 2012.

10. Le néo-pythagorisme italien sera traité dans le chapitre consacré aux spécificités du néopaganisme transalpin.

11. L'*asherah* était un arbre auquel les Cananéens vouaient un culte. En conséquence, le *Talmud* contient une *halakha* (disposition à caractère impératif) qui interdit de planter un tel arbre à proximité d'un lieu de culte juif.

12. Thélémite = disciples du mage britannique Aleister Crowley, voir Christian Bouchet, *Aleister Crowley, la Bête 666*, Camion noir, 2011.

13. Voir : Nicholas Goodrick-Clarke, *Les racines occultes du nazisme, les sectes secrètes aryennes et leur influence sur l'idéologie du III^e Reich*, Camion noir, 2010.

14. On lira sur cet étrange personnage : Rudolf von Sebottendorf, *Les écrits occultistes du fondateur de la Société Thulé*, Ars magna, 2019, ainsi que Detlev Rose, *La Société Thulé*, Ars magna, 2017.

15. Pour approfondir lire : Christian Bouchet, *Karl Maria Wiligut, le Raspoutine d'Himmler*, Ars magna, 2019.

16. Köngener = habitants de Köngen, une commune de Bade-Wurtemberg, située dans l'arrondissement d'Esslingen, dans la région de Stuttgart.

17. Disciples de Nicolas Roerich (1874-1947). Un peintre russe qui vécut de nombreuses années dans la vallée himalayenne de Kulu. Occultiste inspiré par Helena Petrovna Blavatsky, il fut toute sa vie durant un compagnon de route de la révolution soviétique, y compris durant la période stalinienne.

18. Voir à son sujet : Maria de Naglowska, *Traité de magie sexuelle, les rituels sataniques de la Confrérie de la flèche d'or*, Camion noir, 2012.

19. Jean-Paul Lippi, *Julius Evola*, Pardès, 1999.

20. C'est lui qui déposa ses cendres funéraires dans une crevasse du Mont Rose.

Chapitre IV - Le néopaganisme comme phénomène sociologique

Comment devient-on néopaïen ? Pour quelles raisons ? Comment vit-on sa foi ? Voici des questions que se posent sans doute nos lecteurs et auxquelles nous tâcherons de répondre ci-après. Nous situerons aussi, *in fine*, le néopaganisme dans le champ des nouveaux mouvement religieux et nous montrerons comment il participe pleinement de la nouvelle religiosité.

A - Comment devient-on néopaïen ?

Même si un certain nombre d'enfants naissent dans des familles néopaïennes, dans la quasi-totalité des cas cette appartenance religieuse n'est pas native mais est le fait d'une conversion. On est donc amené à se demander ce qui occasionne celle-ci.

La lecture de beaucoup de témoignages m'a fait relever deux causes déterminantes de conversion - à savoir soit une influence d'une œuvre culturelle, soit une influence idéologique -, mais en examinant de manière plus approfondie la situation, j'ai été conduit à conclure que la base de tout cela se réduisait à un seul comportement : la quête identitaire.

L'influence d'une œuvre culturelle, peut être celle d'un livre, d'un film, d'une légende ... Par exemple dans *B.A-BA de la tradition nordique*, Arnaud d'Apremont¹ relève pour l'odinisme l'influence de l'œuvre de Tolkien : « *C'est un myologue-conteur qui va définitivement asseoir le réveil du nordisme en Grande-Bretagne : le professeur J. R. R. Tolkien. Sans Tolkien, son Seigneur des anneaux et ses Hobbits, il est probable que la tradition nordique n'aurait pas aujourd'hui l'ampleur qu'elle connaît* ». Nous avons aussi vu que ce fut la lecture du livre de Robert Graves *Watch the North Wind Rise* qui amena Fred Evans à créer le groupe néo-hellénique Feraferia. De même, on sait qu'Harold Moss, le créateur de l'égyptianisante

Church of the Eternal Source avait subi la fascination des *peplum* et des films traitant de sujets bibliques. Quant à l'importante Church of All Worlds, elle tire son origine d'un groupe d'étudiants passionnés par le roman de science-fiction de Robert Heinlein, *Stranger in a Strange Land* (Étranger dans un monde étrange), et par ceux de l'écrivain libertarien Ayn Rand².

L'influence idéologique, elle, est fort différente d'une tradition à une autre et d'un pays à un autre.

Aux États-Unis, c'est le féminisme qui a joué un grand rôle, comme nous en avons traité précédemment et comme l'expliquent Prudence Jones et Nigel Pennick dans *A History of Pagan Europe* : « *Pourquoi est-ce que le paganisme revient en Europe et en Amérique ? (...) La cause sous-jacente semble avoir été la recherche d'une religion qui vénère la Déesse et ainsi donne aux femmes la dignité d'être celles qui portent les linéaments de la divinité. Ceci a été considéré comme indispensable par des femmes dont l'émancipation politique n'avait pas trouvé en parallèle une amélioration identique de leur statut religieux.* » Les mêmes auteurs relèvent ensuite l'importance de l'engagement écologique dans la conversion au néopaganisme, ce que confirme la revue écologiste radicale nord-américaine *Earth First !* qui dans le numéro spécial édité pour son vingtième anniversaire, en décembre 2000, publie un article sur *L'esprit païen dans le mouvement de défense de la Terre*. Ajoutons que féminisme et écologie se fondent dans « *l'hypothèse gaïa* » du Britannique James Lovelock adoptée, nous l'avons vu, comme base de la théologie d'une partie du néopaganisme anglo-saxon.

Dans un certain nombre de pays européens, et en France tout particulièrement, c'est l'antichristianisme qui a joué un rôle primordial, comme le fait remarquer Massimo Introvigne dans le numéro 5 de la revue *L'Originel* : « *Il va sans dire que la mouvance néopaienne est née, dans la majorité de ses sources, comme réaction au christianisme et souvent comme antichristianisme violent. Dans les pays latins, où le néopaganisme n'a pas l'enracinement qu'il montre aux États-Unis, l'autoprésentation du néopaganisme continue souvent à commencer par la critique du*

christianisme. » Et dans les témoignages que l'on peut consulter, Friedrich Nietzsche apparaît comme l'auteur de référence de ces néopaïens. Que ce soit le néo-droitiste Guillaume Faye qui explique ainsi son engagement passé dans le néopaganisme : « *Parti d'un constat juste, de nature nietzschéenne : la nocivité égalitaire, homogénéisante et ethnomasochiste de l'évangélisme chrétien* » ou Alain de Benoist qui ouvre son *Comment peut-on être païen ?* par une citation de *L'Antéchrist*. Citation que reprend, dix-neuf ans après, Pierre Vial, un autre néopaïen français s'expliquant sur son paganisme, dans son livre *Une terre, un peuple* où il précise : « *Être païen c'est refuser cette inversion des valeurs que Nietzsche dénonce dans le christianisme* ». Cet antichristianisme nietzschéen se double d'une recherche de l'identité originelle perdue. Démarche que l'on retrouve chez Michel Raoult qui, dans un entretien avec la revue *Antaios*, se confie sur sa conversion au druidisme : « *J'étais alors en quête d'identité et de retour aux sources* ». Lui font écho les néopaïens Steven Posch et Deborah Lipp qui expliquent dans le numéro 107 de *Green Egg* leur conversion comme liée à une démarche « ethnique » et « tribale ». Il suffira à mes lecteurs de se reporter aux chapitres qui précèdent pour retrouver cette quête identitaire à la base de nombreux groupes et particulièrement marquante dans les tout nouveaux néopaganismes des pays de l'ex-bloc soviétique.

Une réflexion plus approfondie, qui pourrait être soutenue par une multitude d'exemples, peut donc amener à conclure qu'il n'y a qu'une seule démarche commune à la base de toutes les conversions au néopaganisme et que celle-ci est la quête identitaire. Cela, que l'identité recherché soit réelle (c'est-à-dire à base ethnique ou nationale) ou rêvée, ethnique ou sexuelle (identité féminine ou pour certains groupes identité homosexuelle).

B - Le néopaganisme comme pratique religieuse

Malgré la diversité des filiations néopaïennes, une pratique religieuse commune a vu le jour. Elle n'est pas le fait de tous, certaines traditions nationales ayant des rites et des cérémonies qui leur sont propres, mais elle est cependant très largement majoritaire et trans-courants.

Cette pratique, très fortement influencée par celle du courant néopaïen majoritaire - c'est à dire la wicca -, est structurée autour de trois types de

célébrations : la roue de l'année, les rites de passage et le culte privé.

Sous le nom de « *roue de l'année* » les néopaïens regroupent huit festivals qui les rassemblent pour célébrer la fluctuation des saisons. Il s'agit de *Samhain*, *Yule*, *Imbolc*, *Ostara*, *Beltaine*, le solstice d'été, *Lugnasadh* et *Mabon*.

L'année néo-païenne commence et finit avec la fête de *Sahmain*, le 31 octobre. C'est la fête des morts, nommée dans le monde profane Toussaint ou *Halloween*. La nuit de *Yule*, le 21 décembre, est la fête de la renaissance du soleil. *Imbolc* (aussi connu sous les noms de *Oimelc* ou *Brigid*), a lieu le 2 février. *Ostara*, est célébré le 21 mars, c'est la fête du printemps, du réveil de la terre. *Beltaine*, le 30 avril, est une célébration de la fertilité. Sa connotation sexuelle/phallique est très forte et est symbolisée par « le Mai », un tronc d'arbre dépouillé, abattu et replanté au centre d'un cercle sacré, autour duquel vont danser beaucoup de néopaïens. La nuit du solstice d'été, le 21 juin, quand le soleil est à son zénith, est la plus courte de l'année. Elle est célébrée par de grands feux connus dans la culture des campagnes sous le nom de « *feux de la Saint Jean* ». *Lugnasadh* (nommé aussi parfois *Lammas*), le 1^{er} août, marque le début des moissons. *Mabon*, le 21 septembre, est la fête de l'équinoxe d'automne.

Ces célébrations ont lieu toutes les six semaines et sont l'idéal auquel tendent les néopaïens organisés. Dans la réalité, le culte se limite souvent - pour les néopaïens non intégrés dans une structure ou pour les groupes peu importants - à célébrer les solstices d'été et d'hiver.

Les rites de passage marquent les naissances, les mariages et les décès. Ils sont variables dans la forme, même si des constantes s'observent. Lors des naissances et des mariages une présentation à la communauté, au clan, a lieu. Pour les nouveau-nés, un nom est donné qui doit être sans connotation chrétienne et ethniquement enraciné. Pour les funérailles l'incinération semble préférée et des libations de vin et des semaines de grains de blé sur le corps semblent habituelles.

Toutes ces pratiques ne peuvent être que collectives et exigent donc l'appartenance à une structure de base dont l'appellation varie (*coven* pour les wiccan, *kindred* ou *earth* pour les odinistes, bosquet pour les druides,

etc.). Celle-ci se retrouve, selon la saison et selon le type de la cérémonie (*Beltaine* pour la plantation du « mai » et le solstice d'été pour le bûcher imposent l'extérieur), soit dans un temple réservé à cet effet (j'ai ainsi pu visiter à Marseille celui où la thiase dionysiaque qui publiait le journal *Libération païenne* organisait ses banquets rituels), soit dans une demeure particulière, soit en pleine nature, que ce soit dans un simple jardin ou dans un lieu symbolique (en Europe, les sites mégalithiques sont fort appréciés; aux États-Unis, il en va de même des lieux de culte amérindiens), etc.

Quant au culte domestique, célébré - théoriquement - par chaque néopaïen dans sa demeure, il a donné naissance à toute une industrie et à tout un commerce de reproduction de statuettes antiques de toutes les traditions destinées à figurer sur les autels ou dans les temples des particuliers. Ceux-ci leur rendent des hommages qui peuvent aller des simples offrandes de fleurs, de libations et de fumigations à des pratiques proches de la théurgie. Enfin, toute une fraction du mouvement néopaïen s'adonne, en privé, d'une manière ou d'une autre à des actes magiques, que ce soit la divination (souvent par l'usage des runes), la thérapie psychique, les charmes, etc.

C - Le néopaganisme et la nouvelle religiosité

Bien que se voulant un retour aux « *vieilles religions* », le néopaganisme est dans la réalité une pratique totalement en phase avec le phénomène de la nouvelle religiosité que les sociologues définissent par quelques termes comme « *bricolage religieux* », appartenance sans foi, fluidité de l'engagement, « *self-service spirituel* », consommation événementialiste, etc.

La situation religieuse de l'Occident a été, en effet, totalement bouleversée au cours des dernières décennies et ne s'articule plus aujourd'hui autour des Églises, mais au sein de recompositions complexes. Les chercheurs anglo-saxons en science des religions qui ont traité de la sécularisation ont bien décrit cette dissémination de l'imaginaire religieux impliqué par le processus de privatisation et de subjectivisation des croyances. Le terme « *bricolage* », créé par Claude Lévi-Strauss, et mis en lumière dès la fin des années 1960 par Thomas Luckmann dans *The Invisible Religion*, rend bien compte de la pratique des individus insérés dans ce nouveau « *cosmos sacré*

des société modernes » où chacun se sent libre de « *suivre sa voie* », d'utiliser des fragments de croyances prélevés sur les religions historiques en les combinant selon ses besoins personnels, de piocher en somme dans le « *croyable disponible* » ce qui lui convient à un moment donné.

Par ailleurs, les Occidentaux sont de plus en plus nombreux à revendiquer une identité religieuse, sans pour autant croire, ou être engagé dans un quelconque cheminement spirituel, suivant la formule d'un chercheur du Centre d'études interdisciplinaires du fait religieux, Frédéric Lenoir - inspiré de la sociologue britannique Grace Davie - : « *belonging without believing* » (appartenir sans croire).

Dans le même temps, les sociologues de tous les pays occidentaux relèvent la fluidité de ces engagements et la conception instrumentale de la communauté. Ces phénomènes sont typiques de la modernité religieuse, et touchent aussi bien les religions historiques que les nouveaux mouvements religieux. Ce n'est plus la tradition qui dicte le sens à l'individu, mais l'individu qui va librement chercher ce qui fait sens pour lui dans une ou plusieurs religions. Le « *self-service religieux* » est la conséquence de ce basculement du rapport à la tradition, et, mis à part une faible minorité de fidèles profondément et durablement socialisés dans une religion, la plupart des Occidentaux qui rejoignent aujourd'hui une tradition religieuse ne s'investissent ni totalement - le bricolage et les réinterprétations subjectives restent la règle - ni durablement. C'est le « *nomadisme religieux* » qu'a décrit Marcel Gauchet dans *Le Désenchantement du monde* : « *Il y a d'excellentes raisons pour que les hommes d'après la religion aient la tentation de se convertir tous azimuts. Et il y en a de meilleures encore pour que leurs conversions ne soient ni très solides ni très durables, parce qu'ils ne sont pas capables de renoncer aux raisons qui les déterminent à se convertir, ce qu'exige une conversion pour être entièrement efficace. Aller-retour et compromis boiteux entre l'adhésion et la distance, entre le culte du problème et le choix de la solution qui définit la religiosité spécifique de l'époque.* »

Enfin, la consommation événementialiste est aussi une tendance typique de l'évolution des comportements religieux en Occident qu'ont aussi relevée de nombreux sociologues dont, en particulier - en France - Danièle

Hervieu-Léger. Il s'agit de l'abandon d'une fréquentation régulière de l'institution au profit d'une fréquentation exceptionnelle, à l'occasion de « moments forts » que ceux-ci soient - si l'on prend l'exemple des catholiques - la fête de Pâques ou les Journées mondiales de la jeunesse ...

Comme a pu l'écrire Jean-François Mayer, le néopaganisme est un des courants « *de la religiosité non chrétienne dans l'Occident contemporain* ». À ce titre, il participe pleinement au phénomène de la nouvelle religiosité. La faiblesse générale des structures qu'il crée, l'aspect peu dogmatique de ses croyances et le peu de contrainte sociale qu'il exerce sur ses membres le situent dans un espace s'étendant entre les nouveaux mouvements religieux et le *New Age*. Sans doute est-il même dans la géographie spirituelle plus proche du Nouvel âge que des NMR, c'est du moins l'avis d'Eric Pier Sperandio qui, dans *Le Guide du Nouvel âge*, en fait une des « *religions, philosophie et doctrines* » de celui-ci ou de Prudence Jones et Nigel Pennick qui parlent, dans *A History of Pagan Europe*, d'une « *nouvelle religion pour le Nouvel âge* », opinions que tempère Massimo Introvigne dans *Storia del New Age* (Histoire du New Age) dans un chapitre où, après avoir relevé les convergences et les différences, il se refuse à « *assimiler les deux phénomènes* », tout en reconnaissant leur très grande proximité.

Alain de Benoist, l'auteur de *Comment peut-on être païen ?*, a admirablement décrit l'état spirituel du néopaganisme dans le cadre d'un entretien avec la revue *Eléments*. Il faut le citer longuement tant sa vision est pertinente :

« *J'y vois beaucoup de pastiche, beaucoup de parodie, mais fort peu de paganisme !*

La confusion atteint son comble avec les groupes “néopaïens”, surtout anglo-saxons, qui s'inscrivent dans la mouvance du New Age. Plus ou moins issue du mouvement hippie et de la contestation californienne des années soixante, cette mouvance a comme principale caractéristique son caractère syncrétique et composite : “anything goes”.

(...) Les groupes “néopaïens”, extrêmement nombreux, qui évoluent dans ce milieu échappent rarement à ce syncrétisme, en fait un patchwork de croyances et de thèmes de toutes sortes, où l'on voit se mêler les tarots et

les “charmes” karmiques, l’interprétation des rêves et les invocations à la Grande Déesse, les traditions hermétiques égyptiennes et les Upanishads, Castaneda et le roi Arthur, Frithjof Schuon et la psychologie jungienne, le marteau de Thor et le Yi-king, la “magie thélémite” et le yoga, l’Arbre de vie et la “transe chamanique”, etc.

Dans ce fatras, tout n’est évidemment pas à rejeter, à commencer par des thèmes comme l’écoféminisme, la vision holistique des choses, le non-dualisme, etc. Mais ces thèmes sont noyés, sans la moindre rigueur, dans un confusionnisme débridé fondé sur le postulat implicite de la compatibilité, voire de la convertibilité, de toutes les croyances, de toutes les sagesses et de toutes les pratiques. S’y ajoutent une débauche de bons sentiments, qui verse souvent dans l’optimisme niais dont les Américains sont coutumiers, et surtout cette croyance naïve que l’expérience individuelle est le seul critère de validation du cheminement intérieur et qu’on peut recourir à des spiritualités ready made comme à autant de recettes de bonheur et d’”épanouissement”.

(...) Certes, tous les groupes “néopaïens” actuels ne s’inscrivent pas dans cette mouvance, mais ils en sont rarement séparés par une frontière étanche. Un trait qui leur est commun, par exemple, est leur propension à la spéculation ésotérique ou “magique”. Je ne prendrai pas ici position sur l’ésotérisme en général. Mais il n’est que trop évident qu’il sert aisément de support à tous les délires. Et de fait, nombre de groupes “néopaïens” suppléent à leur absence de savoir, ou surtout de critères permettant d’apprécier la valeur de ce qu’ils savent, par une imagination débordante : interprétations personnelles assénées comme des arguments d’autorité, affirmations sans preuves, extrapolations fantaisistes, etc.

(...) Je ne porte là qu’un jugement d’ensemble. Si l’on examinait séparément chacun de ces groupes, ce qu’il est difficile de faire ici, je serais le premier à apporter des corrections et des nuances. Il est évident que certaines communautés “néopaïennes” sont plus intéressantes et plus sérieuses que d’autres. Parmi leurs animateurs, dont les bonnes intentions et la sincérité ne sont pas en cause, il en est qui ont une connaissance réelle des anciennes religions païennes et qui travaillent sérieusement pour mieux les connaître encore. Leurs publications sont parfois bien faites, et je ne

ferai pas non plus l'erreur de croire qu'elles ne s'adressent qu'à de doux rêveurs ou à des monomaniaques, ou encore à des individus en situation d'échec, qui espèrent résoudre leurs frustrations et leurs problèmes internes en adhérant à des groupes dans lesquels ils espèrent trouver la place que la vie réelle leur refuse. Il reste néanmoins que, prise globalement, cette mouvance s'inscrit fort bien sur l'actuel "marché des croyances" où chacun, sur la base d'une sorte de bricolage spirituel, vient au gré de ses humeurs faire son choix entre différentes religions et "sagesse" possibles. Ce marché où fleurissent quantité de spiritualités de marge oscillant entre la tentation fusionnelle représentée par les sectes et un désir de "soigner son âme" comme on soigne son corps, par des recettes à la carte, est l'un des symptômes les plus évidents de la crise spirituelle de notre époque. »

Cette citation pourrait se suffire à elle-même. Mais il n'est peut-être pas inutile - pour les lecteurs qui pourraient être perplexes ou incrédules - de la conforter par divers exemples représentatifs de ce « *bricolage religieux* », de cette appartenance sans foi, de cette fluidité de l'engagement, du *self-service* spirituel, de la consommation événementialiste, ...

Bricolage religieux et fluidité de l'engagement avec Michel Raoult qui, dans un entretien à la revue *Antaios*, conte comment il fut simultanément de longues années durant druide et chrétien, et comment il a spirituellement erré : « *J'ai aussi connu un certain nombre d'écoles ou de mouvements spiritualistes, plus ou moins ésotériques, tels que la franc-maçonnerie, le martinisme, le rosicrucianisme, la théosophie et ses dérivés, sans parler de la wicca ou des écoles orientales, indiennes, sud-américaines et autres.* » Nomadisme religieux que l'on retrouve chez Corax, un dévot de Mithra lui aussi interviewé par *Antaios*, qui est passé par le catholicisme, l'islam et le bouddhisme avant d'aboutir au néopaganisme.

Bricolage et *self-service* avec Philip Shallcrass, Grand druide du British Druid Order et éditeur de *The Druid's Voice*, qui précise lors d'un colloque sur le paganisme tenu à l'Université de Newcastle en 1994 : « *J'ai moi-même incorporé dans les rituels des éléments africains, amérindiens et hindous, quand cela me semblait approprié et exprimait ce que je voulais dire* », puis indique : « *Le druidisme contemporain comprend des éléments d'origine non-celtique. Certains viennent des traditions amérindiennes (...).* »

*Des pratiques chamaniques, comme l'usage des tambours, des danses, des chants, des voyages visionnaires, des contacts avec les pouvoirs des animaux, ainsi que l'usage d'objets de pouvoir comme les cristaux de quartz utilisés pour guérir, sont aussi devenus populaires parmi les druides. D'autres utilisent des techniques de méditation qui ont leur origine dans le bouddhisme ou l'hindouisme, ou encore font usage des enseignements kabbalistiques de l'Ordre hermétique de l'aube dorée ». Remarques que l'on trouve confirmées dans le numéro 109 de la revue américaine *Green Egg* avec une lectrice qui signe d'un pseudonyme égyptien - Maat - un témoignage où elle affirme « *Je suis une druidesse et un chaman. Je suis aussi une sorcière* ».*

Bricolage et *self service* encore, quand la lecture de la plupart des traités de runologie ou de « *tradition nordique* » permet de se rendre compte au premier coup d'œil que l'arbre séphirotique, l'*Adam Kadmon* et la numérologie kabbalistique - issus des milieux occultistes -, ainsi que les *asanas* et les *chakras* du yoga s'y retrouvent simplement redessinés et habillés de runes !

Bricolage et *self-service* toujours, quand un cadre de la Nouvelle Droite est ainsi défini par un de ses proches dans une *interview* : « *(il) a lui aussi évolué et n'en tient plus pour des positions néopaïennes et antichrétiennes, mais au contraire pour un amour bien compréhensible pour la Vierge Marie, porteuse de pureté assomptionnelle. La gnose chrétienne, mais aussi toutes les autres religions à commencer par l'islam traditionnel, captent son attention.* »³

Bricolage, encore et toujours, avec des païens-boud- dhistes. Qu'ils soient François Perrin - qui fut ministre en Belgique - qui annonce à la revue *Antaios* : « *(Je suis) un païen sous influence bouddhiste* » ou Laurie Lovekraft présentée dans le magazine *Green Egg* comme « *Écologiste radicale, bouddhiste, païenne et femme écarlate*⁴ ».

Appartenance sans foi quand on constate que le non-dénominationalisme croît chez les néopaïens et que la revendication païenne n'est souvent qu'identitaire (phénomène particulièrement prononcé dans l'odinisme de certains courants d'extrême-droite aux États-Unis) ... Consommation

événémentialiste, quand on sait que la seule activité cultuelle de nombreux néopaïens se réduit à participer à une célébration annuelle (le solstice d'été, le *moot* des odinistes, l'assemblée estivale de la Gorssed, etc.) ...

Etc., etc., ... De tels exemples pouvant être continués *ad nauseam*.

On m'objectera que j'ai choisi mes exemples dans les paganismes américains ou ouest-européens, et que la situation est bien différente dans ceux qui se sont développés dans les pays issus de l'effondrement de l'URSS.

Il n'en est rien. Nous avons, par exemple, précédemment relevé l'influence du bouddhisme et de l'hindouisme - via la Société théosophique - sur le paganisme baltes de Romuva au début du siècle. Pour la période contemporaine, la simple lecture de *Sacred Serpent* (Serpent sacré, le défunt organe en langue anglaise de ce groupe) permet de se rendre compte de l'influence du *New Age*, influence renforcée par les références constantes à l'archéologue Marija Gimbutas connue comme une des principales inspiratrices de la wicca dianique aux États-Unis⁵. Le bricolage religieux est aussi présent chez Jacek Dobrowolski, fondateur à la fois de la première communauté bouddhiste polonaise et d'un culte conjoint à Jaryla, le Dionysos slave, et à la Vierge Marie. On le trouve encore, en Russie, quand un des dirigeants de l'Union des communautés païennes, Vladimir Avdeyev, explique sa dette « théologique » vis à vis de Miguel Serrano - le fondateur du courant « nazi-ésotérique » qui voit dans Adolf Hitler un *avatar* de Kalki ! - et dit comment il a reçu des « révélations », via les séances de spiritisme de son père ... Le même Avdeyev fait aussi montrer de convictions *new age* affirmées en estimant que « *nous sommes à la veille d'une nouvelle ère cosmique, l'ère du Verseau, qui apportera un changement complet dans les paradigmes religieux dominants* ». Pour ce qui est des néopaganismes des peuples de la Volga ou de Sibérie, si leur recréation par des intellectuels s'appuyant sur des travaux d'ethnologues leur garantit une certaine pureté, on est clairement là dans le cadre de l'appartenance sans foi puisque le retour au paganisme n'est pas le fait d'une conversion spirituelle, mais d'un choix identitaire fait parmi plusieurs options religieuses possibles. Mais même chez eux les influences

occultistes - via principalement le Mouvement Roerich - existent et le « bricolage » n'y est pas absent, que ce soit dans les tentatives de transformation des polythéisme populaires en monothéisme ou dans celles de fusionner chamanisme et parapsychologie (comme nous l'avons vu chez les Khakazes).

- [1.](#) Ce néopaïen prolifique a depuis rompu avec sa croyance et, devenu franc-maçon a rejoint la Grande loge nationale.
- [2.](#) Paradoxalement, l'œuvre de celle-ci a aussi eu une influence fondamentale sur Anton Szandor LaVey, le fondateur de l'Église de Satan.
- [3.](#) Arnaud Guyot-Jeannin, entretien avec la revue *Résistance !* (n° 3, Nantes, 1998)
- [4.](#) C'est à dire pratiquant la magie sexuelle ! ...
- [5.](#) Et paradoxalement très appréciée par Pierre Vial le leader des néopaïens identitaires français.

Conclusion - Et si le véritable néopaganisme était autre ?

Au moment de conclure, l'auteur est saisi d'une angoisse. Et s'il s'était trompé ? Et si ce livre ne correspondait pas le moins du monde à la réalité ? S'il a bien traité des néopaganismes, a-t-il traité du néopaganisme ?

En réalité, cet ouvrage n'a volontairement abordé qu'une partie du sujet, celle du néopaganisme organisé, de type confessionnel, et il a laissé de côté les manifestations spontanées de néopaganisme que connaît notre société moderne.

C'est ce néopaganisme que le synode des évêques de France a partiellement dénoncé en octobre 1999. Si on fait l'impasse sur les à-peu-près, sur les confusions et sur les généralisations d'une assemblée d'individus dont l'intelligence n'a jamais été la caractéristique principale, on peut se demander s'il n'y a pas eu là une intuition de la réalité ?

Le véritable néopaganisme, le véritable polythéisme, à l'aube de ce XXI^e siècle, ne serait-il pas ailleurs que dans les groupuscules néopaiens ?

Ne serait-il pas dans des comportements furieusement modernes ? Tels ceux que Timothy Leary décrit dans *Chaos et cyberculture*, dans le chapitre *Sociologie du LSD* : « *Ce qu'on appelle la “culture de la drogue” des années soixante n’était pas une lubie d’étudiants; c’était une renaissance, à l’échelle mondiale, des plus vieilles religions. Les hippies l’ont senti d’instinct alors qu’ils déambulaient pieds nus en jouant de la flûte. Paganisme 101 est soudain devenu le cursus optionnel le plus suivi.*

(...) *D'un point de vue sociologique, il est intéressant de noter que la culture de la drogue aux États-Unis et en Europe de l'Ouest (et plus récemment dans certains pays de l'Europe de l'Est) a remis en vigueur les rituels païens et polythéistes antérieurs au christianisme. Dans les années 60-70, des millions de citoyens de pays industrialisés ont consommé des*

psychédéliques lors de rituels hindouistes, bouddhistes et païens. Les drogues étaient prises en groupe et lors de cérémonies publiques. Les acid-tests. Les love-in. Les communautés. Les consommateurs de psychédéliques acceptaient instinctivement le besoin de retrouver des liens sociaux étroits et des rituels tribaux.

La cohésion communautaire exprimée lors des expériences psychédéliques est primordiale. La culture psychédélique prônait la prise de drogue parce que son but était de susciter l'amour de la nature, la solidarité au sein de la tribu et les expériences humanistes. Le premier Be-In, à San Francisco, a été annoncé comme le "Rassemblement des tribus". Le même phénomène se produit encore de nos jours lors des concerts des Grateful Dead, où vingt mille deadheads se réunissent régulièrement pour participer à des danses rituelles. »

Dans le même ouvrage, Leary insiste sur ce thème dans un autre chapitre intitulé *Du paganisme high-tech* : « *Durant leur adolescence, les baby-boomers ont fait une bringue spirituelle inégalée depuis la Croisade des Enfants. Dans leur révolte contre la culture industrielle, ils ont réinventé, mis à jour leurs racines païennes et tribales. Ils ont fait l'expérience de l'hindouisme, du bouddhisme, des rituels amérindiens, de la magie, de la sorcellerie, du vaudou comme il se pratique à Ann Arbor, du yoga comme on l'enseigne à Esalen, du Yi King, du taoïsme, de l'exorcisme du pentagramme, des réincarnations en 3D, des love-in et des cérémonies psychédéliques.*

Une renaissance du paganisme ! Les dieux Pan et Dionysos en cassette audiovisuelles. Mic Jaeger les a fait sympathiser avec le diable. Les Beatles leur ont fait remonter le cours du Gange. Jimmy Hendrix les a initiés aux rites vaudous. Existe-t-il un dieu païen ou une métaphore d'une divinité du tiers-monde que les groupes rock n'ont pas encore célébré sur la pochette de leur album ? »

Le véritable néopaganisme ne serait-il pas dans l'intuition dont Emmanuel Monin fait part à la revue *L'Originel* : « *Le néo-tribalisme est la facette la plus visible du renouveau païen dans les sociétés européennes* ». À ce titre, les signes et marquages tribaux que sont le piercing, le tatouage, le

branding, ne peuvent-ils pas être considérés, eux aussi, comme une forme de renouveau du paganisme ?

En prennent d'ailleurs conscience un certain nombre de tatoueurs dont se fait l'écho l'animateur du studio *Nomad Body Piercing* : « *La philosophie de Nomad est la recherche de l'unité avec les méthodes et la sagesse tribale. Nous essayons de préserver d'anciennes coutumes de modification corporelle. Je pense que nous devons commencer à (re)créer des rites personnels. Le monde judéo-chrétien essaie de supprimer tout ce qui n'est pas pour lui sacré ; comme notre identité et notre sexualité.*

Il est effrayant de constater à quel point nous sommes dissocié de la terre. Pourtant, il y a toujours une conscience tribale qui vit en nous. Avec de l'intelligence, l'environnement approprié et le désir de faire confiance à leurs propres intuitions, les gens s'écartent de ce que la culture dominante essaie de leur faire avaler de force, et se mettent en quête de quelque chose de plus naturel et magique.

Chez Nomad nous travaillons dans une perspective tribale. Nous sommes en opposition aux missionnaires qui dépouillent les gens de leur culture et de leur âme. Nous nous réclamons de quelque chose d'ancien, de quelque chose ayant une intégrité immense. »

Le véritable néopaganisme ne serait-il pas aussi dans les nouveaux comportements sexuels que décrit l'essayiste Guillaume Faye :

« *Dans une conception païenne de la société - à la fois libertaire et souveraine, conviviale et régaliennes, animée par le principe de plaisir comme par la volonté de puissance - tout peut coexister de manière organique et polythéiste : l'ascèse sexuelle, le libertinage, l'esprit de jouissance, la déviance, l'homosexualité, le saphisme, la sublimation, l'esthétisme. Chacune de ces attitudes correspond à une fonction, à un ordre, normé par des codes rigoureux.*

Faire l'amour ou faire la guerre ? Non, faire l'amour et la guerre.

Prendre position pour une pansexualité - pour une omniprésence du sexe - c'est opérer un retour vers une conception vitaliste de la société, c'est se

montrer païen, c'est s'opposer à l'humanisme égalitaire et totalitaire. Le pansexualisme est fondateur d'ordre, créateur de différences, ordonnateur de fonction.

Le plaisir est païen, le plaisir est frère de la volonté de puissance. Gardons-nous de le condamner. Les défendeurs bidons des valeurs traditionnelles qui s'insurgent contre le retour, dans la jeunesse actuelle, du goût du maquillage viril, du travestissement sexuel dans les soirées, de l'échangisme adolescent, savent-ils qu'ils assistent là au retour salutaire de très anciennes traditions européennes, traditions qui renaissent aujourd'hui, alors que la modernité grise et perverse du christianisme s'essouffle ? »

Le véritable néopaganisme existentiel n'est donc peut-être pas vécu dans les mouvements néopaïens ? Peut-être est-il ailleurs ? Peut-être que la *drag-queen* qui recrée inconsciemment les rites des prêtres de Cybèle est plus proche du paganisme des origines que le Français très moyen qui se déguise le temps d'un *week-end* en druide ou en grand prêtre d'Odin ... Peut-être ? Peut-être pas ? Nous laisserons à nos lecteurs le soin d'en décider. Quoiqu'il en soit la question méritait, à notre sens, d'être posée.

**Retrouvez la totalité des titres du catalogue sur
www.camionnoir.com**

Table des matières

Introduction

Chapitre I - Le déclin et la persistance du paganisme européen

A - La christianisation de l'Europe

B - Les persistances du paganisme européen

Chapitre II - La résurgence

A - Le paganisme littéraire et intellectuel

B - Le druidisme à l'ombre des mégalithes

C - Le néo-paganisme sous la Révolution française et ses prolongements

Chapitre III - Le néopaganisme

A - Les néopaganismes occidentaux

1 - Le druidisme

2 - L'odinisme

3 - La wicca

4 - Le néopaganisme d'origine égyptienne

5 - Le pythagorisme et l'hellénisme

6 - Le judéo-paganisme

B - Les spécificités nationales

1 - Le néo-paganisme allemand

2 - Les néopaganismes des pays de l'est européen

a - Le néopaganisme dans la fédération de Russie

b - Le néopaganisme dans la Communauté des États indépendants

c - Le néopaganisme dans les pays baltes

d - Le néopaganisme en Pologne

3 - Le néopaganisme italien

4 - Le cas français

Chapitre IV - Le néopaganisme comme phénomène sociologique

A - Comment devient-on néopaïen ?

B - Le néopaganisme comme pratique religieuse

C - Le néopaganisme et la nouvelle religiosité

Conclusion - Et si le véritable néopaganisme était autre ?